

Renald Dion

Les brumes de la Ouiatchouan

*Alisha-Louise
Hervieux*

Roman

Alisha-Louise Hervieux

Sortir de l'ombre les raisons de son éviction de sa famille et le mystère de la haine viscérale de sa mère, ont nourri l'exigence de vérité de Julia Dumontier.

Sa quête du tout savoir, révélé dans une saga qui prend sa couleur dans la première partie du roman, ne révèle pas tout. C'est la deuxième partie qui donne un nouvel éclairage.

C'est le fruit du hasard qui guide Julia vers sa mère naturelle. Les récits de leurs passés finissent par lier les deux femmes mais, plus que tout, Julia est soufflée par ce qu'aura été celui de la vie d'Alisha-Louise chez les Montagnais.

Les Éditions Renald Dion

ISBN 978-2-9812217-2-8

Avant-propos

Ma mère a enchanté mon enfance de souvenirs, à la fois idylliques et tragiques, de la vie à Ouiatchouan, ce village Jeannois qui l'a vu naître. Ce sont ses souvenirs révélés avec tendresse et force de caractère qui m'ont mené, longtemps après sa mort, sur le chemin de l'écriture de « *Les Brumes de la Ouiatchouan* ».

Présenté sous le format d'une chronique, cet ouvrage est une œuvre de fiction qui ne rappelle en rien le passé de maman. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées et d'événements de l'époque, ne seraient que pure coïncidence.

Mon histoire est avant tout un hommage posthume à Julia, ma mère, dont tout l'amour ne peut être oublié. Elle tient le rôle éponyme du personnage principal et narre l'intrigue jusqu'à sa conclusion.

Oh ! L'amour d'une mère ! Amour que nul n'oublie !
(Hugo)

PREMIÈRE PARTIE

*Ouiatchouan,
Région du Lac Saint-Jean
Québec, Canada
1911*

Prologue

Je n'étais pas encore sortie de la petite enfance lorsque j'ai été chassée de ma famille, sans n'être jamais retournée chez moi pendant plus d'une décennie. J'ai grandi dans la communauté des Ursulines de Roberval jusqu'à la fin de l'adolescence ; époque de ma vie qui annonce la fin de mon hébergement dans la communauté. Mon père est donc forcé de me rouvrir la porte de notre maison.

Apprendre pourquoi, alors que j'avais environ sept ans, il avait fait le choix de m'éloigner de la famille et éclaircir le mystère de mon châtement, allait devenir ma hantise. Il me fallait aussi comprendre pourquoi j'étais victime de l'hostilité de ma mère ainsi que les raisons de la soumission de ma sœur envers elle. J'allais surtout être servie par l'amour, la bravoure et le dévouement des uns, pour vaincre le ressentiment des autres. Nous sommes à Ouatouchouan en l'an 1911.

Je ne suis pas l'héroïne d'une tragédie, je ne suis qu'une femme qui a recouvré sa légitimité et ses droits. C'est à ce titre que je m'autorise à partager mes souvenirs les plus secrets, sur ce qu'aura été ma vie et la vie dans une famille qui n'aura pas servi de caution au bonheur.

Julia Dumontier.

Chapitre premier

J'ai six ou sept ans lorsque mon père me confie aux bons soins des Ursulines. Chez elles, pendant plus d'une décennie, j'y vis des moments de pur bonheur, dans un havre de paix et de joie pour un esprit qui veut tout connaître, qui veut tout savoir. C'est essentiellement au couvent, à la résidence des sœurs et du noviciat, que mon enfance et mon adolescence se passent. En classe, au réfectoire et dans la cour de récréation, tout respire la joie et la vie. Par contre, dans les couloirs et à l'étude, dans le dortoir ainsi qu'à la chapelle, il n'y a pas de place pour l'exubérance du verbe et l'irresponsable gaieté. Malheur à celles qui ont la mémoire courte !

Les quelques reliquats de ma petite enfance n'ont pas laissé de véritables empreintes de cette époque. Il y a le vague souvenir de maman qui me frappe souvent et celui d'une autre dame qui me berce et me donne des bonbons. Il y a aussi Léon, mon frère aîné, qui s'amuse à me tirer les nattes et me taquiner et Margaux, mon aînée, à qui je sers de poupée. Avec le temps, hormis quelques événements confus, tous mes souvenirs quittent ma mémoire.

Plus j'avance en âge, plus ma quête des raisons qui ont amené mes parents à se séparer de moi me pousse sur le chemin de l'indiscipline. Plus frivole et moins réfléchie, je dis tout ce qui me passe par la tête, je questionne jusqu'à ce que je sente que j'indispose les sœurs. Je les laisse alors détourner mon attention

avec de petites tâches, dont l'aide aux devoirs des plus jeunes et, de petits services qui font œuvre utile.

Même si mon cœur espère toujours voir des membres de ma famille apparaître, leur absence ne me cause quand même pas de grands tourments. Pendant toutes ces années, je ne reçois aucune visite hormis papa, qui vient me voir cinq ou six fois par année. Il est très chaleureux, même enjoué. Il m'apporte des livres et des petites douceurs, tout en me parant de beaux vêtements neufs qui font l'envie de mes compagnes. Dans les premières années, je profite de chacune de ces rencontres pour l'interroger sur maman, une curiosité qui me mérite toujours la même réplique, « Ta mère est souffrante, en cure de repos dans un sanatorium ». Par contre, ses visites prennent toujours fin abruptement lorsque je l'interroge sur mon passé. Il lorgne alors la porte sous le prétexte de parler à la supérieure et, de longs mois s'écoulent avant de le revoir au parloir.

Exagérément curieuse et souvent acrimonieuse, c'est dans l'adolescence que mes recherches sur mon passé deviennent une source d'angoisse. Je suis résolument prisonnière de mon entêtement à vouloir découvrir les raisons qui ont amené mon père à se débarrasser de moi. Je ne comprends pas qu'un papa, aussi gentil, m'ait abandonnée et surtout, pour quelles raisons.

C'est vers l'âge de quatorze ans que les artifices des sœurs ne réussissent plus à distraire mes pensées de ce qui me préoccupe et me chagrine depuis tant de temps. Les travaux domestiques, l'aide aux fourneaux et j'en passe, n'ont plus l'effet escompté. Leurs mutismes concertés ne font qu'alimenter mes doutes et soutenir mon inquiétude sur les raisons de ma totale exclusion du cercle familial. Cependant, rien ne tarit ma joie et mon ravissement de vivre chez les Ursulines. Au couvent, chaque instant de ma vie est une marche vers le bonheur.

Ma sortie du giron des jeunes couventines me donne droit à des privilèges qui sont en accord avec les exigences d'une fille de mon âge. Je ne dors plus au dortoir avec elles et, sans être une postulante, j'ai droit à une petite cellule dans l'aile des novices. Je vis avec des adolescentes qui ont à peu près mon âge, qui partagent mon exubérance et qui, tout comme moi, se posent et posent des questions sur tout.

La stricte observation des commandements de Dieu et de l'Église et les règlements de la communauté cadencent notre vie. Les études, les cours de solfège et de piano, l'initiation à la pédagogie, l'aide à l'infirmerie et les tâches domestiques sont notre lot. Il y a aussi les jeux de l'esprit, le ballon coup de pied et le ballon chasseur en été, le patin et la raquette en hiver, qui soudent l'esprit de corps des novices. Ce que j'affectionne plus que tout, ce sont les heures de loisir passées à la bibliothèque de la communauté, pour y lire les œuvres d'auteurs français. Un plaisir qui me mérite le sobriquet, plaisant et moqueur, de rat de bibliothèque.

Avec le temps ce sont les joutes oratoires, qui favorisent l'évolution de la pensée et l'enrichissement de la personnalité, que j'aime le plus. Les débats sont corsés et j'adore la vitalité collective qui nous anime, surtout lors d'échanges plus audacieux. Je me souviens très bien d'une discussion, qui m'a d'ailleurs valu mon tout premier renvoi chez la Supérieure afin qu'elle puisse, selon la surveillante du débat, réformer ma pensée. Pour certaines novices, toute autorité doit être religieuse, alors que pour moi, le droit de choisir et de juger ne se négocie pas.

Un duel oratoire sur la « *définition de la vérité* » qui me fait argüer, du haut de mon insolence que « *Cacher la vérité n'est-ce pas déjà tromper* » me mérite une énième convocation chez sœur Sainte-Lucie. Je ne sais pas si c'est mon insolence ou ma

citation qui lui avaient été rapportés, mais c'est à partir de ce moment que son omniprésence dans mon quotidien devient manifeste. Elle ne me lâche plus d'une semelle.

Sœur Sainte-Lucie est cette Ursuline qui m'a ouvert les bras quand papa m'a laissée au parloir. Elle s'intéresse à mon éducation, se régale de mes forces, réprimande fermement mes faiblesses et devise sur mon avenir, avec une prédilection bien sentie pour la vocation religieuse, l'enseignement ou encore pour le soin aux malades. Elle prend des décisions qui mettent à profit mon goût pour la connaissance et l'aide aux études.

C'est ainsi que vers l'âge de seize ans, sous son autorité, je fais mes premiers pas d'enseignante dans les basses classes du couvent. Je ne sais pas si c'est une deuxième vague pour anesthésier ma rage de vérité, mais en plus des tâches d'enseignante qu'elle me confie, je dois donner du service à l'infirmerie comme aide-soignante.

J'ai environ dix-sept ans, elle plus de soixante-dix, quand sa santé commence à décliner sérieusement. Ses yeux s'éteignent un peu plus chaque jour et elle ne vaque presque plus aux affaires de la communauté, mais elle reste mon unique conseillère, mon indivisible confidente. Malgré son âge avancé, elle est toujours cérébrale, audacieuse et très morale.

Ce n'est que dans les dernières années que j'apprécie, à sa juste valeur, ce qu'est l'apport de cette femme dans ma jeune existence. Je côtoie et je vis dans le sillage d'un monument de toutes les initiatives et de toutes les attentions, ce qui me permet et allait surtout me permettre de vivre la vie pour laquelle je m'estime préparée.

J'ai souvent tenté, presque à chacun de nos moments exclusifs, de lui arracher une part de vérité sur mes origines et, surtout sur les raisons de ma présence quasi perpétuelle chez

elles. Quand elle se lasse de m'entendre lui rebattre les oreilles sur mon passé, elle me lance « *N'oublie jamais, ma petite Julia, que le pardon libère l'âme* ». Je sais alors que le temps est venu de changer de sujet. À tort ou à raison, je la perçois comme prisonnière d'un grand inconfort, un profond malaise que je ne comprends pas. Même si je n'arrive pas à lui arracher la moindre confiance, je la soupçonne toujours de savoir des choses.

C'est au moment de notre tout dernier tête-à-tête que je comprends qu'il y a des vérités, des malheurs autres que ceux de mon petit monde ; que d'autres douleurs, d'autres peines peuvent être absolues. C'est le visage baigné de larmes qu'elle évoque, pour la première fois en ma présence, la mort tragique de ses compagnes.

Trois Ursulines, deux novices et un guide s'étaient embarqués sur une grosse chaloupe à rames pour une promenade récréative sur le lac Saint-Jean. Un fort vent s'était levé, poussant des vagues de cinq ou six pieds qui ont fait chavirer l'embarcation. Quelques jours plus tard, les corps sont repêchés et tout Roberval est sous le choc.

Depuis ce tragique événement, sa vie n'avait été qu'une vallée de larmes. Sa peine et sa douleur sont évidentes et son deuil perpétuel. Quand je lui ai demandé le pourquoi de ce long silence envers moi, elle m'a simplement dit que « *Les grandes douleurs sont muettes, on ne peut les exprimer* ».

Puis, en réponse à ma question sur la raison de sa soudaine confiance, ses yeux plantés dans les miens, elle complète sa pensée.

C'est que je vois dans tes yeux le regard d'une personne qui se noie. Le même regard que devaient avoir mes filles, dans les eaux du lac Saint-Jean, au moment de rendre leur vie à Dieu.

Ce tête-à-tête avec sœur Sainte-Lucie avait été sollicité pour lui faire part de ma décision, prise quelques jours plus tôt. J'étais à la croisée des chemins, alors confrontée à une difficile décision sur mon avenir ; soit rentrer chez mes parents à Ouiatchouan, dans un monde totalement inconnu, ou traverser définitivement la porte du noviciat.

La voix étranglée par des sanglots retenus, au moment de lui confirmer ma décision et la prévenir qu'au matin, le train allait me ramener à la maison, je suis en proie à un fort sentiment de tristesse. Sous son autorité, les Ursulines m'ont ménagé un bagage de dévouement, d'amour, de connaissances et, je me sens coupable de prendre la fuite avec cette magnifique dot.

Elle qui a toujours su m'interroger, boit chacune de mes paroles avec attention. Son visage paisible et sa sérénité ont un effet calmant sur mon excitation nerveuse. Puis, d'un pas mal assuré elle s'avance vers moi, enveloppe mes mains dans les siennes et son regard planté dans le mien, de sa voix douce, elle me livre ce que je crois être ses adieux.

Il est toujours difficile pour une mère de voir son enfant quitter le nid et je n'y échappe pas. Je ne suis pas ta mère, mais tu es ma fille, c'est pourquoi ton départ me chagrine tant. Tu es ma fierté, tu es la fierté de notre communauté. Ton passage chez nous restera à jamais gravé dans le cœur de chacune de nous. Je remercie Dieu de t'avoir placée sur ma route. Tu ne porteras jamais le costume des Ursulines, mais je sais que tu seras toujours l'une des nôtres et que tu seras à jamais porteuse de nos valeurs chrétiennes. Va ma fille, la vie t'appartient !

Je me suis agenouillée, elle m'a bénie, je l'ai enlacée. Après que la porte de sa cellule se soit refermée, c'est dans la salle de musique que j'ai trouvé refuge. Pendant un très long moment, j'ai joué les classiques qui lui sont si chers. Je jouais avec l'espoir

que ma musique d'adieu, qui selon elle, est l'expression la plus profonde de l'âme, la rejoigne une dernière fois.

Je devais libérer mon âme et pour y arriver il fallait que je parte pour enfin comprendre.

Chapitre deux

C'est en proie à une émotion paralysante que je demande au cocher de remonter la rue Saint-Joseph avant de prendre la direction de la gare. En repassant devant le couvent, tel un vieux compagnon, il stoppe sa monture pour me permettre de dévorer du regard, pour une dernière fois, cette grande habitation qui aura été le havre de grâce de ma courte vie. C'est l'instant que je choisis pour lire la lettre que la portière a glissée dans ma main au moment de quitter la résidence.

An de Dieu 1911

Ma chère, ma très chère Julia,

En cette nuit, alors que tu dors pour la dernière fois entre nos murs, j'implore mes yeux de ne pas me quitter avant d'avoir achevé l'écriture de ce dernier moment des adieux. Égoïstement, je me permets même de penser que le sommeil tarde aussi à te gagner et que ces dernières heures nous les passons en communion de pensées et d'émotions.

Lorsque ta main a quitté celle de ton père pour prendre la mienne, il y a maintenant presque douze ans, c'est la servante de Dieu et l'enseignante qui t'a accueillie. Dans les premières années, tu as été une fillette amusante, curieuse et joyeuse, qui égayait nos repas et qui chantait

tout le temps. Étudier était une chose importante pour toi et tes travaux scolaires passaient avant tout.

Ensuite, vers l'âge de quatorze ans, tu as commencé à t'intéresser à l'enseignement. Tu aimais bien te pointer à l'infirmerie pour aider aux soins de nos sœurs et de nos petites malades ou blessées. Tu étais espiègle, tu ne détestais pas te chamailler avec les filles de tes classes, tu avais des questions sur tout et des réponses à tout et tu répondais présente à toutes mes demandes. Au cours de ces douze années, tu as été l'âme joyeuse de notre communauté et tu as fait éclater mon sentiment de fierté.

Je veux aussi que tu saches que j'ai toujours compris ta peine de vivre loin des tiens, même si ton exubérance, ta bonne humeur et ton sourire réussissaient à occulter ta peine et ton désarroi.

Quant à moi, j'ai été déchirée entre l'amour filial que je te portais et ma crainte de déplaire à Dieu, avec qui tu avais mon amour en partage. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris ; c'était le cœur d'une mère qui voulait te garder près d'elle et non pas celui d'une Supérieure de communauté à la recherche de novices. Puis j'ai accepté, j'ai compris que tu devais rentrer chez-toi pour y vivre ta vie comme tu la voulais et non pas comme je la voulais.

Je suis vieille maintenant, mes yeux m'ont pour ainsi dire quittée et mes oreilles me jouent de vilains tours. Mais sois certaine, ma petite chérie, que ton visage et ta voix, douce et joyeuse, vivront toujours en moi. Ces années de merveilleux souvenirs meubleront mes moments de solitude et de recueillement.

Je veux, avant que le sommeil reprenne ses droits, te dire que t'avoir ouvert notre porte, aura été le plus grand acte volontaire du cœur, qui m'aura comblée de joies et de bonheur. Aujourd'hui, autant la peine de te voir prendre ton envol m'afflige, autant je suis heureuse que tu le fasses, convaincue qu'en toi, les lumières de la vie ne s'éteindront jamais.

En terminant, même si j'ai quelques intuitions sur les obscures raisons qui t'ont amenée jusqu'à moi, je veux t'assurer que je n'ai aucune conviction pour te l'expliquer. Maintenant que tu rentres chez-toi, il t'appartient, si tu le désires toujours, de trouver ces réponses qui sont restées muettes si longtemps.

Jusqu'à ce que je quitte cette terre, tu seras toujours dans mes pensées, toi qui auras permis à l'humble servante de Dieu de devenir femme et mère.

Sœur Sainte-Lucie

P.-S. Hier soir, comme si toute la communauté avait fait le vœu du silence, ta douce musique est remontée jusqu'à moi. Elle s'est doucement insinuée dans mon âme et elle inspirera mes moments de méditation pour longtemps, pour très longtemps.

Dans le wagon des voyageurs, un seul passager l'occupe. Il a fière allure et ses vêtements sont propres et de bonne coupe. Après des salutations toutes courtoises et quelques regards furtifs, je me suis déplacée vers l'arrière. Une heure plus tard, lorsque la locomotive s'arrête en gare je suis toujours plongée dans la lecture du roman de l'heure, *Anne of Green Gables*. À mon grand désarroi mon père, qui pourtant avait été informé de mon arrivée, n'est pas sur le quai pour m'accueillir. Une absence qui

réveille le démon de l'enfant prodige dont l'existence est une énigme.

Le jeune homme qui lui aussi est descendu s'est approché pour me parler. Après s'être enquis de mon nom, d'où je venais et où j'allais, il s'invite à m'accompagner au village, aussi sa destination finale. Chemin faisant, il parle sans arrêt, me renseigne sur tout et m'apprend qu'il rentre chez lui après une année passée comme milicien chez les Voltigeurs de Québec. Il s'appelle Augustin et il est l'aîné des cinq garçons Martin. Sa famille et la mienne entretiennent de bonnes relations et apparemment les belles filles comme moi ne sont pas légion dans le village. En fait, il n'y en a maintenant qu'une dit-il. Rendus à la hauteur de la maison de mes parents, il tire galamment sa révérence, non sans se retourner à deux reprises en s'éloignant. C'est ce bel inconnu qui, sans le savoir, devient le sésame de mon nouvel univers.

Plusieurs minutes s'écoulaient avant de me décider à monter sur le balcon. Lorsque la porte s'ouvre, ma présence provoque un tel malaise, une telle gêne, que j'en suis paralysée. Mes parents, pas plus que mes frères, ne manifestent le moindre signe d'enthousiasme. Pas de bougies, pas de gâteaux, même pas une fugace étreinte. Seuls les yeux et le sourire timide de Margaux m'offrent un instant de chaleur et calment mon angoisse.

Impassible, celle que je devine être maman fixe papa comme un chien de Fayence, qui d'ailleurs le lui rend bien. Ce n'est que lorsqu'elle détourne son regard que papa me regarde avec douceur et tristesse, tout en restant à l'écart. Je ne comprends pas ce qui se passe, ce papa n'est pas celui qui me visitait au pensionnat, qui me prenait si tendrement dans ses bras.

Pour Margaux ce devait être un jour de grande célébration pour son anniversaire et le mien. Quelques semaines auparavant, j'avais reçu une lettre de sa part qui fécondait la promesse d'une belle et mémorable journée. C'est elle qui pose un premier geste d'accueil chaleureux et prometteur. Se servant de ses mains comme d'un écrin, elle prend la mienne pour monter à l'étage pour voir la chambre que nous allons partager.

Nous jetons un œil sur celle de Léon et celle des deux jeunes, Thomas et Charles. Finalement, sans s'approcher de la porte, elle m'indique la chambre des parents. La maison n'est pas bourgeoise, mais elle est très convenable et arrangée avec goût. Toute de bois, son rez-de-chaussée est invitant avec son hall, une cuisine spacieuse, un salon avec un piano, une salle d'eau, une réserve alimentaire et un débarras.

Mon premier repas à la maison confirme que mon passé communautaire est révolu. Habituee à la jubilation des repas pris avec les novices, c'est le silence profond, absolu, un silence mortuaire qui me gèle sur place. Alors qu'au pensionnat, chacune s'implique dans la préparation des repas, ici personne ne lève le petit doigt pour mettre le couvert, pas plus que pour aider à desservir. Je venais de quitter un toit chaleureux, accueillant et joyeux, pour un autre qui abrite la désolation et l'effroi. Ma renaissance, dans l'indifférence totale, n'est plus qu'une vision de l'esprit.

Ma première nuit à Ouatouchouan, avec la complicité totale de l'obscurité, est agitée. Je ne retrouve pas mes repères nocturnes, je n'entends pas le silence. Le bruitage de la chute, les mécaniques de la pulperie, les sanglots de Margaux et surtout le spectre d'une vie de désolation, brisent mon sommeil et réveillent mes vieux démons. À la barre du jour, je combats la tentation de m'enfuir et de rentrer au noviciat.

Les uns après les autres, mes frères s'amènent pour prendre le petit-déjeuner. À son tour, papa se pointe et la conversation s'anime un tant soit peu. Chacun, à sa façon, me questionne sur ce que j'ai fait chez les Ursulines et essaie de savoir si je suis heureuse de revenir chez eux, non pas chez-moi et si j'ai des projets. Ce n'est pas outre mesure chaleureux, mais au moins, il semble y avoir un certain intérêt. C'est au moment où maman apparaît au pied de l'escalier qu'un silence de cimetière replonge la famille dans l'indifférence de la veille. Ce premier dimanche en famille n'annonce rien de bon, rien de très joyeux.

Au sortir de la messe je suis le centre d'intérêt, même que le curé, qui assure la mission d'Ouiatchouan, s'approche pour me souhaiter la bienvenue. Puis, tour à tour, les Martin s'avancent pour m'accueillir avec chaleur. Pour me soustraire à cette soudaine invasion, Léon prend l'initiative de nous inviter, Margaux et moi, à faire le tour d'Ouiatchouan, marcher sur la rue Saint-Georges vers la chute, visiter une partie de la pulperie où il travaille.

Enfin un peu d'humanité dans ma famille ! À peine avons-nous fait quelques pas que les frères Martin, Augustin et Alex, s'invitent pour nous accompagner.

Léon connaît très bien Augustin, qu'il avait d'abord croisé à la petite école de Métabetchouan et avec qui il avait traversé l'adolescence à Ouiatchouan. C'est surtout l'équipée du survenant des Voltigeurs de Québec qui devient vite le sujet principal de leur conversation. Quant à Margaux, elle n'a d'yeux que pour Alex. Comme c'est la première fois de ma vie que je me retrouve en compagnie d'hommes adultes, je ne sais pas trop quoi dire, quoi faire. Je reste légèrement en retrait, gardant un silence qui n'est pas généralement mon lot. J'apprécie cette promenade avec Léon et Margaux, tout autant que d'en

apprendre un peu plus sur ce bel Augustin, qui ne me laisse pas indifférente. Je crois bien que pour la première fois de ma vie, j'avais conscience que mon cœur battait.

Mes premières semaines dans ma famille sont pénibles et désolantes. Mes relations avec celle que j'appelle maman, que je n'ai pas vue depuis plus de dix ans, sont très tendues, même hérissées. Elle me tient à l'écart et repousse toutes tentatives de familiarités et de rapprochement. Je n'ai ni travail, ni responsabilité et ma lassitude commence à faire œuvre de découragement. Dans mes moments de solitude, il m'arrive encore de jongler avec l'idée de m'enfuir, plutôt que de traîner dans l'oisiveté un avenir à bâtir. C'est un cauchemar dont j'essaie de me réveiller.

C'est la vie de chien de Margaux, dont le dévouement est sans borne et absolu, qui me peine et m'empêche de prendre mes jambes à mon cou. C'est la santé de son esprit et de son âme qui m'inquiète. Elle manque d'assurance et est d'une timidité malade. Sa soumission est telle, que maman n'a qu'à lever les yeux pour lui faire perdre tous ses moyens. Elle ne vit pas, elle existe. Je comprends que la santé de maman puisse demander une bonne dose de sacrifices de la part d'une fille aimante et soumise, mais je n'accepte pas qu'elle soit traitée en esclave. Son dévouement et ses sacrifices en font, à mes yeux, le symbole de l'humiliation et de la soumission. Pour moi, maman n'est rien d'autre qu'une bourgeoise paresseuse qui évite et refuse toute forme d'effort. Qu'avons-nous fait, Margaux et moi, pour mériter un tel châtiment maternel ?

Mon affection pour ma grande sœur, sans trop que je le réalise, m'amène à la protéger et à essayer de la sortir de son état. Je fais ce que je crois correct pour la soustraire à son univers impitoyable. Je l'aide dans ses tâches domestiques ; je la

remplace aux fourneaux et je l'oblige à se reposer. Comme la présence d'Alex la revigore, je fais en sorte qu'elle le rencontre le plus souvent possible. Comme elle n'a pris le chemin des écoliers que pendant trois ou quatre ans, que ses connaissances générales sont minimales, alors je me plais à jouer à la maîtresse d'école, un relent de ma vie chez les Ursulines. Chaque soir avant de nous endormir, l'une à côté de l'autre dans notre lit, je lui traduis Anne of Green Gables, dans le secret dessein qu'Anne Shirley devienne son modèle.

Plus les semaines passent, plus l'harmonie et la connivence règnent entre nous. Margaux semble deviner mon désir de rencontrer papa et lorsque je veux lui parler, c'est à la poste, qui jouxte le magasin général, que je le retrouve. C'est au moment de ces rencontres furtives qu'il parle plus facilement d'Ophélie, ma mère, sans jamais parler de lui-même. Chacune de ses phrases est précédée d'un long silence et chaque mot semble mesuré pour éviter de trop dire ou de mal dire. C'est de la naissance de Margaux dont il me parle le plus volontiers.

Une grossesse difficile et les douleurs atroces de l'enfantement avaient plongé Ophélie dans une torpeur qui l'avait coupée de la réalité. Son profond et absolu silence, ses yeux égarés et farouches ne laissaient pas deviner si elle berçait une peine ou une douleur. Elle ne se nourrissait plus, n'avait plus d'hygiène de vie et refusait de prendre, même de voir son petit bébé.

Ces quelques confidences, même si je les devine cacher d'autres vérités, me font éprouver des émotions que je n'avais jamais connues. Ma totale insensibilité et mon aveuglement, mon impitoyable procès qui ne fait grâce de rien devient presque une source de honte.

Les semaines qui passent me réservent quand même de bons moments. Augustin, qui se fait voir de plus en plus souvent me courtise à la maison. Papa, pour qui les Martin sont une famille exemplaire, ne pose aucune objection et semble n'y voir que du bien. Maman qui aime bien les Martin, accueille Augustin avec contentement lorsqu'il vient frapper à notre porte. Jamais personne, depuis mon retour, n'avait réussi à lui arracher le moindre sourire. Son charme qui opère sur moi, agit aussi sur maman. C'est ainsi que les prétextes pour aller voir papa deviennent, très souvent, des escapades galantes dans la paroisse et dans les villages des alentours.

Chapitre trois

Le soleil de l'été, dont les chauds rayons s'éteignent lentement, semble vouloir témoigner de ma renaissance sous un astre favorable. Le village n'a pas encore d'école permanente. Claudia Martin, la mère d'Augustin et actuelle maîtresse d'école, est fermement résolue à ne pas reprendre la fonction en septembre. Il est vrai que le village compte peu d'enfants en âge de fréquenter l'école, mais en nombre suffisant pour offrir trois degrés scolaires en même temps. C'est à ce moment que la bonne fortune me sourit.

Je crois que c'est Augustin qui me pistonne, auprès de sa mère, pour que j'obtienne le poste d'enseignante. Il sait que pendant mes années chez les Ursulines j'ai, à l'occasion, enseigné dans les basses classes.

C'est cette indication qui conduit sa mère chez le curé à sa cure de Roberval qui, à son tour, frappe à la porte des Ursulines pour vérifier les dires d'Augustin. Quelques jours plus tard, sans savoir pourquoi, je suis convoquée à une rencontre avec monsieur le curé et Claudia Martin. Après presque deux heures d'échanges, je repars avec une titularisation provisoire de maîtresse d'école. Je suis folle de joie ! L'héritage des Ursulines me permet de contribuer à l'éducation scolaire des petits de mon village et aussi de m'affranchir de ma dépendance financière. Je ne suis plus une élève, je suis une enseignante.

Chez les Ursulines, je n'avais jamais vécu à proximité d'hommes, hormis l'aumônier et le jardinier. Mon ignorance d'une société d'hommes et de femmes vivant en partage, ainsi que l'absence de tous conseils de la part de maman, font que mon éducation et mon initiation à l'amour s'en trouvent fortement hypothéquées. Ma priorité est maintenant de m'adapter et chaque jour est une nouvelle aventure, toute éphémère soit-elle.

Augustin Martin est un camarade enjoué, charmeur et passionné. Il est tout autant déterminé, hardi et ne recule devant rien. Avec le temps, notre béguin se transforme en une romance sentimentale qui me donne le vertige. C'est d'abord le récit de ses aventures chez les Voltigeurs de Québec qui me connecte à lui.

Sa vie au régiment est une épopée qui m'émerveille et je n'ai de cesse de l'entendre me la raconter, même si certains faits me laissent sceptique. Il a l'art de faire surgir et d'exposer les faits de la réalité des forces armées tel un militaire chevronné. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il m'avouera, non sans une certaine gêne, que son baratin ne visait qu'à me séduire. Il avait repris, à son bénéfice, le florilège de son mentor d'enfance.

Augustin doit son goût pour l'aventure et la vie militaire à un surintendant de la pulperie, qui aurait pris part à la campagne contre les Boers en 1899. C'est au sein d'un bataillon de Canadiens-français des Voltigeurs, qu'il se serait battu là-bas. C'est un conteur, sûrement aussi un fabulateur, qui se plaît, les soirs d'été sur son balcon, à raconter aux jeunes garçons du village ses aventures de guerre en terre africaine. L'exotisme de la faune et de la flore, sa vie au régiment ainsi que les batailles auxquelles il aurait participé, sont autant de chroniques estivales

qui nourrissent l'imagination fertile et débordante d'Augustin, qui ne se lasse pas d'agrémenter et d'embellir.

C'est à l'aube de ses vingt ans que sa soif d'indépendance et d'aventures le pousse chez les Voltigeurs. C'est à Québec, chez son oncle Ovila Chartier, qu'il dépose son polochon. Les premières semaines dans cette terre inconnue lui sont si difficiles à vivre, que son rêve de grandes aventures rentre en dormance. Il perd ses repères et les tavernes lui servent de refuge.

C'est le manque de moyens financiers, mais surtout les interventions décisives de son oncle, qui mettent de l'ordre dans la cabane. Homme d'influence, il fait jouer ses contacts pour lui dégoter un travail au Château Frontenac. Ensuite, il s'active pour qu'il soit recruté comme milicien dans l'unité des carabiniers des Voltigeurs. Bien au fait que son unité pourrait être appelée à mener des combats d'escarmouches, fournir du tir de précision et effectuer des tâches de reconnaissance le comble. De plus, la rigueur militaire, la bonne conduite du régiment et l'admiration de la population font œuvre utile et il s'impose comme une recrue-modèle.

Les jours de semaine, son boulot de groom au Château Frontenac favorise son apprentissage de l'anglais, lui fait découvrir les bonnes et belles manières et surtout, lui permet d'accumuler beaucoup de pognon. Les fins de semaine, il vit chez les carabiniers. Mais à cette époque, la terre ne tremble pas et le Canada n'est impliqué dans aucune guerre. Son enseignement théorique c'est au manège militaire qu'il le reçoit et les escarmouches sur les Plaines d'Abraham ne l'excitent pas. Quant à sa quête d'exotisme, c'est dans les campagnes environnantes qu'il le trouve. Avec le temps, son beau rêve s'évanouit, sa désillusion est totale !

Après une année de loyaux services, à l'aube de l'échéance de son contrat de milicien, l'état-major du régiment lui propose de rejoindre les forces régulières. En lieu et place, il demande sa libération en invoquant des raisons familiales pour rentrer à Ouiatchouan. C'est ce jeune conquérant, rieur et joyeux, dont le visage n'exprime aucune désillusion, aucun désenchantement, qui m'a conquise.

Chapitre quatre

Claudia Martin avait longtemps enseigné aux enfants autour de la table de sa cuisine, mais l'augmentation exceptionnelle de la population du village ne permet plus de les rassembler autour d'un fourneau. Je suis donc une maîtresse d'école sans cuisine et sans école.

C'est monsieur Martin, assisté de mon père et du curé, qui prennent l'initiative de convaincre les autorités de la pulperie de financer l'achat des matériaux qui serviraient à la construction d'une petite école, coiffée d'un minuscule logis à l'étage pour l'institutrice, que les travailleurs de la pulperie construiraient. Mon salaire serait à coûts partagés entre les propriétaires de la pulperie, l'Église et les travailleurs, dont les revenus dépassent largement tout ce qui se gagne dans la région. C'est ainsi que le premier jour de classe, mes élèves rentrent dans une toute nouvelle école bien confortable et coquette, construite dans le bas du village, près de la voie ferrée.

Dès les premiers jours, bien que fébrile, le plaisir que me procure l'enseignement à mes six garçons, dont mon petit frère Charles et quatre filles, est soutenu. Devoir partager l'héritage des Ursulines est pour moi une source de motivation et de grande fierté. Grâce à leurs dons, je peux utiliser des livres récents et de bonne qualité, ce qui me permet de structurer un enseignement adapté aux trois niveaux scolaires. Je suis si fière et si heureuse

d'enseigner aux jeunes du village, que j'en arrive même à ne plus cogiter sur mon passé.

Mais c'était sans compter sur le recenseur du gouvernement qui allait, bien candidement, souffler sur les braises. J'étais à la maison lors de son passage au village. Comme je ne connaissais rien d'un recensement des citoyens du pays, le seul que je connais étant celui de Joseph et Marie, je me fais discrète dans la cuisine, afin d'entendre ce qui se dit au salon. Contre toute attente, ce simple désir d'apprendre et de connaître des choses nouvelles allait donner raison à sœur Sainte-Lucie, qui m'avait souvent répété que « *la trop grande curiosité est un défaut qui peut blesser* ».

Le recenseur, dont le nom m'échappe, est un ami de longue date de papa, qui est cependant absent au moment de sa visite. Ils étaient voisins à l'époque où mes parents se sont mariés. Il se souvenait que sa femme, sage-femme au village, lui avait dit que l'accouchement de Margaux avait été laborieux et pénible et que maman avait failli en mourir, tout comme Margaux qui était restée sans respirer pendant plusieurs secondes.

Maman est ravie de le recevoir et est très volubile. Elle s'intéresse à sa femme et à ses enfants, le questionne sur Métabetchouan et ses habitants et se montre, elle aussi, curieuse sur le recensement. De son côté, il bat le rappel de ses souvenirs, s'intéresse à la santé de maman et la questionne à propos de Léon et de la petite Margaux. C'est la première fois que je vois, que j'entends maman s'intéresser à autre chose qu'à elle-même et démontrer un certain enthousiasme.

Les civilités terminées, au moment où la porte commence à se refermer derrière lui, le visiteur se retourne et lance à maman une sentence à jamais mémorable.

— *Dites-moi Ophélie, avez-vous revu la petite indienne, Alisha je crois, et son bébé à naître, après que vous l'avez chassée en raison de sa grossesse illégitime ?*

Maman a un coup de sang, elle perd la voix et lui claque la porte au nez au moment même où je me pointe dans le petit salon. Je ne sais trop quoi dire, quoi faire. Maman a les poings fermés, les dents serrées de rage et elle me regarde les yeux exorbités. Sa colère est telle que je choisis de quitter le salon sans dire un mot, mais pas avant d'avoir entendu son trop-plein de fiel.

— *Je ne l'ai jamais revue et j'avais souhaité ne jamais te revoir. Si tu es à nouveau ici, c'est contre ma volonté !*

Mon cœur palpite, l'émotion m'étrangle et je stoppe. Je fais volte-face, je regarde maman droit dans les yeux.

— *Dites maman, ne croyez-vous pas que le temps est venu de me dire, de tout me dire. N'ai-je pas droit à la vérité maman ?*

— *Ne m'appelle plus maman, je ne suis pas ta mère, tu n'es pas ma fille. Tu n'es rien d'autre qu'une...*

Hors d'elle au sortir d'un silence de mort, en blasphémant contre le ciel, elle crache ses dernières gouttes de venin.

— *Si tu veux en savoir plus à propos de cette pauvre idiote, cette chienne bâtarde d'Indienne, demande à ton père.*

Lorsque j'ouvre les yeux, Margaux qui sanglote me soutient. Maman n'est plus au salon.

La colère et le désespoir de maman venaient de me sortir une fois pour toutes de sa vie, en plus de me flanquer à la porte. Je ne comprends pas toute la portée de ce que je venais d'entendre, mais suffisamment pour avoir la certitude d'être, d'avoir été le ferment de la haine implacable qui règne et qui dicte les relations entre les membres de la famille. Le lendemain, aidée par Augustin, j'emménage dans le petit logis qui m'est destiné à l'étage de l'école. Certes, quitter la maison me libère d'un désagréable inconfort, mais je suis surtout profondément chagrinée d'abandonner Margaux aux mains d'une marâtre.

Chapitre cinq

La première nuit dans ma retraite est horrible et angoissante. Un silence d'outre-tombe plane au-dessus de mon lit. Habitée aux chuintements de la vie dans les dortoirs du pensionnat, le calme et la claustration dans la mansarde de l'institutrice me paralysent. Jamais ne me suis-je sentie aussi seule, aussi isolée que dans cette profonde nuit d'encre.

C'est la réplique inachevée de maman qui tourbillonne sans cesse dans ma tête. « *Ne m'appelle plus maman, je ne suis pas ta mère, tu n'es pas ma fille. Tu n'es rien d'autre qu'une...* » Je cherche, en gémissant, une signification à cette charge explosive et, pendant que les heures fuient, je cultive ma colère et mon ressentiment.

Encore enfant, pour des raisons toujours obscures, mon père m'avait abandonnée sur le seuil du bonheur. Une décennie plus tard, ce sont les Ursulines qui, à leur tour, m'envoient m'égarer dans un dédale d'incertitudes et de contradictions. Je hurle ma révolte contre maman et papa qui n'ont pas le courage de me dire ; aussi contre les Ursulines qui m'ont contrainte à prendre une décision, et finalement contre moi qui aurais dû choisir de rentrer dans le doux cocon du noviciat.

Au lever du jour, je suis épuisée, je peine à sortir du lit. Après avoir hurlé contre Dieu, pour ensuite lui demander de me pardonner, c'est dans la prière que je me réfugie. En ce premier dimanche de ma troisième vie, je reste tapie dans ma cachette.

Ma détresse est si profonde que, pour la première fois de ma vie, je n'assiste pas à la messe dominicale.

C'est en fin d'après-midi qu'Augustin frappe discrètement à ma porte. Mon âme en détresse et mon visage raviné par les larmes le laissent sans voix, il est ahuri. Je me souviens avoir été enlacée tendrement, ramenée doucement à mon lit sur le bord duquel il s'est assis sans rien dire. J'ai longuement pleuré et j'ai sombré dans un profond sommeil.

Au réveil, Augustin n'est plus à mes côtés. Sur la table de nuit, un billet donne un coup de fouet à tout mon être.

Tu n'es pas seule ma Julia. Même si je ne sais pas en quoi je peux t'aider ni comment, je suis près de toi pour te soutenir. Au cas où tu ne l'aurais pas encore deviné, je t'aime.

Augustin

C'est la vision de mon visage torturé et mon allure négligée qui me ramènent à la réalité de mes devoirs et obligations. Dès que mes mignons petits choux se pointent dans la salle de classe, les pensées noires que mon âme éprouve sont prestement chassées et, grâce à eux, je retombe sur mes pieds.

En aucun temps, au cours de cette première semaine, je ne me suis aventurée à l'extérieur de mon refuge. Envahie par une soudaine lâcheté, je ressens un obscur besoin de nier tout ce que la vérité me réserve. Je ne sais plus si c'est le sous-entendu du désespoir de maman, ou encore sa violence, qui m'a troublée et apeurée. Pendant plus de dix ans j'ai questionné, je voulais savoir, tout savoir, mais la violente charge de maman venait de réveiller mes doutes. Est-ce que j'allais découvrir des vérités

ardentes qui me bouleverseraient ou des cadavres de vérités qui m'anéantiraient.

Les deux premières semaines, isolée et loin des miens, sont salvatrices. Ce sont d'abord mes petits qui mettent du baume sur mes écorchures familiales. Ils sont joyeux, ils sont turbulents et mordent dans leurs jeunes vies. Chaque matin, en descendant dans la salle de classe, je ne me reconnais plus le droit de ne penser qu'à moi, alors que j'ai tant à leur donner.

Il y a aussi les visites journalières d'Augustin avec qui je commence à partager mes états d'âme. Il me garde en contact avec la réalité de la vie au village et, grâce à la complicité de son frère Alex, je suis informée sur ce qui se dit, surtout sur ce qui se trame dans ma famille. Pour taire d'hypothétiques rumeurs sur les raisons de mon déménagement, Augustin raconte, à qui s'en informe, que j'ai déménagé pour faciliter ma prise en charge de l'école et l'apprentissage de mon enseignement.

Il m'aura fallu attendre bien du temps avant que papa me fasse savoir, grâce à Alex et Augustin, son désir de m'expliquer les raisons de la colère de maman. Alex me raconte qu'à chacune de ses visites, maman reste claustrée dans sa chambre et qu'il ne l'a pas revue depuis mon départ de la maison. Mais c'est surtout le fait d'apprendre que le visage de Margaux se referme, qu'il n'exprime plus rien, qu'elle se nourrit à peine et que ses forces défont de jour en jour, qui met mes sens en éveil. Mon arrivée lui avait fait prendre goût à la vie et voilà que mon égoïsme le lui retire.

Ce n'est que le troisième samedi, depuis le jour fatidique de mon départ, que l'écho de mon besoin d'en apprendre encore plus me revient. L'été indien se montrant chaleureux, il fallait que je m'évade avant que ma propre santé psychologique défaille à

son tour. Augustin et moi étions allés nous balader à Chambord, le village voisin, pour y rencontrer ses amis à qui il voulait me présenter. C'est au retour que la Providence me tend la main. Dans les marches de l'école, Alex nous attend avec son sourire blagueur et me tend un billet.

Julia, en raison de la rapide détérioration de la santé d'Ophélie, nous prenons le train dimanche pour la reconduire chez sa sœur afin qu'elle s'y repose. Elle devrait y demeurer pour trois à quatre semaines. Je serai de retour mercredi. Léon et Alex veilleront sur Margaux et les garçons durant mon absence.

Papa

Mes ailes qui se déploient, à la seule pensée de revoir Margaux, font s'envoler le vague à l'âme des dernières semaines. Dès le lever du soleil je surveille, de ma fenêtre, le passage de l'attelage conduit par papa. Aussitôt passé, je cours à fond de train en direction de la résidence familiale. Arrivée à sa hauteur, haletante et émue, j'aperçois Augustin, Alex, mes trois frères et Margaux, en rang serré sur la véranda qui m'accueillent avec une joie exubérante, non feinte. Tout aussi guillerette, je les rejoins pour enlacer Margaux qui me retient, telle une enfant qui cherche la protection de sa mère. Plus rien ne compte, plus de colère, plus de ressentiment, seule une nouvelle crue inonde nos yeux. Nous restons ainsi, tendrement unies, en goûtant ces doux instants de larmes sur nous-mêmes, avant d'être secouées par de joyeux fous rires.

Chacun dans la maison semble résolu au petit bonheur. Augustin excite l'esprit des garçons avec ses pseudos-aventures de guerres, alors qu'Alex les défie à de joyeuses foires d'empoignes et les jeux de cartes, de dames et d'échecs sont

sortis des armoires. En soirée, au piano, je bats la mesure de la nouvelle chorale. Un effluve de douce folie embaume la maison.

Au lever, je constate que la mine de Margaux se rembrunit et que la tristesse farde son visage. Elle sait que je dois me rendre à l'école et qu'Augustin prendra la direction de la pulperie. Heureusement Alex, qui ne travaille qu'en soirée, reste à ses côtés pour veiller sur elle et sur mes frères. C'est aussi grâce à lui que la tension tombe. Ils allaient nous accompagner jusqu'à l'école et reviendraient nous chercher à la fin des classes. Juste à observer le non verbal de Margaux, je sais que je devrai répondre à bien des questions à mon retour. J'aime cette fille, j'aime cette sœur que je connais depuis peu et pourtant, plus que jamais, je me sens investie d'une responsabilité pour la sortir de son état. Des fautes passées peuvent être un malheur tant pour la protégée que pour la protectrice.

En fin de journée, c'est à mon tour de les voir s'approcher de l'école et prestement, je me plante sur le balcon pour les accueillir. Elle me voit, je la sens calme et joyeuse et à nouveau, c'est une belle étreinte avant de remonter vers la maison. Elle me tient la main et Alex, qui bataille avec Charles, s'amuse à nos dépens. Bon Dieu que c'est bon d'aimer !

Pourquoi maman est-elle fâchée contre toi ? Pourquoi tu ne dors plus ici ? Vas-tu revenir ? Vas-tu toujours rester avec nous ? Vas-tu retourner chez les sœurs à Roberval ? Aimes-tu Augustin ? Moi j'aime Alex ! As-tu embrassé Augustin ? Moi Alex m'a embrassée !

Je fais signe à Augustin et Alex d'amener les garçons dehors pour une heure ou deux, puis je prends sur moi de fournir à Margaux des explications simples, en prenant grand soin de ne pas générer l'inquiétude ou l'espoir. Des réponses à certaines

questions que je me pose depuis plus de dix ans, pour lesquelles je n'ai toujours pas de répliques. Je suis tout aussi inquiète et anxieuse que Margaux, craignant, tout comme elle, d'être laissée pour compte sur le bord de la route.

L'époque des faux-fuyants, des demi-vérités et des sous-entendus est révolue. Le moment de connaître tous les faits, tous les épisodes du passé de notre famille, surtout ceux qui me touchent directement, est arrivé.

Chapitre six

Au retour de papa, c'est à Charles que je demande de lui remettre une lettre. Des mots qui souhaitent qu'Ophélie retrouve la santé et racontent tout le plaisir et toute la satisfaction que me procure mon rôle d'institutrice. Ce sont cependant les mots qui insistent sur l'urgence et l'importance d'une rencontre qui me torturent les entrailles. Je prends grand soin d'ajouter qu'un père n'a pas à confesser son passé à sa fille, mais que j'ai le droit de savoir, de tout savoir sur mon passé, de ma naissance à aujourd'hui. Dès le lendemain, Charles rapporte la réponse qui confirme que papa viendrait me rencontrer à l'école, dans deux jours.

C'est un père ivre qui se présente. Je ne l'avais jamais vu consommer d'alcools et sa condition me décontenance totalement. Je le regarde, bien en face, avec des yeux de braise suppliants, alors que les siens m'interrogent. Puis, tout de go, sans rien dire, il fond en larmes. Cette vérité autour de laquelle je sèche d'impatience depuis tant d'années allait devoir encore attendre. Contre mauvaise fortune bon cœur, ce premier tête-à-tête père fille ne porte que sur des banalités du quotidien. En quittant, les vapeurs d'alcool dissipées, il m'assure qu'il n'allait plus se défilier. Que dès notre prochaine rencontre, il remonterait dans le temps avec toute la franchise dont il est capable, même si elle doit être cruelle.

Dès le lendemain après-midi, alors que je ne pensais pas recevoir sa visite avant plusieurs jours, papa se présente à ma porte. Bien mis, bien rasé, sobre et malgré un inconfort évident, il est chaleureux. Après des excuses bien senties sur le rendez-vous raté de la veille, il ajoute qu'il est franchement décidé à tout me raconter, fort heureux que ça se fasse à l'école pour éviter que l'écho de nos discussions franchisse les murs de la maison.

Sa profonde tristesse et ses émotions me chagrinent, surtout que je ne me reconnais pas le droit de le pourchasser jusque dans ses derniers retranchements. Mais voilà, maman avait ouvert une boîte de Pandore en me retirant le droit de l'appeler maman, en me dépouillant de mon titre de fille et en crachant sa rage sur la chienne bâtarde. C'est l'évocation de ce poignant épisode, lourd d'accusations et de sous-entendus, qui devient l'amorce des confidences de papa.

J'avais vingt-deux ans lorsque j'ai épousé Ophélie. À l'époque, elle était particulièrement secrète et réservée. Introvertie, souvent angoissée, elle avait peur de tout. Je l'aimais et l'idée de vivre avec les ennuis de sa condition ne m'effrayait pas du tout. Plus âgé qu'elle, j'étais confiant de pouvoir la soutenir et compenser pour sa perpétuelle fatigue, ses épisodes de crises d'anxiété et, ce que je devais découvrir plus tard, ses convulsions du grand mal¹. C'est onze mois après notre mariage et une grossesse sans histoire que Léon voit le jour. Mais ce n'est que dans les mois suivants que je prends pleinement conscience qu'Ophélie n'a pas la capacité psychologique nécessaire pour affronter les réalités et les difficultés de la vie. Elle fuit

¹ Le « grand mal », est connu aujourd'hui comme étant l'épilepsie.

les affrontements et se replie sur elle-même à la moindre contradiction.

Puis la cigogne est venue nous apporter un deuxième enfant alors que Léon ne babille pas encore, à peine gazouille-t-il. C'est à partir de ce moment que l'angoisse et les insomnies la rattrapent comme jamais, les choses ne vont plus. Dès la naissance de Margaux elle peine à s'en occuper. Elle est de plus en plus déprimée et elle refuse toutes formes de relations sexuelles. J'essaie bien de compenser pour les soins à ton frère, mais mon travail ne me laisse pas tout le loisir pour le faire. C'est une situation qui m'inquiète au plus haut point et je sais que je dois, sans tarder, embaucher une aide domestique.

À cette époque, j'opère le magasin général de Métabetchouan et la prospérité du village amène de plus en plus de représentants de commerce. C'est l'arrivée d'un démarcheur, peu ordinaire, qui allait jouer un rôle dominant dans notre giron familial.

Margaux avait environ six mois lorsque Bernard Hervieux, un Montagnais² de la réserve de Pointe-Bleue, s'arrête au magasin pour me proposer l'achat du fruit de sa chasse et de sa pêche. Il est affable, plaisant, agréable et parle avec aisance. Rapidement, sans que je sois en mesure d'en comprendre la raison, notre complicité est si naturelle, qu'il me fait une proposition qui s'avère être attrayante dans ma condition.

² Le nom « **Innus** » fut officiellement adopté en 1990 remplaçant le terme « **Montagnais** » donné par les premiers explorateurs français.

Il dit être le père d'une fille qui habite avec lui sur la réserve et dont l'âge, il ne sait pas trop, est de 16 ou 17 ans. Sa condition de trappeur et de chasseur ne lui permet pas de s'en occuper adéquatement. C'est pourquoi il recherche une famille d'accueil pour Alisha-Louise. Il me propose de prendre la jeune Montagnaise comme aide-ménagère, moyennant chambre et pension. Il demande aussi que je lui remette une somme de cent dollars pour ses affaires et besoins personnels. Cette offre me séduit et je lui donne rendez-vous, quelques jours plus tard, pour présenter Alisha-Louise à Ophélie.

Leur passage à la maison est cordial et empreint de chaleur. Alisha-Louise jette son dévolu sur Léon. Ophélie, effarouchée par la présence de l'imposant apollon, trouve la jeune fille correcte et accepte de la prendre à notre service. C'est comme cela qu'Alisha-Louise Hervieux se fait une place dans notre vie. Il est vrai que cette entente me permet de déposer mon fardeau, tout en insinuant le doute dans mon esprit. Je ne sais plus si je viens d'acheter à bon prix une esclave, ou aider un père à dorer la vie de sa fille. Je suis soudainement envahi par un fort pressentiment, mais quand le vin est tiré, il faut le boire !

Ces premières révélations, je le sens, lui nouent la gorge. À nouveau ses yeux s'embrument, les miens aussi et, je ne crois pas charitable de lui demander de poursuivre. Déjà, je sais qui est cette fille et d'où elle vient. Quoiqu'encore nébuleuses, je commence à deviner ce que me réservent les prochaines révélations. C'est avec un profond soupir de satisfaction que papa accepte de reporter au lendemain notre marche dans le passé.

Alex et Augustin, qui savent ce qui se trame à l'école, sont désignés pour surveiller la maisonnée. Alex, à n'en pas douter, y trouve son compte, pendant qu'Augustin se porte volontaire. Nous sommes samedi lorsque papa frappe de nouveau à ma porte. Je me prépare à vivre une journée pleine de rebondissements, aux conséquences insoupçonnées. Même si je ne connais peu, voire presque rien des choses de la vie, mon cœur est accessible à la compassion et le pardon guide mon esprit.

J'ai le sentiment que ses dernières révélations n'auront été que le prélude à d'autres, qui risquent de dévoiler des secrets d'une vie intime et cachée. Ses mains qui tremblent, la sueur qui perle sur son front et son teint blafard ne peuvent mentir. Ses premiers mots, de sa voie chevrotante, sont quasi inaudibles.

Tel que je crois te l'avoir déjà dit, la grossesse difficile de notre deuxième enfant et les douleurs atroces de l'enfantement de Margaux avaient plongé Ophélie dans une torpeur résignée, qui l'isolait de tout et l'éloignait de moi un peu plus chaque jour. Je m'étais pourtant juré de la soutenir contre vents et marées et, me voilà pénétré de mon incapacité à la rejoindre dans son monde. Je vis la solitude des exclus et la totale indifférence d'Ophélie m'afflige plus que tout. Mes nuits sont toujours agitées, souvent sans sommeil, alors que l'obscurité est un refuge pour y éteindre mes désirs charnels.

Dans les ombres d'une nuit, alors que j'errais dans la maison, je distingue une silhouette qui se projette sur le mur. C'est celle d'Alisha-Louise qui me surprend dans ma nudité et me sourit, comme pour me dire qu'elle comprend. Sa robe de nuit au plancher, elle est émouvante et sensuelle. Elle s'avance, m'enlace et s'offre à moi de

toute sa fraîcheur juvénile. Mes pulsions sexuelles et mon désir, à la fois ardent et désespéré, me poussent dans la douce chaleur de sa couche.

Il est éprouvant pour un père de confesser son péché de luxure à sa fille, et ça l'est tout autant pour elle de recevoir cette confession. Après une longue pause, papa continue sur sa lancée.

Au lever, Alisha-Louise reprend son rôle de domestique avec dignité. Aucun signal, aucun inconfort, aucune nervosité ne trahissent cette nuit qui ne connaîtra jamais de réplique. Fort heureusement, les mois suivants sont bénis des dieux. Ophélie prend du mieux, beaucoup de mieux ; elle est de plus en plus présente auprès de Léon et Margaux.

Sans se douter qu'Alisha-Louise nous ménageait une surprise de taille, Ophélie me fait remarquer que la petite a grossi et, que ses nouvelles rondeurs portent les signes évidents d'une grossesse avancée. C'est après quelques jours d'une surveillance rapprochée et convaincue qu'elle est enceinte, qu'Ophélie décide de la confronter et de la mettre au pied du mur. Soumise à un interrogatoire serré, Alisha-Louise reste évasive et fuyante. Les quand, les où et les qui, n'ont comme seule réponse des haussements d'épaules. Elle l'interroge sans relâche pendant des heures, mais sans succès.

Irritée par l'attitude de la petite, Ophélie entre dans des fureurs inexprimables et la menace de sévices corporels, de privations et de renvoi immédiat. Au moment où elle s'avance pour la frapper au visage, je m'interpose, décidé à balancer la vérité. Alisha-Louise, qui est restée stoïque face à l'agression, ne bouge pas. Surprise, Ophélie

explose et exige que je la flanque à la porte immédiatement. Elle hurle qu'elle ne peut accepter qu'une sale putain d'Indienne vive plus longtemps sous notre toit et elle monte à la chambre.

Je suis devant celle à qui j'ai fait l'amour et qui allait me faire père pour une troisième fois. Je la contemple tendrement, tout en essayant de comprendre pourquoi Ophélie la couvre d'un tel mépris, alors que ma possible luxure n'est même pas invoquée. Je ne comprends surtout pas ce qui a incité Alisha-Louise, lors de cette malheureuse nuit, à s'offrir à moi dans le silence total et surtout, pourquoi j'ai laissé mon sexe dominer mes sentiments ?

Une chose est certaine cependant, je reconnais que cet enfant adultérin est le mien et qu'il doit, comme son frère et sa sœur, avoir un avenir. Il ne doit jamais être victime d'ostracisme en raison de l'égarement d'un homme qui avait besoin de réconfort et d'une jeune fille qui, sans doute, pensait contribuer à lui redonner la joie d'être.

Ophélie, qui se targue d'être une bonne chrétienne, n'a pas de défense contre mon appel à la charité. En aucun moment, pendant nos discussions, fait-elle une quelconque allusion ou insinuation sur mon rôle dans l'origine de ce drame. Elle ne fait aucun rapprochement entre Alisha-Louise et moi. Même si la honte me tenaille, mon visage froid et imperturbable ne me trahit pas. Après des heures de discussion, je réussis à convaincre Ophélie de me donner le temps de me rendre à Pointe-Bleue pour y rencontrer Bernard Hervieux et décider, avec lui, de ce qu'il faut faire dans ces circonstances. Je m'empresse de rassurer Alisha-Louise et surtout lui dire que jamais je

n'allais l'abandonner dans sa condition. Elle comprend qu'elle ne pourra plus vivre avec nous et je lui répète de me faire confiance quant à la suite des choses.

Il m'arrive encore de revivre, en pensée, cette folle nuit pour essayer de comprendre ce qui peut avoir amené Alisha-Louise à prendre soin de mon âme et de mon corps. Elle dégageait un tel parfum de chasteté et de vertu, que cette fille de la nature, toujours vierge j'en suis certain, s'est donnée par amour de la vie et non par débauche. Ta mère n'était pas une idiote, encore moins une chienne bâtarde, elle a été une femme de cœur »

Les faits de la vérité me font réaliser que ma quête et la connaissance de ces mêmes vérités sont des mondes aux regards bien différents. Mes recherches et mon imagination fertile me ramènent dans le passé, alors que sa connaissance me projette dans un avenir qui me suivra la vie entière. C'est ma nouvelle réalité sociale qui pose un ensemble de questions que je vais devoir affronter. D'un côté il y a une mère, Alisha-Louise, une Montagnaise que je ne connaîtrai probablement jamais et de l'autre, Ophélie une femme qui semble haïr les Indiens et qui exige mon éviction.

Pour papa, tout comme pour moi, les derniers jours et surtout les derniers moments sont épuisants. Nous savons, tous les deux, que tout n'a pas encore été dit et qu'il reste encore beaucoup à dire. Comme Ophélie n'est pas attendue avant quelques semaines encore, nous convenons de reporter notre prochaine rencontre. Au moment de quitter, contre toute attente, papa me tend les bras comme s'il implorait mon pardon, un geste qui me touche et que je n'ai pas le droit de repousser.

C'est par l'indiscrétion d'un officiel, quelques mois après mon retour à la maison, que la vérité sur ma naissance m'a frappée de plein fouet. Aujourd'hui, c'est celle qui se cachait dans un sombre puits qui m'est dévoilée, mais mon esprit n'est pas pour autant dupe de mon âme ni de mon cœur. La curiosité n'est ni un vice ni un vilain défaut et j'éprouve toujours cet irrésistible besoin de tout connaître sur mes antécédents.

Chapitre sept

Le retour d'Ophélie m'interdit toute envie de retourner vivre à la maison, même si la santé mentale et la subordination de Margaux m'inquiètent toujours. Heureusement, il y a Charles sur qui je peux compter pour me dire ce qui se passe sur la rue Saint-Georges. Il y a aussi Alex qui me renseigne par la bouche d'Augustin et papa, avec qui j'entretiens de bonnes relations lorsque je me rends à la poste.

J'en sais maintenant beaucoup plus sur mes origines, mais plusieurs réponses à mes questions doivent encore m'être révélées. Que s'est-il passé lorsque Alisha-Louise a été chassée de la maison ? Où s'est-elle réfugiée et où suis-je née ? Est-elle retournée vivre sur la réserve indienne de Pointe-Bleue ? Est-elle toujours vivante ? Comment papa est-il devenu mon tuteur, mon père légal ?

Après quelques semaines d'un silence absolu, je rapplique auprès de papa pour qu'il consente à m'en dire davantage. À ma grande surprise, il se dit disposé à tout révéler sans être arrêté par une quelconque prudence, par aucun scrupule. Comme il doit se rendre au Saguenay pour affaires personnelles, il me propose de l'y accompagner. Nous pourrions, pendant le voyage ainsi qu'à l'auberge en soirée, prendre tout le temps pour faire un retour dans le passé. C'est sur cet arrangement plein de promesses que, quelques semaines plus tard, nous prenons le train en direction de

Jonquière. C'est Claudia Martin, la mère d'Augustin, qui me remplace à l'école.

Je sens que l'embarras de sa confession initiale, à un moindre degré, est aussi du voyage. À peine le chef du train a-t-il donné le signal du départ que je prends sur moi de rompre le silence qui trouble nos regards. Je fais les questions et les réponses.

Tu m'as dit, papa, que tu n'as jamais hésité à me reconnaître comme ta fille légitime et que, comme mon frère et ma sœur, j'aurais un nom et un avenir et que je ne serais jamais victime d'ostracisme, parce que la chair avait été faible. Tu as réalisé toutes tes promesses, tu as tenu parole. Tu t'es occupé de moi pendant plus de dix-huit ans, malgré les limitations et les interdits de ta réalité familiale et matrimoniale. Mais plus que tout, tu m'as confiée aux bons soins des Ursulines, qui elles, m'ont traitée comme une enfant de la maison et m'ont donné une éducation et une instruction qui sont au-delà de ce que toute jeune fille peut espérer.

Il y a cette nuit où tu as connu Alisha-Louise chamellement. Certes, ta chair a été faible mais ton esprit est resté fort en ne la prenant pas de force. Je te crois sincère quand tu me dis que la petite Montagnaise s'est donnée à toi par compassion et, non pas par luxure. C'est pour cette raison et pour le portrait moral que tu m'en as fait, qu'aujourd'hui j'aime cette femme que j'appellerai dorénavant maman, même si je ne la connaîtrai probablement jamais. Je sais maintenant que tu es un homme de parole, que le serment prononcé le jour de ton mariage sera honoré par amour pour Ophélie et non par obligation. C'est pour toutes ces raisons que je t'aime.

Papa regarde par la fenêtre, qui trahit ses larmes qui coulent à flots, la forêt qui s'ouvre au passage du train.

Ne doute jamais, papa, que j'ai été et que je suis toujours une fille heureuse, même si les derniers mois ont été difficiles pour nous deux. Ce n'est pas parce que la curiosité m'a poussée à vouloir tout savoir, tout comprendre, que je suis pour autant malheureuse. Mon esprit était curieux, il l'est toujours d'ailleurs, et rentrait en ébullition lorsque je revenais d'une sortie chez des amies extemes. Je voulais savoir, comprendre pourquoi mes amies avaient un père et une mère, avec qui elles habitaient, alors que ça semblait m'être défendu. Je ne comprenais tout simplement pas.

Le silence qui coiffe mes paroles est plus éloquent que tout. Les paupières mi-closes, la bouche entr'ouverte, papa me sourit tendrement. La tension de nos rapports et de nos échanges des derniers mois vient de tomber. Tel le coup de sifflet de l'arbitre, celui du chef de train rompt le silence.

Tel que je te l'ai déjà dit Julia, j'ai réussi à convaincre Ophélie de reporter l'éviction d'Alisha-Louise après mon retour de Pointe-Bleue. Mais ma période de grâce aura été de courte durée. Dès le lendemain, Ophélie a exigé qu'elle parte sur-le-champ. Je ne savais pas, je ne savais plus quoi faire !

C'est finalement chez les Martin que j'ai trouvé ma planche de salut. Nos familles sont amies depuis l'époque où nous vivions à Saint-François-de-Sales. Nous nous sommes connus et mariés là-bas, avant de nous installer à Métabetchouan, moi comme responsable du magasin général et Félix au service de la société du chemin de fer

qui assure la liaison entre la ville de Québec et le Saguenay.

J'ai pris le risque de demander à Félix et Claudia, après leur avoir presque tout dit sur le drame qui se vivait dans notre famille, s'ils accepteraient d'héberger Alisha-Louise le temps de me permettre de trouver une solution. Leur accord a été instantané et dans les heures qui ont suivi, Alisha-Louise a emménagé chez eux.

Apprendre que les Martin, possiblement même Augustin, savent tout sur mon passé me choque et m'oblige à demander à papa ce que « *presque tout dit sur le drame* » veut dire. L'expression de mon visage ne peut masquer ma surprise !

Les Martin ne savent toujours pas que je suis ton vrai père. Quant à leurs enfants, dont Augustin, ils sont dans l'ignorance.

Après avoir regagné mon calme et que le feu sur mes joues se soit éteint, papa reprend le retour sur ce passage de sa vie..

— *Une dizaine de jours plus tard, je me suis rendu à Pointe-Bleue avec la ferme intention de chercher et surtout trouver un dénouement respectueux et sécuritaire pour Alisha-Louise et son bébé, toi Julia, ainsi qu'un arrangement financier pour Bernard Hervieux, si nécessaire.*

Sur la réserve, les réponses à mes questions sur Bernard Hervieux ne donnent rien. Haussement d'épaules, un « *connais pas* », des rictus à la fois moqueurs et inquiets et ils se plaisent à me renvoyer de Caïphe à Pilate. Il ne semble pas connu sur la réserve, mais j'ai quand même l'impression d'être au cœur d'une intrigue.

Désabusé et inquiet, au moment où je me prépare à quitter la réserve, une aînée montagnaise s'approche en me disant, qu'à quelques reprises, elle a croisé et parlé à Bernard Hervieux ainsi qu'à l'une des trois filles.

Ce que j'en sais, me dit-elle, ce que j'en comprends, c'est que Bernard Hervieux est un Montagnais de la Côte-Nord. Lorsqu'il est arrivé ici avec trois jeunes filles, une Blanche et deux Montagnaises, il s'est installé à l'orée de la réserve. Très discret, très réservé, je ne crois pas qu'il ait parlé à quiconque sur la réserve. Tout au plus, on pouvait les apercevoir au loin, cueillant des petits fruits, pêchant et durant la seule saison d'automne où il a habité dans la région, il s'est fait chasseur.

Il a vécu dans notre village pendant huit ou neuf mois. C'est son mode de vie et son existence recluse qui ont attiré mon attention et piqué ma curiosité. Malgré tout, je ne sais toujours pas pourquoi il est venu chez nous ! Pourquoi il est resté loin de nous, loin de tout ! La seule chose que je sache vraiment, c'est qu'il est arrivé sur notre territoire accompagné de trois filles ; puis il en est resté que deux et lorsqu'il a fait ses paquetages pour s'en aller je ne sais où, il n'en restait qu'une seule. C'est ce que je voulais vous dire, rien de plus, rien de moins.

Les dernières révélations de la Montagnaise m'émeuvent. Une émotion peut-être aussi brutale que celle que papa a pu ressentir à l'époque, lui qui se prépare à en partager la signification avec moi.

Nous venons à peine de quitter Ouiatchouan que je suis frappée par deux ondes de choc. Certes, je ne suis pas redevable du passé des autres, surtout pas de leurs actes, mais j'apprends quand même la punition que la curiosité peut me réserver.

Volontairement ou non, la Montagnaise venait de donner un coup de pied dans un nid de fourmis.

Sur le chemin du retour, je me suis arrêté dans une taverne et j'ai bu un bon coup, un coup de trop. Je ne vois pas de solution définitive et exclusive, je ne sais pas quoi faire et je ne veux surtout pas laisser Alisha-Louise aux bons soins des Martin. Je suis tout autant secoué par les propos de la vieille femme sur les filles Hervieux. A n'en pas douter Alisha-Louise est l'une de ces filles. S'il s'avère qu'elle est l'une d'elles, il se peut qu'elle soit la fille d'Hervieux, dans le cas contraire, c'est la jeune Blanche et n'est donc ni Montagnaise ni sa fille.

La vapeur des alcools aidant, je sombre en plein mélodrame. Je me vois accusé d'enlèvement d'enfant, d'avoir acheté une fille pour servir d'esclave domestique ; pire encore, d'avoir asservi une jeune esclave sexuelle. Au lever du jour, après une nuit en vadrouille, je suis rentré à la maison, après être passé chez les Martin.

Ce sont les souvenirs de sa visite chez les Martin, dès son retour de Pointe-Bleue, qui apporte la surprise et le trouble dans une situation toujours obscure.

Les révélations de la Montagnaise les ont eux aussi secoués mais, selon papa, ils sont de bon conseil. C'est d'abord Félix qui le met en garde, il lui conseille d'abandonner toute intention de partir en chasse pour débusquer Bernard Hervieux. Se rendre sur la Côte-Nord sans le moindre indice, sans savoir s'il s'y trouve,

ne pourrait qu'alerter la population et éventuellement rouvrir un dossier de rapt d'enfants, auquel il ne manquerait pas d'être associé et soumis à la vindicte populaire. Que même lavé de tous soupçons, sa notoriété et celle de sa famille seraient mises à mal. Qu'il serait toujours temps de se rapporter aux autorités s'il advenait qu'une hypothétique enquête de police remonte jusqu'à Pointe-Bleue et Métabetchouan. Toujours selon Félix, son unique et pressant devoir est de faire en sorte que la petite se retrouve dans un milieu sain, afin de donner naissance à son bébé en toute quiétude et que lui et Claudia allaient l'aider en ce sens.

De son côté, Claudia qui est restée discrète, prête l'oreille sans trop intervenir. Puis d'autorité, après s'être assuré qu'Alisha-Louise et les deux garçons dorment toujours à l'étage, elle ajoute au doute que la Montagnaise avait semé.

Depuis quelques semaines, je m'occupe d'Alisha-Louise comme ma fille. C'est une enfant charmante et attachante qui s'épanouit dans sa condition et qui sait se faire aimer. Elle ne demande rien, mange tout ce qui lui tombe sous la main, amuse Alex et Augustin comme une vraie mère et ne cherche qu'à se rendre utile malgré une grossesse de six ou sept mois, qui est de plus en plus évidente et lourde à porter.

Il y a quelques jours, je l'ai aperçue dans sa plus gracieuse nudité. D'abord, je dois vous dire que malgré son embonpoint et ses nouvelles courbes, cette petite a bel et bien seize ou dix-sept ans. De plus, elle n'a pas la complexion vigoureuse des Montagnaises, ses yeux ne sont pas bridés et surtout la pigmentation de sa peau est bien trop claire pour être Montagnaise.

Une dernière observation est venue anesthésier mon scepticisme. Elle n'est pas porteuse de la tache dorsale caractéristique des Indiens..

Je vous dis qu'Alisha-Louise Hervieux, malgré son nom, n'est pas Montagnaise mais Blanche.

Les révélations des dernières semaines viennent de me ranger chez les caméléons. Pendant toute ma vie chez les Ursulines j'étais Blanche, pour ensuite devenir Montagnaise dans la foulée des premières révélations de papa. Aujourd'hui, je redeviens une Blanche. Jonquière va-t-elle me transformer une fois de plus ?

Au moment où le train s'arrête en gare pour y descendre, papa a le temps de me confirmer que les Martin ont joué un grand et merveilleux rôle dans nos vies et qu'en soirée, il allait me raconter comment.

Chapitre huit

Papa m'a parlé franchement, sans déguiser sa pensée et, je suis certaine qu'il va se rendre jusqu'au bout du récit, aussi pénible soit-il. Dans l'attente de cette ultime rencontre, pendant qu'il vaque à ses affaires, je marche dans la ville sans n'arrêter, ni vraiment la regarder.

Même si la coloration de ma peau ne change pas mon âme, la question de mon ethnicité et de ma race fait quand même écho dans ma tête. En dépit des allégations de Claudia Martin, qui affirme qu'Alisha-Louise n'est pas Montagnaise, je demeure perplexe, sans en réfuter l'avis. Ce n'est pas que je sois disqualifiée comme Montagnaise qui m'agace, car je ne me reconnais pas de caractéristiques anatomiques de la race. C'est surtout que je ne comprends pas pourquoi papa a abandonné si vite ses recherches, avant même d'avoir interrogé Alisha-Louise, qui elle, aurait pu donner des détails sur son passé, sur ses véritables origines et possiblement sur ses parents.

Jamais je n'étais allée si loin, si longtemps et, dans un si bel endroit. L'auberge où nous sommes descendus est coquette et chaleureuse, avec un petit salon privé dont le décor se prête bien à la conversation. À son arrivée, en début de soirée, papa est singulièrement surexcité et joyeux. Je fais le postulat que son âme, qui se libère peu à peu, y est pour quelque chose, ce qui me rend aussi en humeur d'entendre la suite.

Un copieux repas, servi dans le salon que papa avait pris soin de réserver, et mon tout premier verre de vin à vie, allaient permettre de faire longue table. Je dirais même que c'est à ce moment que la petite fille que j'étais est devenue une femme.

Tel que je te l'ai dit à notre descente du train ce matin, j'ai suivi le conseil de Félix de laisser sommeiller la situation et de ne pas prolonger mes recherches. Je devais à tout prix éviter de retourner la situation contre moi et, qui sait, même contre Alisha-Louise. Mon imperméable discrétion et mon silence absolu n'ont certes pas favorisé l'éclosion de la vérité, sur les raisons de la présence d'Alisha-Louise dans le giron d'Hervieux. La seule chose quasi certaine que nous savons, c'est que ni ta mère ni toi n'avez d'origines montagnaises.

La raison de ne pas avoir jugé bon de questionner Alisha-Louise, qui était vraisemblablement la seule à savoir, me brûlait les lèvres. Comme je veux en avoir le cœur net, je l'amène à me dire pourquoi.

Tu as bien raison de m'en parler Julia. J'y ai beaucoup songé avant de prendre une décision, dans un sens ou dans l'autre. J'ai fait le choix de ne pas la supplier pour éviter que la tension ne vienne mettre ta naissance en danger. Il m'importait peu qu'elle soit Blanche ou Montagnaise, je voulais évacuer tout risque que pourrait créer un hypothétique retour dans un milieu qui lui serait fatal.

Il y a aussi une autre chose que je dois te dire. En vingt ans, Bernard Hervieux ne s'est jamais manifesté et en aucun temps, la rumeur populaire ou une enquête de police ne sont jamais venues remuer les cendres.

Je m'en veux d'avoir spéculé, un seul instant, qu'il est facile d'être cru quand ce que l'on dit n'est pas vérifiable. Mais voilà, papa fait preuve d'une telle sincérité que je me refuse, encore une fois, le droit de douter.

Heureusement, Félix et Claudia font preuve d'une amitié sincère qui trouve son compte dans leur grande générosité. Ils comprennent que je ne peux m'en sortir seul et que je ne peux compter sur l'aide d'Ophélie. Ils m'offrent le grand, le fier service de garder Alisha-Louise avec eux, le temps que je trouve une crèche pour prendre soin d'elle et de son bébé.

Fort de ma nouvelle liberté d'action que l'appui des Martin me procure, je me suis lancé, corps et âme, à la recherche d'un centre d'hébergement pour filles-mères ou pour filles et femmes en difficulté. J'ai visité tous les presbytères de la région. Je suis même allé frapper chez les Ursulines à Roberval. C'est d'ailleurs lors de cette visite que j'ai fait la connaissance de sœur Sainte-Lucie, qui m'a suggéré de me rendre chez les Augustines qui se préparaient à ouvrir un orphelinat dans les locaux de l'hôpital. Ma visite là-bas fut peine perdue, l'orphelinat de Chicoutimi n'était pas encore ouvert.

L'urgence de la situation me rend fou d'inquiétude, je suis austère et brusque. Mon travail en souffre et mes relations avec Ophélie encore plus.

Lorsque papa rapporte avoir rencontré sœur Sainte-Lucie, je ne l'interromps pas, mais mon esprit voyage et mon imagination vagabonde. Que lui a-t-il dit lors de sa quête d'une crèche pour maman ? Des années plus tard, lorsqu'il me propose

à ses bons soins, quelles confidences lui fait-il ? Pendant des années, lors de ses visites au couvent, de quoi parlent-ils ?

Je suis maintenant quasi certaine que sœur Sainte-Lucie savait. Lorsqu'il la rencontre une seconde fois, pour me placer sous son aile et sa protection, elle ne devine pas, elle sait. Elle accepte de protéger et de faire grandir l'enfant de cette fille-mère que sa communauté n'avait pas été en mesure de recueillir plus tôt.

Alisha-Louise vient d'entrer dans son neuvième mois de grossesse et le temps presse. Cependant, j'ignore que Félix, dont le travail au chemin de fer conduit très souvent à Québec, fait des recherches de son côté. C'est dans cette ville que réside son beau-frère Ovila, un riche philanthrope connu et apprécié de tous.

Au retour de son dernier voyage, c'est un Félix qui exulte de tout son être qui me rejoint au magasin. Il me confirme que son beau-frère, un homme bien en vue de Québec, a tout arrangé. Alisha-Louise sera accueillie dans une maison-refuge pour filles dans le quartier Saint-Roch. Elle y recevra tous les soins que nécessite la fin de sa grossesse ; elle sera suivie et accompagnée jusqu'à son accouchement. Elle pourra résider dans cette maison, avec son bébé, aussi longtemps qu'elle le voudra. Il assumera tous les frais et pourvoira à sa subsistance.

Quelques jours plus tard, je reconduis Alisha-Louise à Québec, accompagné de Claudia, qui tient à l'y conduire. Pour ce déplacement, je t'avoue que la présence de Claudia m'enchanté et me rassure.

Pendant le voyage en train, Claudia s'emploie à tout expliquer et à rassurer Alisha-Louise qui est calme et qui ne donne aucun signe d'inquiétude. À destination, l'accueil est chaleureux et enjoué, même qu'Ovila Chartier et sa femme Lydia sont sur place. Ils sont affables, inspirent confiance et s'empressent de me rassurer quant à l'avenir immédiat. Ils allaient nous tenir informés de la suite des choses.

Alisha-Louise est inscrite au registre sous le nom de Louise Dumontier et l'enfant à naître de père inconnu. Je suis identifié comme le père de Louise et comme ton père adoptant.

Claudia, qui ne se résigne pas à retirer la main d'Alisha-Louise de la sienne, pleure à chaudes larmes ; les yeux d'Ovila et ceux de sa femme Lydia s'embruient et pour la deuxième et dernière fois j'enlace Alisha-Louise, mais cette fois-ci, avec l'amour et la sensibilité d'un père. Notre retour vers Oujatchouan se fait sous le signe des émotions. Je ne peux me soustraire à cette soudaine charge émotive. C'est à mon tour de fondre en larmes et de me jeter au cou de papa, pendant de longues minutes, avant qu'il ne puisse poursuivre.

Exactement vingt et un jours après son arrivée à Québec, Alisha-Louise donne naissance à un magnifique bébé, une fille sublime, qui allait porter le nom de Marie-Josèphe Julia Dumontier.

Après avoir été informé, par Ovila, de ta naissance et de ton baptême, je suis retourné à Québec. En raison des circonstances c'est à l'hôpital général de Québec que tu es baptisée, en la présence de ta mère, d'Ovila, de Lydia et de

moi-même. Comme ni ta marraine et ton parrain ne sont en mesure de se présenter au baptême, c'est Ovila, avec en main la procuration, qui les représente.

Papa se lève, glisse la main dans sa poche pour y sortir un document. C'est la copie officielle de mon extrait de baptême qu'il me tend avec émotion, en me disant que j'ai une existence officielle et légale. Le nom de maman, Louise Dumontier et le mien, Marie-Josèphe Julia Dumontier y sont inscrits, ainsi que celui de Joseph Guillaume Dumontier, comme père adoptant, qui y apparaît. Mon extrait de baptême me réserve une surprise de taille. Ma marraine et mon parrain sont Claudia et Félix Martin. Je suis née le 8 avril 1894, une date qui n'est pas celle que j'ai toujours célébrée.

Le bon vin aidant, emportée par la fatigue du voyage et les émotions, je me sens incapable de plus d'écoute et, avec la permission de papa, je regagne ma chambre.

Chapitre neuf

Tel qu'entendu, je rejoins papa pour le petit-déjeuner, avant qu'il ne quitte pour une autre rencontre d'affaires. Il est manifestement plus serein que la veille et sa bonne humeur ne laisse en rien présager de stupéfiantes révélations.

Pour passer le temps dans l'attente de son retour, une promenade pour me permettre de découvrir la ville est vite écourtée par le froid vif et piquant de l'automne. À l'auberge, au coin du feu, je rattrape ma lecture du roman *Les Misérables*. Un roman que j'adore pour les vives émotions que me procurent les malheurs de Fantine et de Cosette. Cette fois-ci ce ne sont pas les larmes qui brouillent ma vue, c'est la transposition que je fais entre les malheurs de Cosette et ceux de Margaux, qui me fait ressentir de vives préoccupations et me fait sombrer dans un sommeil cauchemardesque. « Margaux, sous les traits de Cosette, avait été confiée par sa mère à un couple d'aubergistes du village voisin, qui s'avèrent être des personnages peu honnêtes, ignobles et abjects. Tenue dans l'asservissement le plus total, Margaux est traitée comme une vaurienne. Elle veille à l'entretien de l'auberge, la préparation des repas, la lessive et le service aux chambres. Elle n'a droit à aucune estime de leur part et est obligée de leur rapporter tous les argents qu'elle reçoit. C'est au moment où Margaux s'enfuit que je me réveille en sursaut, égarée dans le brouillard de mon esprit.

Ce n'est pas tant sa santé délicate et chancelante qui m'inquiète, c'est bien plus son absolue soumission à l'autorité excessive d'Ophélie et la charge de travaux domestiques qui lui

est imposée qui me dérange. Une docilité qui l'emprisonne dans son monde intérieur. Est-ce l'involontaire mimétisme ou la lourdeur de l'hérédité maternelle qui l'isole à ce point, je ne saurais dire. Je me demande si un jour elle pourra, comme Cosette, s'enfuir et trouver l'amour et la paix. Ma pensée est-elle droite, mon jugement est-il droit ? Je ne sais pas ! Ai-je le devoir filial de partager mes réflexions avec papa ? Je ne le sais pas non plus.

C'est son arrivée au salon, fringant et l'air réjoui, qui me sort de mes pensées. Il ramène sa bonne humeur avec, sous le bras, une boîte de friandises qu'il me tend, le sourire d'un vainqueur au visage. Pendant le dîner, il est exubérant et parle de choses et d'autres, sans faire le moindre retour sur le passé. Comme nous devons monter à bord du train pour le retour vers Ouiatchouan en début de soirée, je prends l'initiative de lancer la discussion.

Ce matin papa, j'ai eu beaucoup de temps pour penser, pour réfléchir sur l'état mental et physique de Margaux. Je me questionne sur une foule de choses à son sujet, même que j'en ai fait un cauchemar après m'être assoupie. Si tu me le permets j'aimerais te parler de ce que je vois, de ce que je pense et surtout sur ce qu'il faudrait faire.

Je n'ai pas le temps de compléter ma phrase que papa me coupe la parole.

Ne va surtout pas croire que je veuille me défilier mais, avant tout, il faut que je te parle d'autre chose. Comme toi, je suis de plus en plus inquiet de l'état de santé de Margaux. Lorsque nous rentrerons à Ouiatchouan ce soir, nous aurons abondamment parlé de son avenir ainsi que de celui de notre famille.

Je suis certain que ce matin tu t'attends à tout apprendre sur ce que fut ta vie avant que je te laisse aux bons soins de sœur Sainte-Lucie et, surtout ce qu'il est advenu d'Alisha-Louise.

Tu seras sûrement déçue ma petite chérie ! Même après tant d'années, je suis toujours incapable de faire la lumière sur plusieurs épisodes.

Après ton baptême, je suis rentré à Métabetchouan. Tu sais maintenant pourquoi je ne pouvais pas te ramener avec moi et encore moins Alisha-Louise. Heureusement, j'ai pu compter sur Ovila et Lydia Chartier qui se sont portés volontaires pour vous héberger, toutes deux, le temps qu'un miracle se produise.

Une fois de plus le miracle s'incarne. Claudia, qui est aussi l'amie d'Ophélie, tente de l'amener sur la voie de la raison. Elle fait appel aux valeurs chrétiennes et familiales pour la convaincre d'accepter que la petite fille vienne vivre chez elle. Elle n'est coupable en rien et malgré le grave péché de sa mère, elle mérite de vivre dans une famille plutôt que d'être élevée dans un orphelinat.

Les interventions de Claudia font œuvre utile, car contre toute attente, Ophélie accepte que tu viennes vivre à Métabetchouan.

Quelques semaines plus tard, avant même que je me rende à Québec, un télégramme d'Ovila Chartier nous annonce la disparition d'Alisha-Louise. Il demande de ne pas retarder le moment de prise en charge de Julia. C'est le choc total, presque l'anéantissement.

Je m'attendais à tout, mais rien de comparable à cette révélation. Tel que papa le souhaite, je le laisse parler sans intervenir, sans demander de précisions.

Quelques jours plus tard, après entente avec Ovila Chartier, accompagné de ta marraine, je prends le train en direction de Québec pour aller chercher mon bébé, ma fille.

À la résidence des Chartier tout se déroule bien. Une toute petite fille aux yeux bleus et au sourire naissant nous attend. Les Chartier sont encore tout remués par le brusque départ de leur protégée qu'ils semblent déjà aimer comme leur fille. Ils ont peu à dire, ils n'ont rien anticipé jusqu'au matin où, au réveil, ils ont trouvé un mot d'Alisha-Louise et la lettre qui t'est destinée. Un adieu, un hypothétique au revoir, que je garde depuis ce jour.

À ma Julia chérie,

Une nuit, il n'y a pas si longtemps, j'ai été insouciante et bien jeune pour deviner les conséquences de mon innocente manifestation de tendresse. Maintenant, je sais !

Aujourd'hui, en toute connaissance de cause et en pleine possession de tous mes moyens, je fais le choix de te laisser aux mains d'un destin que seul le ciel connaît. Je fais cet ultime sacrifice de mon devoir de mère, afin de te soustraire d'un avenir qui ne pourrait que ressembler à une partie de mon passé.

Ton père, un homme bon, saura faire ton bonheur et te donner une belle vie. Il pourra aussi te dire, t'expliquer l'ensemble des circonstances entourant ta conception, ta naissance et ton retour dans ta famille.

Adieu Julia, cœur de mon cœur !

Je suis toute remuée par les mots de ma mère qui me sont expressément adressés. En même temps je camoufle mal ma fierté d'être née d'une telle femme. Au fil des semaines, en découvrant des bribes de mon passé, j'ai commencé à aimer ma mère, cette inconnue, sans trop savoir pourquoi. Aujourd'hui, à mon tour de dire que maintenant, je sais !

Tu t'attends à ce que je te dise ce qu'il est advenu d'Alisha-Louise après sa disparition et comment s'est passé ton arrivée à la maison. C'est à ce sujet que je dois te décevoir car, même après tout ce temps, des choses demeurent à élucider. Je te demande de me garder ta confiance et patienter encore quelque temps, avant que je puisse boucler la boucle. Il y a cependant des faits que je dois te révéler aujourd'hui.

Avec ta lettre, Alisha-Louise en avait laissé une autre à l'attention des Chartier et une autre pour moi. Elle nous supplie de comprendre la raison de sa fuite, de ne pas la juger et surtout de lui pardonner. Puis elle insiste pour que nous ne tentions pas de la retrouver.

Avant même mon arrivée, les Chartier qui font fi de la demande d'Alisha-Louise sont partis en chasse pour la retracer. La seule piste, quoique peu crédible, est qu'une jeune fille a été aperçue, montant à bord d'un navire de marine marchande battant pavillon français. Depuis ce temps pas d'indice, aucune piste nous permettant d'espérer, si ce n'est qu'il ya quelques semaines, une lettre d'Ovila Chartier m'annonce que des éléments nouveaux viennent d'être portés à son attention et qu'il va relancer les recherches. C'est pourquoi je préfère attendre des nouvelles de Québec avant de revenir sur un autre chapitre de ta vie.

Je n'ai aucune raison de m'opposer et de forcer le jeu. Comme je ne peux nier son désir de tout dire, de tout partager, je m'empresse de le rassurer. Je vais attendre qu'il soit disposé, à la lueur d'informations sur la disparition d'Alisha-Louise, pour reprendre l'écoute sur mon arrivée dans la famille.

Dans sa lettre d'adieu, Alisha-Louise me dépeint un homme bon. Il aura fallu que tu quittes le noviciat des Ursulines, pour qu'enfin je me questionne sur ce qu'elle voulait dire au juste. Un homme qui est sincère, loyal et honnête, qui se met au service des autres et qui vit pour le bonheur des siens est-il un homme bon ? Si tel est la définition, alors elle s'est trompée, je n'en suis pas un.

Ai-je été loyal envers Ophélie ? Ai-je aidé et protégé Margaux dans ses rapports avec Ophélie, qui fut plus marâtre que mère ? Ai-je été loyal et honnête en expédiant Alisha-Louise à Québec, la laissant seule avec son enfant à naître ? Quant à toi, ne t'ai-je pas tout simplement abandonnée ?

Non, non et non, je n'ai pas été et je ne suis toujours pas un homme bon. C'est pourquoi je viens de poser un premier geste qui vise à vous faire goûter au bonheur que mon égoïsme et mon aveuglement vous ont volé.

Il est sur le point d'éclater en sanglots et me voilà à mon tour, pleurant à chaudes larmes. Je prends sa main que je porte à mes lèvres, un geste qui semble le requinquer.

Ce que je me prépare à te dire seul ton frère Léon, pas même Ophélie, en est informé. Hier, en après-midi, je suis allé à la banque pour conclure une demande de prêt qui m'est accordée. Ce matin, c'est chez le notaire que je me suis présenté pour enregistrer l'achat d'une maison et d'une épicerie qui sont maintenant mes propriétés.

Je suis sous le choc, je suis éberluée ! C'est maintenant papa qui prend ma main en me chuchotant « *Écoutes-moi jusqu'à la fin ma chérie* ».

La situation actuelle ne peut plus perdurer. La santé d'Ophélie est de plus en plus déficiente et son repli l'isole plus que jamais du monde extérieur ; quant à Margaux, dont la santé psychologique ne fait que déprimer au contact d'Ophélie, me fait craindre le pire. Puis il y a toi, déjà victime de l'ostracisme d'Ophélie et de mon égoïsme qui t'a chassée, une fois de plus, du cercle familial. Il y a aussi tes jeunes frères que je dois protéger avant qu'ils soient, eux aussi, emportés dans la tourmente.

Avec Ophélie et tes deux jeunes frères, nous déménagerons le printemps venu. Je pose ce geste dans l'espoir qu'Ophélie, rendue là-bas, puisse revivre et qu'ici, Margaux et toi, puissiez vivre loin de tous nos tourments. Ton frère Léon garde la maison et souhaite que Margaux et toi-même veniez habiter avec lui. Si tu acceptes sa proposition il est possible, quoique non garanti, que vous deux et Alex vous arriviez à la sortir de son enfer. Quant à toi, tu pourras enfin retrouver une vraie famille avec tous les droits et tous les devoirs que cela comporte.

Voilà pourquoi j'ai tenu à ce que tu fasses ce voyage avec moi. Si tu acceptes nous allons faire en sorte que le tout se réalise sans trop tarder.

Papa fait le choix de la discrétion sur le déménagement vers le Saguenay. Seuls Léon et moi sommes dans le coup, pendant qu'Ophélie, Margaux, Charles et Philippe, même les Martin, sont maintenus dans l'ignorance. Il veut d'abord apprendre la nouvelle à Ophélie et à Margaux pour ainsi éviter d'épineux bouleversements. Avec Léon, l'on doit considérer une possible

cohabitation et surtout le tutorat de fait que papa souhaite nous voir accepter. La complicité qui s'est installée depuis mon arrivée à Ouiatchouan facilite notre décision. Seule notre responsabilité face à Margaux, dont l'état de santé est source d'inquiétudes, nous alarme. Pouvons-nous réussir, là où papa et Ophélie ont échoué ? Si Margaux agit par mimétisme, tout est possible, mais si elle est dominée par de réels problèmes psychologiques nous ne voyons pas comment nous pourrions lui redonner vie.

Je nage aussi en eaux troubles. Léon sait-il que je ne suis que sa demi-sœur ? Augustin a-t-il été questionné ou informé de quoi que ce soit par son oncle ? Les Martin, ma marraine et mon parrain, qui connaissent mes origines, ont-ils gardé le silence ? Sœur Sainte-Lucie, ma mère spirituelle, était-elle dans l'ignorance comme elle me l'a toujours affirmé ?

En toute connaissance de cause je fais le choix de ne pas mendier mon droit de savoir. Sœur Sainte-Lucie m'a souvent répété que je devais vivre pour quelque chose de plus grand que moi. Ce moment venait d'arriver.

Chapitre dix

Inquiet de l'accueil que pourrait recevoir la nouvelle du déplacement de la famille sous d'autres cieux, papa avait reporté l'annonce, dans l'attente de notre décision quant à l'avenir de Margaux. Incapable de faire la sourde oreille à son appel à l'aide, nous avions pris peu de temps pour accepter de prendre notre sœur sous notre aile.

C'est donc durant la nuit de Noël que le moment s'est avéré propice. Au grand enchantement de papa il n'y a ni pleur, ni grincement de dents ; bien au contraire son plan d'avenir provoque la joie, voire l'exubérance. Par contre, pour les Martin qui ne sont pas dupes du climat malsain qui perdure, cette nouvelle est reçue avec un profond sentiment de tristesse. Apprendre que leurs amis de toujours se préparent à monter dans le train du non-retour, les chagrine au plus haut point.

C'est pendant les longs mois du rigoureux hiver, qui ont précédé le jour du départ, que les deux familles se rapprochent à nouveau. Dans l'intimité de mon petit réduit de maîtresse d'école et chez les Martin, des moments de grâce et d'angoisse soudent les relations et l'esprit d'un nouveau clan.

Je ne suis jamais retourné à la maison et c'est uniquement au sortir de la messe dominicale que je croise Ophélie. Je crois bien que c'est pour éviter le commérage que nous échangeons quelques mots, dont la perception vaut mieux que nos brefs échanges. Chez les Martin, comme chez nous, tous

comprennent le contexte dans lequel s'opère le grand dérangement, à l'exception de Margaux qui n'arrive pas à saisir pourquoi nous ne cohabitons toujours pas.

C'est le matin d'un dimanche d'avril que la locomotive en partance vers Jonquière siffle le départ. Papa, Ophélie et mes deux jeunes frères sont à bord, alors que sur le quai, Léon, Margaux et moi-même, nous les saluons avec circonspection. Ce départ, qui est aussi austère que le fut mon arrivée, ne suscite aucune tristesse et personne ne sombre dans la morosité. Une conspiration du silence qui évite tout excès, dans un sens comme dans l'autre, ne pourrait être que faux. Aussi, lorsque le wagon de queue disparaît au loin, l'espoir d'entendre papa me parler des années de ma petite enfance s'évanouit, tout comme les nouvelles sur des recherches pour retracer Alisha-Louise qui sont toujours sans écho.

Maintenant que j'ai rejoint Margaux et Léon à la maison, c'est autour des feux de foyer que les liens se tissent avec les Martin et que nous apprenons à mieux nous connaître. C'est aussi dans les moments d'intimité que Claudia me parle abondamment d'Alisha-Louise.

À l'époque, mère de deux garçons, Claudia avait adoré et chéri ces mois pendant lesquels elle avait été la protectrice d'Alisha-Louise. Son voyage vers Québec pour la laisser sous la garde rapprochée d'Ovila et, le dernier, pour me ramener à Métabetchouan, ainsi que sa peine, lorsqu'elle apprend la disparition de sa petite protégée, refluent de son âme. Elle me parle d'Alisha-Louise avec beaucoup de chaleur, de douceur et d'amour.

Tel que déjà dit, Claudia me rappelle qu'Alisha-Louise n'a rien de la petite sauvageonne et n'est surtout pas Montagnaise. Rien de sa morphologie, rien dans sa pigmentation, en plus de l'absence de la tache caractéristique des peuples indigènes ne prêtent foi à de quelconques origines indiennes. Son corps, même engrossé, n'est pas celui d'une jeune enfant mais plutôt de fin d'adolescence, âgée de dix-sept ou dix-huit ans. Plus que tout, c'est l'érudition de sa protégée qui laisse Claudia perplexe. Comment une enfant qui aurait été élevée en forêt, qui aurait vécu du fruit de la chasse et de la pêche et qui, au gré des saisons, aurait été déplacée d'une région à l'autre, peut-elle parler et écrire si correctement notre langue et posséder tant de connaissances générales. Un mystère que la totale discrétion d'Alisha-Louise ne permet pas de percer.

Pendant qu'Alisha-Louise déploie son instinct maternel auprès d'Augustin, Claudia qui s'y attache de plus en plus, beaucoup trop selon Félix, lui est d'un incroyable soutien. Elle lui fait la lecture, lui donne de bienfaisantes frictions, l'aide au moment du bain et se fait un malin plaisir de la border dans son lit. Elle chérit chacun de ces précieux moments de bonheur. Elle troque son rôle de protectrice, pour celui d'une mère.

Malgré tous ces bons moments et les révélations de Claudia, l'ignorance sur ce qui se passe, entre le jour de ma réclusion chez les Ursulines et celui de mon retour, me hante toujours. Ce n'est qu'après que papa ait quitté Ouatouchouan que jaillit la lumière.

Je crois t'avoir dit que j'avais accompagné ton père à Québec pour aller te chercher après que nous ayons appris la disparition d'Alisha-Louise. Mon frère Ovila et sa femme Lydia sont sous le choc, Guillaume est profondément accablé et je suis tout autant peinée. Il faut que tu saches que j'avais presque convaincu Félix de t'adopter. J'avais développé, malgré le peu de temps que nous l'avons hébergée, un réel amour pour cette fille. Avec elle, auprès d'elle toutes mes fibres maternelles ont jailli.

À peine a-t-elle entrepris le récit que son visage se baigne de larmes qui m'émeuvent et m'invitent à la prendre dans mes bras. Elle devient, par la seule volonté de l'esprit, celle par qui je communie avec ma mère.

Pendant que le train de Québec file vers le Lac-Saint-Jean, je suis transportée de plaisir et de bonheur. Toute menue tu reposes sur mes genoux. Lorsque les coliques crispent ton visage, je m'inquiète et lorsque les paupières mi-closes et la bouche entr'ouverte tu me souris, mon cœur s'emballe. À mes côtés, Guillaume, dont le regard est semblable à celui d'une statue, est silencieux. De temps en temps il te jette un bref regard, à la fois attendri et inquiet, puis retrouve son inconfortable socle. Ce n'est qu'à mi-parcours que je me décide à lui parler pour le sortir de sa torpeur.

Guillaume, je sais que la petite n'est pas acceptée chez-toi. Avec l'accord de Félix je t'offre de la prendre avec nous pour un certain temps, même que si tu le souhaites, nous pourrions l'adopter. Tu dois me croire Julia, jamais, alors jamais n'ai-je vu un homme en proie à des agitations quasi convulsives, pleurer si abondamment.

Puis, il se calme et je te rends à lui. Je t'avoue que je le trouve magnifique dans sa fragilité.

Apprendre que ne suis pas un rejet, que je fus aimée, me comble de bonheur. Savoir que ma mère s'est sacrifiée pour assurer mon avenir ; que les Martin ont voulu m'adopter et que papa a craqué devant ce choix déchirant, effacent toutes traces de rancœur. Il est vrai qu'il est plus facile de croire que de réfléchir, mais peu importe ce que me réserve le reste de ce retour dans ma petite enfance, je fais le pari de la totale croyance.

Tu as raison Claudia de penser que Julia n'est pas bienvenue chez moi, mais je dois trouver le moyen de l'y faire accepter. Après avoir promis à Alisha-Louise de ne pas l'abandonner, elle et son enfant, il n'est pas question de renoncer, de ne pas honorer cette promesse. Déjà que je ne pourrai peut-être pas contribuer à son avenir, je ne renonce pas à tout mettre en œuvre pour assurer celui de sa fille. J'ai même possiblement commis le crime d'avoir acheté une enfant pour soutenir Ophélie qui vivait de durs moments, je ne commettrai pas celui du rejet.

Je sais que toi et Félix feriez de très bons parents et que son avenir serait assuré, mais c'est une responsabilité dont je ne peux, dont je ne veux pas me soustraire. Par contre, accepteriez-vous de garder Julia, le temps de convaincre Ophélie de lui faire une place dans notre famille ?

Vraisemblablement, Claudia ignore toujours que papa n'est pas que mon père adoptif, qu'il est aussi mon père géniteur.

Pendant ces mois de grâce et de plénitude, je t'amène avec moi à chacune de mes visites chez Ophélie et, je fais

en sorte que tu sois toujours aux alentours lorsqu'elle me rend la pareille. Pour ne pas créer de froid entre elle et moi, car elle est mon amie, j'évite toutes discussions, tous sujets qui pourraient engendrer son courroux. Puis un jour, alors que tu pleures, contre toute attente, elle te berce pour te consoler. C'est à partir de ce moment que je prends conscience que ma maternité est éphémère et que le temps est venu de te laisser aller. Une année s'était écoulée avant qu'Ophélie t'ouvre sa porte. Certes j'étais dévastée de te voir partir, même si ce n'était que dans la maison voisine, mais aussi heureuse pour Ophélie qui, finalement, se sentait renaître et pour toi qui réalisais le rêve d'Alisha-Louise que tu vives, que tu grandisses dans une vraie famille.

Durant les quatre années suivantes, aucun nuage, aucun malaise, aucune réminiscence du passé ne vient troubler la quiétude dans la famille. Léon, Margaux et toi-même vivez joyeusement, même s'il est évident que l'attention qui t'est donnée est de beaucoup diluée. Comme nous sommes toujours voisins, je reste à l'affût de tous signes de revirement de situation. Guillaume est de nouveau serein ; il fait bon de le voir sourire. La santé d'Ophélie ne nous inquiète plus, même qu'elle devient enceinte de son troisième enfant. L'approche du changement de siècle nous excite et nous nous préparons, les deux familles, à migrer vers Ouiatchouan. Tu as alors cinq ou six ans.

Mais le destin n'a pas fini de tisser sa toile. Au huitième mois de sa grossesse, une fausse couche entraîne le bébé d'Ophélie dans la mort. L'esprit des ténèbres qui, une fois de plus, s'empare d'elle, la pousse sur le chemin

de la déraison. Sa décision est sans appel. Il n'est plus question qu'elle continue à élever la fille de la sale petite indienne, une putain en devenir. Tu ne peux plus t'approcher d'elle, elle ne te nourrit pas et, pis encore, elle te frappe à la moindre occasion. Guillaume est dévasté, anéanti et ne quitte presque plus la maison afin de te protéger.

Un soir, il est environ sept heures, la maison tremble tant les coups à la porte sont violents. C'est Guillaume, blanc comme neige, qui te porte. Sans connaissance tu saignes abondamment mais, Dieu soit loué, tes blessures sont bénignes. Après avoir réussi à calmer Guillaume, qui est toujours muet, Félix se précipite chez vous, pour tenter de savoir ce qui se passe et surtout ce qui s'est passé. Sans même attendre la question, c'est Ophélie qui lui dit t'avoir poussé dans l'escalier parce que tu ne voulais pas aller dormir, qu'elle en avait assez de t'entendre et, qu'elle ne voulait plus jamais te revoir. Félix, qui ramène Léon et Margaux est aussi dévasté que Guillaume. Tout ce qu'il réussit à me dire « C'est de la démence, de la pure démence que d'agir ainsi ». À compter de cet instant tu n'es plus jamais retourné vivre avec Ophélie. Guillaume, qui a choisi de t'éloigner à jamais de cet enfer t'a alors confiée aux bons soins des Ursulines à Roberval.

Au fil des ans, au prix d'une difficile et lente métamorphose, Ophélie reprend le contrôle de sa vie. Même que dans les années qui suivent notre arrivée à Oujatchouan, des grossesses rapprochées ajoutent deux garçons à la famille. Des naissances, dont la deuxième, allaient, une fois encore, réveiller les vieux démons de

l'indolence et du ressentiment dont Margaux allait faire les frais.

Voilà ma chérie, tu sais maintenant à peu près tout. Dans cette saga, comme ta mère avant toi, tu as été la victime des circonstances et de la santé fragile d'Ophélie. Quoique tu puisses penser, Guillaume aura été un bon père, bien qu'il se soit séparé de toi pour assurer la survie de sa famille. En te laissant aux bons soins des Ursulines il a honoré la promesse faite à Alisha-Louise, de te bâtir un avenir. Sa décision de quitter Ouiatchouan s'inscrit dans son devoir de protéger tous les membres de sa famille, incluant Ophélie.

Aujourd'hui une nouvelle vie commence pour toi. Mords dedans et fais-en sorte de la vivre, en faisant abstraction d'un passé dont tu n'es pas redevable. S'il est vrai que les émotions sont le moteur de l'action, alors fonce, fais ce que tu dois.

Chapitre onze

C'est l'arrivée du printemps qui sonne la fin du rigoureux hiver qui fut r che sur les émotions. Le départ de papa, d'Ophélie et de mes deux jeunes frères a mis fin aux dissensions familiales et je trouve de nouveaux repères. C'est dans la joie et la bonne humeur que mes relations avec Léon et Margaux se rétablissent. Léon est un grand frère protecteur qui s'inquiète si l'on tarde à rentrer à la maison ; qui offre ses conseils même s'ils ne sont pas demandés et s'amuse toujours à nous tirer les nattes.

Les frères Martin, qui ne relèvent plus de l'autorité parentale, cohabitent dans une petite maison près de la voie ferrée à l'orée de Chambord. Alex travaille toujours à la pulperie, pendant que mon Augustin, constamment en quête d'aventures et de petits boulots, essaime dans tous les coins de la région.

Le jour, Léon reprend son travail alors que c'est la tâche de ma trese d' cole qui m'occupe à l'extérieur de la maison. Durant la journée Margaux fait de la belle et bonne besogne domestique, alors qu'en soirée nous devons être imaginatives.

  Ouiatchouan les loisirs sont inexistants pour les filles et les femmes et pour nous récréer c'est la lecture, les jeux de société et le piano.

Il y a d'ailleurs les relations amoureuses débridées de Margaux qui m'exaspèrent et m'inquiètent. Je ne sais pas si ce sont les valeurs chrétiennes qui m'apostrophent ou bien le tabou

des choses de la chair qui me choquent. Devant de tels débordements je ne sais pas quoi faire, ni quoi dire pour l'amener à calmer ses pulsions sexuelles. Je ne suis pas préparée à agir comme la tutrice de mon aînée, dans un monde et dans un contexte qui ne me sont pas familiers. Mais c'était sans compter sur ses agissements incompréhensibles, détachés l'un de l'autre, qui allaient m'amener à chercher de l'aide.

Je décide, à tort ou à raison, de ne pas en appeler à papa et Ophélie, ce qui ne pourrait qu'attiser le feu qui couve encore sous les cendres chaudes ; autant je considère qu'il serait inconvenant de demander conseil à Claudia Martin, entendu qu'Alex est partie prenante du problème. Quant à Léon, aussi dévoué soit-il, il ne remarque rien et est aussi démuni que moi. Pour une fille qui a vécu, depuis sa tendre enfance, du côté ensoleillé du mur, le passage à l'ombre est pénible. Devenir la gardienne et la protectrice d'une sœur en mal de vivre, tout en m'initiant à la réalité et aux aléas de la vie d'adulte, c'est trop, beaucoup trop. Je ne pouvais plus, je ne voulais plus gérer seule cette situation et il me fallait demander conseil afin de pouvoir l'aider à traverser sa vallée des ombres.

Par retour du courrier, Sœur Sainte-Lucie me confirme son bonheur de m'accueillir dans son jardin de délices; que je serai hébergée dans ma cellule de l'époque et que les sœurs et novices sont enflammées par la perspective de faire la fête. Lorsque je descends à la gare de Roberval, les deux novices qui m'y attendent sont enthousiastes et le cocher, le même qui m'y avait déposée lors de mon départ, s'amuse de nous voir sautiller, telles des gamines, au rythme d'éclats de rires aigus.

Quand la grande porte du Monastère s'ouvre sur sœur Sainte-Lucie, entourée des religieuses et des novices, la grâce du

passé refait surface. Autant la maison familiale, lors de mon arrivée à Ouiatchouan, avait été silencieuse et aussi joyeuse qu'un caveau mortuaire, autant mon retour chez les Ursulines est chaleureux et émouvant. Il n'en fallait pas plus pour que la résurgence d'événements de mon passé et l'amertume contenue depuis trop longtemps, déclenchent un torrent de larmes qui allait rapidement s'assécher dans un joyeux brouhaha.

Toute la soirée durant, après un festin digne d'une reine, nous chantons, nous dansons et nous nous remémorons les bons moments d'un récent passé que nous avons en partage. C'est une soirée qui exhale le doux arôme du plaisir et du bonheur. Jamais je n'avais imaginé que la vie monastique permettait de faire la fête avec tant de bonne humeur.

Cette soirée de retrouvailles, organisée en mon honneur, se passe en l'absence de Sœur Sainte-Lucie. À la fin du repas, elle m'avait demandé de la raccompagner à sa chambre. Elle voulait nous laisser faire la fête entre jeunes et surtout se reposer pour le lendemain, qui serait notre moment.

Dès l'aube nous prenons le petit-déjeuner ensemble. Tant de son côté que du mien, les émotions sont contenues. Nous sommes maintenant deux femmes qui s'ouvrons l'une à l'autre. Ce n'est qu'après un long moment de recueillement qu'elle me demande de tout lui raconter sur ma vie, sur la vie extérieure, depuis mon départ.

Sans rien omettre je remonte le temps au moment de mon arrivée à Ouiatchouan. Je lui narre tous les événements et tous les faits, du plus insignifiant au plus pénible. C'est seulement lorsque je lui rapporte les paroles d'Ophélie qui avait vomi sa haine envers la sale petite indienne, la putain en devenir, que je comprends que moi aussi, j'attisais sans savoir pourquoi, sa

haine implacable. Mais ce n'est que lorsque je lui révèle comment la vérité a éclaté sur mes origines et sur la disparition toujours inexplicquée d'Alisha-Louise, qu'elle enveloppe ma main dans les siennes.

Non pas que je t'ai caché quoi que ce soit, mais ce que tu viens de me raconter, obtenu de la bouche même de ton père, m'autorise à mettre le point final sur la saga de tes origines. La première fois que j'ai croisé ton père, c'est lorsqu'il est venu frapper à la porte du Monastère pour demander l'asile pour la petite bonne de la maison, alors enceinte. Sachant fort bien que les Ursulines s'occupent de l'instruction des petites indiennes, il croyait que nous pourrions l'accueillir jusqu'à la naissance de son bébé. C'est le cœur brisé que j'ai dû refuser sa demande, en respect pour notre mission qui porte sur l'éducation et l'instruction et non pas sur l'accueil et la protection des filles en difficulté.

La tristesse de ses remerciements et de son au revoir a hanté mon esprit pendant des mois, voire des années. Puis le souvenir de son passage, je devrais dire de son appel au secours, s'est effacé de ma mémoire. Je ne devais revoir ton père que cinq ou six années plus tard.

Ses premiers mots mettent mes sens en éveil. Suspendue à ses lèvres, je la regarde et écoute attentivement.

Je suis certaine que pour mettre la chance de son côté, ton rusé paternel s'est fait accompagner. Tu es là toute menue, le visage renfrogné, tel un petit animal apeuré. Pendant presque deux heures, il s'emploie à me raconter son histoire, ton histoire, sans rien omettre. À la fois secouée et émue par ce que je venais d'entendre, avant

même qu'il n'exprime formellement sa supplique, je savais que j'allais dire oui quelle qu'elle soit. En acceptant de te prendre en charge, en t'installant dans ma vie tu es, de facto, devenue mon enfant.

Il y a cependant un fait, aux conséquences graves, qui ne t'a peut-être pas été révélé et qui expliquerait pourquoi Ophélie avait un tel comportement, pourquoi sa fureur s'est retournée contre toi. Quelques semaines avant ton éviction définitive de la maison, Ophélie apprend que son mari, ton père adoptif, est en fait ton père naturel. C'est au cours d'une dispute, soutenue par un excès d'alcool, qu'il raconte tout, qu'il avoue tout. La fatidique confession de ton père déclenche chez Ophélie une violente colère qui ne connaîtra pas d'apaisement. C'est à partir de cet instant que votre cohabitation devient impossible et que tu es victime de sévices corporels de sa part. Tu devais partir avant que des gestes malheureux soient posés.

Ce qui importe aujourd'hui, c'est que tu retrouves la paix et que tu pardonnes tout ce qui te fut fait. Tu n'auras pas été honnie pour ce que tu es, mais uniquement pour ce que tu représentes. Ta présence la mettait en danger de perdre l'homme de sa vie, ce à quoi elle n'aurait pas survécu. Mais il y a plus encore.

Tout ce que je peux dire à propos d'Ophélie, je l'interprète à travers les confidences de ton père et maintenant les tiennes. Cette femme n'est ni odieuse ni abjecte. Elle était et est toujours la proie d'évidents troubles mentaux qui resurgissent dans les moments de tension et de peur. Ton père l'avait compris et il devait faire un choix. En te gardant près de lui, il savait qu'il

perdrait Ophélie qu'il aimait toujours, ses deux enfants, ses amis et possiblement sa réputation. Il a donc pris l'éprouvante décision de se séparer de toi, sans jamais te renier, ni t'oublier. Nous avons donc signé un pacte d'alliance qui reposait sur la confiance réciproque. Je prenais en charge ton éducation et ton instruction ; il te visiterait le plus souvent possible et il assumerait toutes les charges et tous les frais. Je me souviens de ses dernières paroles lorsqu'il t'enlace tendrement, incapable de masquer ses émotions et de refouler ses larmes « Julia a maintenant une vraie maman ».

Même si papa m'avait déjà avoué toute la vérité, je n'ai rien laissé paraître. Elle venait de confirmer, malgré ce qu'elle avait toujours nié, avoir été bien au fait du drame que vivait ma famille. Mais plus que tout, elle venait de me servir une leçon de vie. Mon ressentiment envers Ophélie, que je croyais légitime, s'est apaisé pour laisser le pardon prendre toute la place. Enfin je renaissais !

Au retour du repas du midi, j'aborde le délicat sujet des désordres psychologiques et mentaux de Margaux et de son comportement en rapport avec la sexualité. Autant je me sentais préparée pour retourner dans le passé, autant j'ai l'inquiétude fébrile pour aborder ces questions. Sœur Sainte-Lucie, à n'en pas douter, se rend bien compte de mon inconfort.

Parle sans retenue Julia et surtout, n'ait pas peur des mots. J'ai aussi été jeune, même amoureuse un certain temps !

Fiouf ! Sœur Sainte-Lucie jeune et amoureuse, je n'en crois pas mes oreilles. Mais cette tendre et légère confidence, succédané de la confession, facilite mon entrée en matière.

Tant que nous vivions sous le toit des parents, les fréquentations de Margaux et d'Alex, tout comme les miennes avec Augustin, se vivaient avec retenue sous le sceau de la chasteté. C'est à l'arrivée de l'été que le comportement de Margaux devient complètement inconvenant. À l'orée des bois comme à la maison, c'est la gaieté folâtre qui mène ses jeux interdits et donne prise aux potins et au persiflage insolent des bonnes âmes du village. Même que le curé a jugé bon de nous convoquer au presbytère pour gronder vertement Margaux, lui parler des flammes éternelles, des ténèbres de l'enfer et des démons qui l'habitent. Quant à Léon et moi-même, comme si nous en avions besoin, il nous rappelle les règles de bonne conduite catholique et table sur le devoir de surveillance qui nous incombe maintenant.

La visite au presbytère, loin de calmer le jeu et aider à la résolution du problème, plonge Margaux dans un abîme d'ennuis. C'est la nuit venue que les choses se gâtent. Fortement agitée elle hurle sa frayeur. Elle voit une femme méchante dans les flammes, des hommes morts sur le plancher ; puis des araignées, des chauves-souris et des monstres qui grimpent dans son lit. Lorsque j'accours, elle est assise dans son lit ou camouflée sous ses couvertures. Pour la calmer, pour la rassurer je la serre contre moi pendant qu'elle bafouille un tumulte de paroles incohérentes. C'est seulement lorsque ses démons la quittent et que la nuit reprend ses droits que je regagne ma chambre. La douce influence du sommeil réparateur lui est ainsi refusée, nuit après nuit, par ses démons qui s'emparent de son corps.

C'est la nuit qui précède l'appel à l'aide que je vous ai posté, que j'ai perdu tous mes moyens. Cette nuit-là, plus que toutes les précédentes, ses apparitions et ses exhortations sont si violentes

qu'elles me causent une grande frayeur. En ouvrant la porte de sa chambre, Léon sur mes talons, nous l'apercevons nue, assise dans son lit, en train de se mutiler les cuisses et les fesses avec ses ciseaux de couture.

Depuis cette horrible nuit nous ne la laissons jamais seul. Léon a fait en sorte que la porte de sa chambre ne puisse plus se fermer. Nous ne savons plus quoi faire, notre impuissance à la sortir de son mal de vivre invalide notre capacité d'agir. Jusque dans le tout récent passé, je n'en avais que pour moi-même, mais aujourd'hui seule Margaux m'importe. Je suis prête à tout faire pour qu'elle trouve le goût et le plaisir de vivre ailleurs que dans une sexualité débridée et chasse à jamais les zombies qui l'accablent.

Comme toi, je me sens peu préparée pour poser un diagnostic, encore moins sur les moyens à prendre pour la soigner. Mais comme tu le sais, j'ai une opinion sur tout.

Il m'apparaît que le problème de Margaux est débilisant et qu'elle est en proie à de sévères problèmes de santé mentale, possiblement hérités de sa mère. Tous les événements que tu viens de me rapporter, militent en faveur de cette impression.

Selon moi, en s'automutilant, Margaux lutte contre un évident mal de vivre. Ceci dit, je ne pense pas qu'elle veuille mourir, mais plutôt qu'elle manifeste sa volonté de vivre. Ni le curé, ni ton frère, pas plus que nous deux, sommes en mesure de la sortir de sa vallée des ombres.

Vous faites preuve de dévouement et de grande sagesse, toi et ton frère, en mettant tout en œuvre pour la protéger contre elle-même. Il n'en demeure pas moins

qu'elle doit être soignée pour ses problèmes de santé mentale et la chose presse. C'est sur ce dernier point que je crois pouvoir vous apporter mon aide.

Avant de prendre le voile, ma sœur jumelle et moi, nous avons fait l'école des infirmières à Montréal pour ensuite prendre pied à Québec. C'est rendues là-bas que nos routes se sont séparées. J'ai fait le choix du domaine de l'éducation chez les Ursulines, pendant que ma sœur embrassait celui de la santé en rejoignant les sœurs de la Charité de Québec. Elle y est toujours et œuvre en santé mentale à l'asile Saint-Michel-Archange de Beauport.

Je te propose de la contacter pour prendre rendez-vous pour toi et Margaux, afin que tu puisses consulter, en urgence, des spécialistes en santé mentale.

C'est avec empressement et un grand soulagement que j'accepte sa proposition. Avant de prendre le chemin du retour, en fin de journée, nous avons égrené les dernières minutes ensemble.

Tu sais ma chérie, je rêvais de te voir prendre le voile et joindre la mission, encore jeune et fragile, des Ursulines de Roberval. J'étais si vouée à mon rêve que j'en avais même subordonné mes devoirs dans la communauté, en essayant de forger ton destin. Maintenant que tu as emprunté la voie de l'enseignement et qu'à ta manière tu contribues à notre mission, je suis tout autant comblée. Mais aujourd'hui, mon plus cher désir qui avait été de te garder près de moi, envie qui m'était pourtant interdite, trouve écho dans ta démarche qui te ramène vers moi. Je

me souviens t'avoir dit, au moment de ton départ, que ce n'était pas la fin de ta vie, mais le début d'une vie différente. Je sais que tu ne te livreras pas aveuglement au destin que tu tisses et que tu sauras servir là où tu seras appelée.

Après avoir pris ma tête entre ses mains, elle ajoute :

Va, fais ce que tu dois faire pour sortir ta sœur de son enfer. Quant à ton légitime désir de retracer ta mère, tu dois y donner suite.

Nous en avons peu parlé mais, pour ce que j'en sais maintenant, tu devrais partager tes souhaits, tes angoisses et tes désirs avec ton Augustin.

Chapitre douze

Trois semaines s'écoulent avant que la confirmation d'un rendez-vous avec le spécialiste en santé mentale de l'asile Saint-Michel-Archange me parvienne. Durant l'interminable attente je partage mes secrets, s'il en reste, avec Léon et Augustin. Je dis tout, je raconte tout, de l'arrivée d'Alisha-Louise à Métabetchouan jusqu'au moment du grand départ d'une branche de la famille vers Jonquière.

Les réactions, de l'un comme de l'autre, me réconfortent. Le silencieux et combien discret Léon, quoique légèrement choqué par ce que je lui apprends, n'en perd pas le sommeil. Ses répliques à l'endroit de sa mère et de son père ne sont ni lapidaires, ni infinies. Il ne juge pas, un enfant ne juge pas ses parents, dit-il. Depuis, je le devine investi d'une mission inattendue, telle l'obligation de réparer le passé. Jamais depuis mon retour n'avais-je senti autant de chaleur et d'attention de sa part.

Augustin est ravi d'apprendre que tout comme son oncle et sa tante, ses parents ont connu et hébergé Alisha-Louise et qu'ils sont ma marraine et mon parrain. Il est surtout amusé de savoir que dans la petite enfance nous avons joué ensemble. C'est cependant la dépêche de son oncle Ovila à son père qui l'enflamme. Sur la foi de nouvelles informations, il relance les recherches pour retrouver Alisha-Louise. Cette question soulève un tel intérêt chez lui que j'en suis à me demander si Soeur

Sainte-Lucie ne lui souffle pas à l'oreille mon désir de retrouver ma mère.

Il nous fallait donc organiser notre voyage à Québec et surtout, expliquer l'objet et les raisons de notre visite dans cet hôpital. Comme la perspective d'avoir à annoncer la chose à Margaux me donne des maux de ventre, je ne pouvais plus me priver de la contribution et de l'appui de Claudia et Félix Martin. Peu de mots et d'explications me sont nécessaires pour les convaincre de venir à mon aide. L'ascendance de Claudia, sa parfaite connaissance de notre histoire familiale et le respect qui lui est voué, facilitent grandement les choses. Nous ne cachons rien à Margaux et tout lui est expliqué, de sa conduite sexuelle déviante et des affreux cauchemars qui l'affligent depuis des mois. À ma surprise, lorsque je lui dis qu'il se pourrait qu'elle doive demeurer à l'hôpital pour quelque temps, elle ne se rebute pas.

Félix Martin n'est pas en reste. Il s'occupe d'acheter nos tickets de train et de mettre son beau-frère Ovilas dans le coup. C'est aussi chez lui que nous logerons tout le temps qu'il faudra. C'est avec cette carte de visite en main que Margaux, Alex, Augustin et moi-même prenons le train pour Québec.

Le voyage, que chacun vit à sa manière, est sans histoire et somme toute agréable. Margaux, pour qui c'est un premier voyage en train, s'extase sur tout ce qu'elle voit et entend. Elle fait des allers-retours dans le wagon des voyageurs, s'adresse joyeusement aux autres passagers, parle tout le temps et dévore à belles dents sa part de la collation préparée pour le voyage. Elle semble même avoir oublié la raison de ce déplacement. Alex, stoïque, lorgne la forêt qui se dérobe sur notre passage et parle peu. Augustin, tout comme moi d'ailleurs, est très fébrile. Revisiter la Capitale, revoir son oncle et sa tante qui l'ont hébergé

pendant son séjour chez Les Voltigeurs et nous servir de guide dans la ville, tout ça lui plaît bien. Quant à moi, même si j'ai hâte d'entrer dans la ville qui m'a vu naître, c'est la consultation à l'asile Saint-Michel-Archange qui occupe presque toutes mes pensées. Celles qui me restent vont vers les Chartier qui ont fait en sorte que maman me donne naissance dans un environnement sain et qui sont les dernières personnes à lui avoir parlé avant sa disparition.

La nuit abolit la fatigue de Margaux et d'Alex. Alors qu'ils dorment profondément je savoure des heures de discussion chastement blottie dans les larges épaules d'Augustin. Le culte de l'honneur militaire, les perspectives d'avenir, les croyances religieuses, les relations amoureuses, la vie de famille, sont autant de sujets qui sont abordés sans retenue. Autant de confidences qui témoignent de mon amour pour Augustin et une réciprocité toute en nuances. Je crois, sans me tromper, qu'il partage mon amour mais tout aussi incertaine quant à la possible subordination de sa soif de liberté et d'aventures à l'amour et à la famille.

Toute la nuit durant, Margaux et Alex se comportent admirablement bien. Aucune attitude déplacée, aucune caresse furtive n'est soumise à ma vigilance. Les zombies ne sont pas montés dans le train et pour la première fois depuis des lunes, Margaux dort du sommeil du juste.

Lorsque le train rentre en gare à Québec, un chauffeur au volant d'une rutilante voiture automobile nous attend. Pas assez spacieuse pour y faire monter quatre personnes et leurs bagages, un aller-retour est nécessaire pour nous reconduire tous chez Ovila Chartier. Ce n'est qu'à ce moment que le bagage d'Augustin attire mon regard. Pourquoi a-t-il apporté un bagage

de soldat ? Deux polochons pleins à ras bord, alors que nous sommes à Québec que pour deux jours.

À notre arrivée, Ovila et Lydia enflammés à ma vue, évoquent avec émotion et tendresse le souvenir du petit bébé qu'ils ont hébergé et protégé. Après nous avoir invités à nous rafraîchir, un copieux petit-déjeuner nous est servi, pendant lequel nous parlons de la vie sociale, thème usuel lors d'une première rencontre. Comme je sais qu'ils savent, je n'aborde pas par respect pour Margaux, l'objet de notre venue à Québec, ils ne questionnent en rien. À la fin du repas, après s'être excusés auprès des autres, nos hôtes me demandent de les rejoindre à la bibliothèque.

Le coup de foudre que nous avons eu pour Alisha-Louise vient de nous frapper une fois de plus. Ton arrivée aujourd'hui est le trait d'union qui relie le présent au passé. Nous voulons d'abord que tu saches que, comme pour ta mère avant toi, nous sommes disposés à t'aider et à te faciliter la vie.

Ta mère, la petite Alisha-Louise, à qui tu ressembles incroyablement, était une magnifique jeune femme. Pour le peu de temps que nous l'avons hébergée, nous l'avons aimée comme la fille que nous n'avons pas eue. Nous étions même disposés à vous faire une place de choix entre nous deux, mais le destin en a décidé autrement.

Nous n'avons jamais cru et nous ne croyons toujours pas qu'Alisha-Louise Hervieux est la farouche sauvage que la petite histoire nous laisse croire. Ses connaissances générales, ses bonnes manières pour une fille de son âge, son vocabulaire et la maîtrise de notre langue, ne sont pas en harmonie avec la dure vie dans la forêt nordique. Il y a

plus, il y a certainement autre chose, mais nous ne savons toujours pas quoi.

Depuis sa disparition, près de dix-neuf années maintenant, elle habite toujours nos pensées. Depuis lors, nous soulignons le jour de ta naissance, tout comme celui du jour de sa disparition. Tels de vieux fous, lorsque nous marchons dans la ville, nous espérons toujours la voir apparaître au détour d'une rue.

Quelque temps après sa disparition, la rumeur voulait qu'une jeune fille, dont les traits caractéristiques correspondaient à ceux d'Alisha-Louise, ait été vue montant à bord d'un navire battant pavillon français. Puis, plus récemment, le nom d'Alisha Hervieux a été invoqué par des commerçants forains de passage. C'est cette information qui nous a fait miser sur le flair d'un fin-limier pour enquêter. Même si pour l'instant cette piste ne donne aucun résultat, nous sommes toujours décidés à poursuivre les recherches. Mais avant de continuer, nous avons besoin de savoir si toi Julia, fille d'Alisha-Louise, tu souhaites, tu veux que nous poursuivions nos démarches en ce sens ?

Savoir depuis si peu de temps que j'ai une vraie mère, que pendant deux décennies, des étrangers l'ont gardée bien au chaud dans leurs cœurs me comble de joie. Après leur avoir dit tout le bonheur que leur offre me procure, une surprise m'était ménagée.

Avant de te dire comment nous allons procéder pour la suite des choses, tu dois savoir que j'ai demandé et obtenu l'autorisation de ton père. Après l'avoir consulté, ainsi que mon beau-frère Félix et ma sœur, nous avons

convenu que nous devons remonter à l'origine de son arrivée dans nos vies et c'est ce que nous allons faire.

Derrière la porte un autre enquêteur, qui va entreprendre des recherches de son côté, attend mon invitation pour nous rejoindre. Si tu le veux bien, Lydia va lui demander d'entrer.

Je n'en crois pas mes yeux ! C'est mon fier et altier Augustin qui se pointe dans le cadre de la porte. Il venait d'accepter une mission qui allait mettre ses aptitudes et ses capacités à affronter le risque et les difficultés avec vigueur et rigueur. Dès le lendemain, à l'aube, il allait monter à bord d'un caboteur en partance pour la Basse-Côte-Nord. Il allait redescendre vers le sud en visitant toutes les communautés, montagnaises et blanches, en quête de pistes sur des incidents qui auraient impliqué des enfants dans la région à la fin du 19^{ème} siècle. Même si les faits remontent loin dans le temps, Ovila croit suffisamment en la mémoire collective des Nord-côtiers pour l'inciter à financer la campagne de son neveu, qui pourrait s'étendre sur plusieurs semaines, voire même quelques mois.

C'est au tout début de l'après-midi que le chauffeur de monsieur Chartier nous dépose à la porte de l'Asile Saint-Michel-Archange. En apercevant la religieuse qui nous accueille, n'eut été de la différence de cornette, j'aurais cru être en présence de sœur Sainte-Lucie. Aimable, affable et chaleureuse comme sa jumelle, elle nous guide dans l'asile, bras dessus, bras dessous avec Margaux. Puis elle rentre avec nous dans le cabinet de l'aliéniste. Après les présentations d'usage et une brève mise en contexte sur les raisons de notre visite, l'aliéniste invite Sœur Sainte-Marie à reconduire Margaux à l'infirmerie pour un examen médical complet. Je crois que la brève marche, bras

dessus bras dessous avec Margaux, avait fait œuvre utile, elle suit la religieuse le sourire aux lèvres.

Répondant à la demande de l'aliéniste, je raconte l'histoire de notre famille, après quoi il m'invite à reprendre avec force détails, tout ce qui m'avait été raconté sur Ophélie. En évitant de teinter mes propos d'opinions personnelles, je lui dépeins une femme plus marâtre que mère, dont les colères et les gestes de violence sont fréquents. Une femme sans initiative et qui est aussi plongée dans de longues périodes d'indolence. Ce n'est que lorsque j'aborde l'époque de mon retour à Ouiatchouan que je colore mes propos d'opinions personnelles, surtout celles en rapport avec sa découverte de l'infidélité de son mari, mon père.

Ce n'est qu'après ce très long et embarrassant préambule, que j'expose les faits sur les ennuis et les comportements de Margaux que j'observe depuis quelques mois. Je ne rapporte plus, je raconte Margaux ; sa vie de recluse, sa totale soumission à Ophélie, sa physionomie qui trahit la peur. Il me questionne abondamment sur ce que j'appelle sa déviance sexuelle, ses cauchemars et ses hallucinations. Je suis si bavarde sur sa malheureuse propension à s'automutiler que c'est à ce moment que l'aliéniste sent le besoin d'expliquer.

Vous devez savoir, madame Dumontier, que l'automutilation est un moyen de défense, une lutte contre le mal de vivre. La science médicale nous apprend qu'en s'infligeant d'intenses douleurs, les personnes qui s'automutilent, comme il semble que ce soit le lot de votre sœur, luttent contre des souffrances qui les affligent profondément. N'allez pas croire que votre sœur veuille mourir, bien au contraire. C'est de sa volonté de vivre dont

il est ici question. Bien inconsciemment, elle croit que c'est le prix à payer, le prix de la souffrance, pour se sortir de son mal de vivre. Au risque de me répéter une personne qui fait des tentatives de suicide veut en finir avec la souffrance, tandis que celle qui s'automutile veut se sortir de sa souffrance. Elle provoque de la douleur physique pour lutter contre la souffrance morale.

Dans quelques instants je vais demander à votre sœur de venir me rejoindre. Pour valider certaines hypothèses, je vais la questionner, la faire parler abondamment. Je vais lui dire que tout ce qu'elle me dira restera entre elle et moi. Je vous demande surtout de ne pas l'interroger sur ce qui aura été dit entre nous deux.

Une fois mon entrevue terminée, je pourrai vous dire si des soins chez nous sont souhaitables, voire impérieux. Vous aurez alors une décision à prendre, soit de la ramener à la maison ou encore de la laisser avec nous, pendant tout le temps nécessaire, pour nous permettre d'identifier les raisons de son mal de vivre et la sortir de son trou noir. Soyez rassurée, nous ne parlons pas ici d'internement mais de mesures, tout au plus, prospectives.

La rencontre terminée, une fois de plus, c'est le chauffeur des Chartier qui nous ramène à leur résidence. Dès notre arrivée ils nous proposent de prendre le repas du soir au Château-Frontenac, une offre qui provoque une explosion de joie de toute la bande, même d'Augustin. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau ; je n'avais jamais vu tant de beau monde et surtout je n'avais jamais pris un repas aussi gargantuesque.

Après le souper, Augustin à mon bras, nous rentrons à pied pendant que les autres profitent de la voiture automobile. C'est ce moment que je choisis pour lui exprimer toute ma gratitude et lui dire à quel point sa décision, de partir à la recherche des obscures origines de maman, me comble de bonheur. Que lui et son oncle me font le plus beau cadeau, celui de peut-être me redonner ma mère un jour. C'est sous la porte Saint-Louis que pour la toute première fois, mon baiser est celui d'une femme amoureuse.

Le lendemain après avoir accompagné Augustin au port pour son embarquement sur le caboteur, nous sommes retournés à Saint-Michel-Archange. Margaux a accepté son hospitalisation avec grâce et dignité, même que c'est elle qui me console, qui me rassure. Par la suite, accompagnées de Lydia Chartier, nous passons le reste de la journée dans les grands magasins, pour lui acheter les vêtements et autres effets personnels nécessaires pour le temps de son séjour à Saint-Michel-Archange. Les Chartier sont magnanimes une fois de plus. Ils iraient la visiter et si faisable, la sortiraient au moins une fois par semaine. C'est au moment de notre départ pour la gare que ma sœur aînée, pour la première fois, perd sa contenance. Elle et Alex, accrochés l'un à l'autre, sont inconsolables et n'eut été de la délicate fermeté d'Ovila et la douceur de Lydia, je me demande si je n'aurais pas flanché et ramené Margaux à la maison.

Toute la nuit, pendant que le train cadence son trajet sur la voie ferrée, je pleure à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter. Quant à Alex, il est sombre comme jamais, il est démolé et tout comme lui, je suis inconsolable. Je ne reverrai pas Augustin avant fort longtemps et Margaux non plus pour un temps indéterminé. Lorsque je suis arrivée à Ouatichouan, deux années plus tôt, je rejoignais une famille de six personnes, cette fois-ci, il

n'en reste plus qu'une. Je ne me suis jamais sentie aussi seule, mais je trouve quand même doux de pleurer sur moi-même.

Ils sont sur le quai pour nous accueillir. Léon m'enlace avec tendresse pendant que Claudia fait de même avec Alex qui fait pitié à voir. Rendus à la maison j'ai fidèlement rapporté tout ce qui s'est passé, tout ce qui s'est dit pendant notre bref séjour à Québec. Je ne suis finalement pas surprise d'apprendre que les Chartier, ainsi que Léon, savaient qu'Augustin ne serait pas du voyage de retour. Entendre de la bouche de mon frère qu'il a prié pour que Margaux ne soit pas à bord, vient confirmer qu'il cautionne les actions entreprises pour la protéger contre elle-même.

Chapitre treize

Les jours suivant mon retour sont momes et silencieux. La maison est vide et sans vie. Margaux me manque plus que je n'aurais pu l'imaginer. J'avais accepté de la protéger contre vents et marées, l'aider à vivre indépendante, libre et surtout heureuse, mais son intimentement, même provisoire, est un échec pour moi. Heureusement que Léon et Claudia Martin s'emploient à me convaincre du contraire et leur avis me redonne des couleurs et me revivifie. Comme seule une mère peut soigner le chagrin qui ronge le cœur d'un fils, Alex est finalement rentré chez-lui, après avoir passé quelques jours avec elle, avant de reprendre son travail à la pulperie.

Les semaines passent et ma patience est de moins en moins une vertu qui m'honore ; l'absence de nouvelles m'angoisse. Ce n'est qu'à la septième semaine que le maître de poste me remet la lettre tant espérée que je m'empresse de décacheter et de partager avec Léon.

Ma très chère Julia !

Si j'ai tardé à te donner des nouvelles de Margaux et d'Augustin, c'est que je n'en avais pas. Je t'avais promis de visiter Margaux à chaque semaine, mais l'aliéniste interdisait toutes les visites pendant le premier mois d'hospitalisation. Ce n'est donc que la semaine dernière que nous l'avons revue pour la toute première fois, après avoir rencontré le médecin et Sœur Sainte-Marie.

Ils m'ont dit que la nuit, Margaux reçoit encore la visite de ses démons, mais que depuis son arrivée il n'y a eu aucun épisode d'automutilation. Aucune médication ne lui est administrée, sa condition n'en exigeant pas, et pour remonter jusqu'aux causes de ses délires, ils la traitent uniquement par l'écoute et l'analyse psychologique.

Quant à sa vie au quotidien, selon Sœur Sainte-Marie qui semble l'avoir adoptée, Margaux est un amour. Elle est très courageuse et joyeuse, elle s'intéresse aux autres filles et est toujours prête à aider.

Pour la soustraire à la fatigue des longues séances de thérapie elle est maintenant autorisée à deux sorties par semaine. Ce qui fait que dès demain, Lydia et moi, nous lui offrirons une première sortie que nous rendrons distrayante et festive tant pour elle que pour nous deux.

À bientôt et sois assurée que je vais te transmettre toutes les informations en rapport avec Margaux et Augustin, dès que j'en saurai plus.

P.-S. Il y a quelques jours, un message de la Côte-Nord m'est parvenu. Le marin d'un caboteur est passé me remettre un court message que je joins à ma lettre.

Ovila Chartier

Cher oncle Ovila !

Même si je suis un peu fatigué, tout va bien. La Côte-Nord est rude et ses habitants sont peu parlants. Malgré tout, je crois être sur une piste quant au moment et au lieu de l'arrivée d'Alisha-Louise sur la Côte. Encore une ou deux semaines et je devrais rentrer à Québec.

Pourriez-vous transmettre ces informations à Julia et lui dire que je l'aime et qu'elle est du voyage à mes côtés.

Augustin

Savoir que la descente aux enfers de Margaux est stoppée, que son comportement est exemplaire et qu'Augustin allait bientôt rentrer, ça me donne des ailes. Comme depuis un certain temps, je jongle avec l'idée d'animer la vie communautaire, par l'organisation d'activités qui font cruellement défaut au village, je passe à l'action. Avec la complicité de la deuxième institutrice, embauchée en raison du nombre croissant d'enfants, nous convainquons les autorités de la pulperie, soutenues par le syndicat, de nous laisser utiliser une salle de l'auberge pour diverses activités qui sont fort appréciées. Je crois bien que le village tout entier est venu pour s'y récréer, à mon grand plaisir et ma grande fierté.

À mon retour de Québec j'avais trouvé mon village minuscule, tel un hameau au pied d'une chute. C'était sans compter sur ma nouvelle paire d'ailes et mon petit succès dans l'organisation d'activités de loisirs qui allaient me faire voir les choses autrement. Malgré quelques inconvénients, il fait bon vivre à Oujatchouan. L'avenir est prometteur pour les ouvriers et leurs familles. Attirée par les salaires qui dépassent tout ce qui se gagne dans la région, la population croît à un rythme accéléré, même que l'auberge n'arrive pas à accommoder les nouveaux

arrivants. Les maisons, à la fois sobres et belles, sont éclairées par le réseau électrique de la pulperie et sont pourvues de services sanitaires qui contribuent au confort de la vie matérielle. Des trottoirs de bois et de grands arbres bordent la rue aussi éclairée.

Plus de trois semaines se sont écoulées depuis l'arrivée du rapport d'Ovila Chartier et depuis, je rentre bredouille de la poste. Je languis d'une autre lettre de Québec, même si je sais que les Chartier veillent sur Margaux et qu'elle est entre bonnes mains à Saint-Michel-Archange. Il y a aussi l'hiver qui va bientôt mettre fin à la saison de cabotage et possiblement retenir Augustin prisonnier sur la Côte-Nord, avec ce que cela peut représenter de dangers pour sa vie. Je suis fébrile, j'ai hâte de savoir et de voir !

De retour à la maison, après une folle journée à l'école, l'inattendu me prend à l'improviste. Tapi derrière la porte, mon Augustin explose de sa belle et fière allure habituelle. Surprise, me voilà pleurant à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter, pendant qu'il me prend dans ses bras en me faisant virevolter, telle une danseuse automate. Léon, qui assiste à la scène s'approche à son tour et nous enlace pour former un trio de joyeux lurons. C'est un moment magique, un moment de pure grâce. Rien qu'à penser que nous avons sûrement posé ce geste dans la petite enfance, c'est pour moi un clin d'œil que fait le passé au présent.

Ce n'est qu'après un frugal repas, composé à six mains, qu'enfin je peux entendre le récit de son périple nord-côtier. Mais avant tout, à mon grand ravissement, il insiste pour nous parler de Margaux, qu'il a rencontrée chez son oncle Ovila, avant de monter dans le train pour rentrer. Léon, qui est aussi le tuteur de fait de Margaux, se fait discret comme toujours. C'est à ma requête, qu'ensemble nous écoutons religieusement le récit du voyage d'Augustin.

Je me fais ici le porte-parole d'oncle Ovila qui me demande de vous dire que Margaux se porte de mieux en mieux. Depuis sa lettre il y a quelques semaines, ses délires quoiqu'encore présents, sont maintenant exceptionnels et elle n'est plus sous une surveillance nocturne particulière.

Au moment de mon arrivée chez l'oncle Ovila, Margaux y était. En m'apercevant elle me saute au cou, me serre très fort et rit à gorge déployée. Ce n'est plus la même fille que nous avons laissée là-bas. Elle a pris quelques rondeurs, ses yeux sont clairs et sa physionomie est réjouissante.

Elle qui était si silencieuse dans le passé, est soudainement dotée d'un don de la parole. Ses questions portent sur toi Léon et toi Julia. Elles fusent les unes après les autres, jamais sur son père, sa mère ou Alex, seulement sur vous deux. Croyez-moi si je vous dis que vous lui manquez beaucoup et qu'elle se languit de vous revoir bientôt.

Je dois aussi vous dire que ce n'est pas demain que Margaux sera libérée de sa cure fermée. Selon ce qu'a dit l'aliéniste à Oncle Ovila, il faudra un mois sans aucun délire avant qu'elle puisse, sans danger, rentrer à la maison.

Pour la deuxième fois je vois mon frère pleurer. Les émotions qui l'étouffent sont trahies par d'abondantes larmes qui perlent sur ses joues. Je comprends que Margaux est celle auprès de qui il a grandi et qu'il est grandement affecté par la disgrâce de sa petite sœur. Pour le calmer, pour le rassurer je le prends dans mes bras, sans même qu'il tente de s'en dégager. Je ne suis plus

celle que l'on doit protéger, que l'on doit consoler, je suis celle qui rend ce qui lui fut donné.

Au petit matin, lorsque je suis monté à bord du caboteur, mon ordre de marche était clair. Le capitaine allait me débarquer, le plus loin possible, sur la basse Côte-Nord pour redescendre, en longeant le littoral, jusqu'à l'embouchure de la rivière Saguenay. Je me promettais de m'arrêter dans tous les villages, blancs et montagnais, pour sonder la mémoire collective et imaginaire des habitants.

C'est à Port-Menier, sur l'île d'Anticosti, que j'ai quitté le caboteur. La mauvaise mer l'avait forcé de s'y mettre à l'abri avant de rentrer sur Québec. C'est dans ce village que j'ai lancé ma ligne à l'eau pour la première fois. J'ai questionné les insulaires sur l'histoire d'une petite fille qui serait disparue sur la Côte-Nord vers 1890 pour réapparaître à Métabetchouan quelques années plus tard. Après une année passée chez nous, comme bonne et gardienne d'enfants, elle est disparue à nouveau. Nous l'avons connue sous le nom d'Alisha-Louise Hervieux et mes parents souhaitent la retrouver en évoquant le souvenir impérissable qu'elle a laissé dans notre famille. Puis je leur ai laissé les coordonnées de Julia Dumontier s'il advenait qu'ils apprennent ou entendent parler de cette histoire.

Ce n'est qu'après deux jours d'attente d'une mer calme qu'un chalutier, qui se rendait pêcher le long de la côte, me prit à son bord pour me débarquer à Natashquan, un minuscule village perdu sur la côte. C'est à partir de ce village qu'a débuté ma marche du retour le long du littoral. Là, comme à Port-Menier, j'ai raconté

mon histoire et laissé tes coordonnées avant de partir. Des histoires ils en ont entendues de toutes sortes. Les naufrages sont fréquents dans ce secteur du fleuve, laissant la mer rejeter des corps sur la berge. Il arrive aussi que des rescapés ahuris errent sur les plages. D'autres fois, ce sont des familles d'étrangers qui débarquent pour repartir aussi vite. Aucune histoire ne les surprend, ils en ont vu bien d'autres.

J'amorce mon périple tantôt à pied, tantôt à dos de cheval, occasionnellement je profite de la barque d'un pêcheur pour poursuivre ma route. Je ne traverse pas les villages à la course. Je prends le temps de m'arrêter, je prends même de petits boulots en échange du gîte et du couvert. Je ne déroge pas de mon plan. À chaque fois je reprends la même histoire, pour ensuite écouter les souvenirs de tous et chacun. Ces gens du littoral ne s'émeuvent pas pour rien, ils sont coriaces. Cependant, plus je progresse, plus les questions fusent.

Ils veulent en entendre plus sur les raisons de mon passage chez eux, comme s'ils doutaient de l'authenticité de ma recherche. C'est à Baie-Trinité que les choses commencent à se préciser, grâce à la mémoire du fils d'un ancien gardien de phare.

Il se souvient, il avait alors douze ou treize ans à l'époque, que sa mère est revenue au phare, accompagnée d'une jeune fille. Elle venait de l'apercevoir errant sur le bord de l'eau. Il ne se souvient pas si la fille a donné à ses parents les raisons de sa présence sur la berge. Elle ne parlait pas beaucoup et elle avait un accent différent du nôtre.

Elle serait restée au phare une semaine ou deux, jusqu'au jour où elle n'est pas revenue d'une cueillette aux petits fruits. L'incident fut rapporté aux autorités, mais il n'en connaît pas les suites. Tout le monde avait sa petite histoire sur sa disparition. Elle s'est perdue en forêt et y est morte ; elle a été attaquée par un animal sauvage ; elle a été enlevée par des coureurs des bois ou encore des Montagnais. C'est cette dernière hypothèse qui me fit bondir, hypothèse qui repose sur la proximité d'un village montagnais dans la région immédiate.

C'est sur la pointe des pieds que je me suis présenté au village montagnais. Heureusement, j'avais une bonne carte de visite. Vivant à proximité du village montagnais de Pointe-Bleue, connaissant le nom de quelques Montagnais et invoquant la suggestion d'une des leurs de me rendre les visiter, m'ouvrent leur porte. J'y suis resté quelques jours.

Chez eux, j'ai tout raconté à nouveau. Cette fois-ci j'ai parlé de Bernard Hervieux, chose que je n'avais pas souligné ailleurs. Cette référence à l'un des leurs a eu comme effet immédiat de mettre fin au bavardage. Je sais juste qu'il a vécu dans le village, qu'il n'avait pas d'enfant et qu'il est mort il y a plusieurs années déjà. Puis j'ai continué ma route, colportant mon histoire d'un village à l'autre avant de monter à bord d'un caboteur en direction de Québec.

Ce que je retiens de mon voyage, c'est qu'Alisha-Louise est apparue sur la Côte-Nord dans une condition toujours inexpiquée. Elle y aurait possiblement vécu en recluse pendant quelques années, avant d'apparaître chez nous, accompagnée de Bernard Hervieux. J'ai acquis la

conviction, surtout dans la région de Baie-Trinité, que tout ne fut pas dit. Comme j'ai essaimé une partie de son histoire et tes coordonnées, partout sur la côte, je fais le postulat qu'un jour des langues pourraient se délier.

Dans les jours qui suivirent sa disparition, ta mère aurait été aperçue dans le port de Québec, montant à bord d'un chalutier et qu'ainsi, elle serait retournée vivre sur l'une des deux rives du Saint-Laurent. Une autre source, tout aussi crédible, avançait que c'est sur un bateau battant pavillon français qu'elle se serait embarquée. C'est pourquoi, pendant que je sillonnais la Côte-Nord, ton oncle Ovila a dépêché en France son enquêteur, pour retracer le livre de bord du seul navire français à avoir mouillé à Québec durant cette période. Contre toute attente, le livre de bord porte la mention que le capitaine a accepté à bord, à Québec, une jeune fille du nom de Louise Pasquier, qu'il a ensuite débarquée dans la région du Havre.

Je serai à jamais redevable et reconnaissante envers Ovila Chartier et mon Augustin pour leurs efforts concertés dans la recherche des origines d'Alisha-Louise. Il est vrai que connaître celle qui m'a donné la vie, tout apprendre sur l'épopée qui l'a conduite jusqu'à moi, me ferait jouir d'un bonheur sans nuage. Je sais que je ne saurai probablement jamais, mais grâce à la prémonition d'Augustin et au livre de bord retrouvé, une lueur d'espoir continuera de briller en moi. Mais il y a plus encore !

Supposer qu'Alisha-Louise puisse avoir été l'objet de sévices et de maltraitance est quand même demeuré la source d'une grande peine. Ces pensées noires, qui resurgissent à mes moments perdus, ont été chassées par une lettre que j'ai reçu plusieurs mois après le retour d'Augustin de la Côte-Nord.

Chère madame Dumontier,

Laissez-moi d'abord me présenter. Mon nom est Eugène Aubert, prêtre missionnaire de la communauté des Oblats de Marie-Immaculée, qui pratique son ministère sur la Côte-Nord et la basse Côte-Nord, depuis plus de trente ans.

L'automne dernier un jeune homme a traversé la Côte-Nord, de part en part, en quête d'informations sur le Montagnais Bernard Hervieux et sur une jeune fille répondant au prénom d'Alisha-Louise. C'est à mon retour d'un long voyage à l'étranger que son passage chez nous me fut raconté. Ayant croisé ces deux personnes, à une époque lointaine, je prends la plume pour vous rapporter ce que je sais, ce que je connais d'elles.

J'ai connu Bernard Hervieux à Betsiamites, territoire montagnais, dans les premières années de mon ministère. Frondeur, il critiquait sans retenue aucune, les chefs et les règlements. Il n'était cependant pas violent, même qu'il savait se faire ensorceleur et enjôleur. Malheureusement, comme il était trop souvent la source de mauvais exemples pour les jeunes, il fut expulsé du village.

Puis, même s'il a laissé sa signature dans plusieurs villages le long de la côte, ce n'est que sur le territoire de Baie-Trinité que nos chemins se sont croisés à nouveau, ce que je crois être en 1892. Je l'ai retrouvé, vivant avec une femme et trois filles, dont une petite Blanche qui répondait au prénom d'Alisha-Louise. La femme, une métisse, était la mère naturelle des deux petites Montagnaises, alors que j'avais dû me faire très insistant pour en arriver à connaître les origines de la troisième.

J'ai fini par apprendre que quelques années auparavant, alors qu'il traversait la forêt, des pleurs et des cris avaient attiré son attention. Une fillette transie, crasseuse et effrayée gisait sur le sol. Sans hésiter il l'avait ramenée chez lui, soignée et protégée, sans jamais chercher à remonter sa trace, ni de la faire parler sur les raisons de sa présence dans la forêt. Comme tous les nord-côtiers, j'avais entendu parler de cette fille qui s'était égarée en forêt. Mais en raison du grand nombre de naufrage, le long de la côte, l'histoire fut vite oubliée.

Aujourd'hui, j'ai la ferme conviction qu'il s'agit très certainement de la victime d'un naufrage qui l'avait rejetée sur le littoral et qui avait été recueillie par des résidents du phare.

J'ai vécu aux alentours d'eux pendant quelques mois, suffisamment longtemps pour sentir que la petite Alisha-Louise était bien traitée et nullement malheureuse. Souvent elle l'accompagnait dans ses courses à travers les bois pour aller cueillir des petits fruits ou encore faire la chasse au lièvre et à la perdrix. Aussi surprenant que cela puisse paraître, la jeune fille prenait aussi le chemin des écoliers, vers le village voisin, pour y recevoir l'instruction dans la maison d'une résidente.

La suite m'est apportée par un confrère qui est venu en mission au village après mon départ et, que j'ai questionné avant de vous écrire. Il y en ressort que des départs inopinés nous intriguent toujours et que nous croyons important de vous signaler. Un jour, la métisse n'est plus apparue au village, laissant Hervieux avec les trois filles. Puis quelque temps plus tard, c'est Hervieux et les filles qui disparaurent.

C'est ici que s'arrête mon bref récit. C'est à regret que malheureusement, même si j'ai connu Bernard Hervieux et Alisha-Louise, je ne suis pas en mesure de vous dire ce qu'il est advenu de la fille, pas plus que sur le destin du Montagnais, dont la véracité de la mort tragique au Labrador est incertaine.

Dieu vous bénisse !

Eugène Aubert, prêtre OMI

Chapitre quatorze

Le soleil refroidi de la fin de l'automne me réserve bien des surprises. Je n'avais pas jugé essentiel d'informer Alex sur ce qui se passe à Québec, pas plus qu'il n'avait cherché à se renseigner. Je le tenais en partie responsable de la descente aux enfers de Margaux, même si la voix de ma conscience me disait qu'il ne m'appartient pas de juger de sa sincérité et de la profondeur de son amour. Mais par égard pour ses parents qui ont sauvé maman d'une totale répudiation, qui m'ont tenue sur les fonts du baptême, qui aussi m'ont soustraite du courroux d'Ophélie, je me devais de partager mes états d'âme avec eux, avant de sonder le cœur d'Alex.

Plus que quiconque, Félix et Claudia doivent aussi tout savoir du résultat des recherches d'Augustin sur la Côte-Nord et ses augures. Tout comme moi quelques jours plus tôt, ils sont séduits par le récit d'Augustin et ses déductions sur la présence d'Alisha-Louise sur le littoral de la côte. C'est leur ravissement et leur fierté envers leur fils qui me font finalement réaliser que sans eux, la famille Dumontier aurait cessé d'exister avant même ma naissance.

Mes premiers mots sur le séjour de Margaux à Saint-Michel-Archange ainsi que de son possible rétablissement provoquent un profond malaise. Quand je demande si Alex leur a fait part de ses intentions et de ses plans d'avenir, Félix et

Claudia qui se regardent fixement, baissent les yeux avant que Claudia ne fonde en larmes.

J'aurais dû comprendre, voir venir. Alex, qui était si dévasté au moment de laisser son amoureuse à Québec, ne m'a jamais posé la moindre question. J'aurais dû me rendre compte, lors des soirées récréatives à l'auberge, que son nouveau centre d'intérêt était la nouvelle institutrice autour de laquelle il tourbillonnait. Malheureusement je n'avais pas la sensibilité qui m'aurait fait voir que Margaux n'était plus sa raison d'être, qu'elle faisait partie du passé.

La surprise de ces révélations, loin de me scandaliser, m'enchantent et m'inquiètent aussi. Elles m'enchantent parce qu'Alex butinera ailleurs au moment du retour de Margaux à Ouiatchouan. Elles m'inquiètent en raison des conséquences sur son rétablissement, lorsque je devrai lui apprendre qu'Alex n'est plus auprès d'elle. J'appréhende de devenir la messagère qui la replongera, l'isolera dans son monde fermé.

Puis j'ai rencontré Alex pour lui dire que je sais ce qui se passe dans sa vie et que je ne suis ni en colère, ni déçue. Qu'il n'a aucune raison à fournir et lorsqu'il sera propice de le faire, je trouverai les bons mots pour tout dire à Margaux.

Dans la première semaine de décembre une invitation me parvient de Québec. Une lettre, signée par Ovila et Lydia Chartier, nous invite, Léon, Augustin, Alex et moi-même, à passer la semaine de Noël avec eux à Québec. Je suis folle de joie ! Passer une semaine là-bas, dans cette magnifique résidence, avec Margaux et tous ceux que j'aime, est un cadeau du ciel. Augustin aussi est très excité, alors qu'Alex décline l'invitation pour des raisons faciles à deviner. Léon, quant à lui, se fait tirer l'oreille. Comme il n'est jamais sorti de

Métabetchouan et d'Ouiatchouan, ce voyage dans un monde inconnu le rend nerveux. C'est la joyeuse menace d'Augustin de le balancer du haut de la chute et finalement, sa hâte de revoir Margaux, qui le convainc de nous accompagner. Félix et Claudia Martin qui reçoivent l'invitation pour eux et leurs trois autres fils doivent, à regret, la décliner.

Lorsque le train entre en gare à Québec, le vingt-quatre décembre, Margaux est sur le quai. Belle comme un cœur, vêtue telle une reine avec un sourire à séduire un saint, elle nous rejoint au pas de course. Dernière elle, les Chartier d'allure noble, sont radieux et attendrissants. Leurs visages qui se dérident de nous voir nous enlacer et cabrioler ne sont pas sans me rappeler mon retour au couvent, alors que nos retrouvailles étaient rythmées d'éclats de rires aigus, de joyeuses exhortations avec en prime, d'abondantes larmes.

Cette fois-ci pas d'aller-retour pour nous remonter dans la haute ville, Augustin et les Chartier dans une première voiture et les Dumontier dans une autre. La résidence, totalement pourvue d'énergie électrique, brille de tous ses feux et un énorme sapin de Noël décore la place. À peine rentrés, à la demande d'Ovila, nous promettons de ne pas parler de la santé de Margaux en ce jour de vigile de Noël, pas plus que nous le ferons le lendemain. C'est un clin d'œil de connivence de Lydia à Margaux, volontairement visible par tous, qui donne à penser que la guérison est imminente.

Durant la soirée je ne me lasse pas d'admirer Margaux. Elle est enjouée, elle nous taquine les uns après les autres, elle se déplace en dansant et aide à la préparation du réveillon. L'attitude et le comportement d'Ovila et de Lydia ne m'échappent pas non plus. Mon premier passage chez eux m'avait laissé le souvenir de personnes dévouées et accueillantes, mais dont l'expression

du visage était hermétique. En cette veille de Noël, leurs physionomies ne sont pas ce que j'avais déjà vu d'eux, elles sont épanouies et rieuses. Je me prends même à penser que la présence de Margaux y est pour quelque chose.

À peine le temps de nous installer dans nos chambres, de prendre le repas du soir et de se parer de nos plus beaux atours, que l'heure du départ pour la première des trois messes de minuit sonne. Célébrée dans une charmante petite église de la Place-Royale, cette première messe est enchanteresse. Je n'avais jamais assisté à une cérémonie religieuse qui avait tant de solennité et d'apparat. Les chants sont sublimes, les petits servants de messe sont mignons et lumineux, les fidèles sont recueillis et joyeux.

De retour à la résidence, après que les invités soient tous arrivés, Ovila et Lydia prennent la parole pour les recevoir officiellement.

Mes amis, Noël est arrivé et nous sommes réunis pour célébrer. Nous sommes heureux de vous accueillir chez nous, en espérant que vous passerez de bons moments en notre compagnie. Cette nuit revêt un autre caractère spécial pour Lydia et moi. Nous recevons trois jeunes gens qui sont venus vivre avec nous, avec vous, le rituel du passage des ténèbres à la lumière. Je vous présente Augustin, le fils aîné de ma sœur Claudia, les sœurs Julia et Margaux Dumontier ainsi que leur frère aîné Léon, qui sont les trois enfants d'un couple d'amis que nous avons fréquenté, alors que nous étions plus jeunes.

Margaux, Julia, Léon et Augustin, longue vie à vous quatre et Joyeux Noël. Amusez-vous bien !

Nous venions d'être introduits dans la société de Québec et, ce serait mentir que de dire que je n'ai pas aimé le cérémonial de cette nuit de réveillon. Un repas gastronomique, des cadeaux pour tous, même pour chacun de nous, un petit orchestre de musique de chambre pour accompagner les chants traditionnels, même quelques pas de danse. Comme dans une vraie famille, tous les quatre, nous vivons un Noël tout simplement féérique. Nos yeux, nos oreilles et nos bouches ne suffisent pas pour tout voir, tout entendre et goûter à tout.

Après une telle nuit, la journée de Noël se passe dans la tranquillité. Sous le prétexte de visiter des amis du régiment des Voltigeurs, Augustin nous laisse vivre cette journée de retrouvailles avec Margaux. C'est en soirée, après qu'Ovila eut suggéré à Augustin d'amener Margaux pour une promenade, qu'il m'invite ainsi que Léon, à le suivre dans la bibliothèque.

Demain matin, à Saint-Michel-Archange, vous devriez apprendre que Margaux est maintenant libérée de sa tutelle hospitalière et que vous pouvez la ramener avec vous à Ouatouchouan. Même si elle est avec nous depuis quelques jours déjà, elle ne le sait pas encore. L'aliéniste tient à vous rencontrer en sa présence, car il la juge suffisamment adulte et guérie pour entendre ce qu'il doit vous dire. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est sur la bonne voie et moyennant le respect de quelques directives qu'il vous donnera, elle ne reviendra jamais à l'asile.

Dans la famille nous avons la lame facile, tellement facile que nous parvenons à entraîner Ovila dans notre vallée de lames.

Il y a autre chose que vous devez aussi savoir, une chose aussi importante que la nouvelle de sa guérison, peut-être même plus.

Que peut-il bien y avoir de plus important, de plus signifiant que sa guérison ? Je me demande ce que peut bien cacher cette nouvelle révélation.

Margaux ne veut pas retourner vivre à Ouiatchouan. Elle ne veut pas quitter Québec. Si je vous le dis maintenant, c'est pour vous préparer à entendre sa supplique. Demain, elle vous demandera la permission de rester à Québec. Il est vrai qu'elle est majeure, qu'elle n'est soumise à aucune interdiction légale, ce qui lui confère tous les droits de faire ses choix, de prendre seule ses décisions. Malgré ce que je viens de vous révéler, elle ne veut pas faire de peine à son grand frère, ni à sa petite sœur. C'est pourquoi, si vous faites le choix de la ramener avec vous, elle se soumettra et prendra le train du retour avec vous deux.

Léon est abasourdi. Même le départ de ses parents ne l'avait pas touché autant. Son regard est éteint et il semble perdu dans ses pensées. Pendant de longues minutes, le temps qu'il retrouve ses sens, je le prends dans mes bras, jusqu'à ce qu'Ovila reprenne la parole.

Je me permets de vous faire une proposition que vous pourriez considérer avant de rendre votre décision. Depuis que Margaux nous a fait part de sa décision, Lydia et moi, nous avons beaucoup parlé de son souhait de ne pas quitter Québec. De longs moments de discussion, suivis d'une nuit sans sommeil, nous invitent à vous offrir d'héberger Margaux tout le temps qu'il faudra. Elle serait

traitée comme la fille que nous n'avons jamais eue et elle recevrait des appointements convenables de sa contribution à de petits travaux domestiques. Nous sommes prêts, nous voulons contribuer à sa renaissance, même disposés à l'aider, malgré son âge, à retourner sur les bancs d'école.

Margaux fait irruption dans la bibliothèque au moment des dernières paroles d'Ovila. Comme si elle devinait ce qui se passe, ce qui vient de se dire, elle nous enlace, tous les deux, et murmure « *ne vous en faites pas, les choses vont bien aller* ».

L'appel du lit, tant pour Léon que pour moi-même, ne nous laisse pas le loisir de partager nos sentiments, ni de vivre ensemble les émotions qui nous tenaillent, sur ce que nous venons d'entendre. Avant de sombrer dans un profond sommeil, j'ai quand même le temps de mettre de l'ordre dans mes pensées. L'offre est rassurante en tout point et surtout porteuse de promesses d'avenir pour Margaux. J'estime que c'est ce qui peut lui arriver de meilleur. Il est vrai que si je ne pense qu'à moi, si Léon ne pense qu'à lui, alors elle devrait rentrer avec nous. Par contre si nous agissons en curateurs responsables, mieux encore comme de bons parents le feraient, il est de notre devoir d'ouvrir la porte de sa cage pour l'aider à vivre sa vie comme elle l'entend. C'est l'opinion que je me propose de défendre, après avoir entendu l'aliéniste qui pourrait nous guider sur l'attitude à adopter.

Le rendez-vous est prévu pour 9h00 avec sœur Sainte-Marie, suivi à 9h30 de celui avec l'aliéniste. Juste le plaisir de revoir sa religieuse préférée enflamme Margaux, tandis que Léon et moi nous cachons mal notre anxiété. Heureusement il y a Augustin pour nous dérider avec ses plaisanteries. À l'heure

prévue, Soeur Sainte-Marie qui nous accueille à l'entrée, reçoit à son tour une chaleureuse accolade de Margaux. J'ose à peine croire que Margaux ne s'est absentée que depuis quelques jours.

Elle nous parle abondamment de la santé physique de Margaux qui, selon elle, en fait une force de la nature. Aucun de ses signes vitaux, aucune de ses fonctions vitales n'annonce de problème. Elle est alerte, forte et nous n'avons rien à craindre pour l'avenir. Puis avant de nous amener chez l'aliéniste elle s'adresse directement à Margaux.

Margaux ma petite chérie, je suis privilégiée de t'avoir connue et je vais prier pour que l'avenir te redonne la vie qui t'appartient. Je ne sais pas si je te reverrai un jour, mais sois certaine que ton souvenir se baladera dans mes pensées.

Puis d'ajouter, en se retournant vers Léon et moi-même.

Quant à vous deux, j'ai appris avec le temps que vous avez été de bons gardiens de sa sécurité. Mon passé de clinicienne m'a aussi appris que les protecteurs sont souvent très affligés par les difficultés de leurs protégés. Sachez que ma petite Margaux est en train de les évacuer ; faites de même et faites-lui maintenant confiance.

Pour vous Julia, j'ai une demande à vous faire. Lorsque vous le pourrez, après votre retour, accepteriez-vous de vous rendre à Roberval embrasser Christina pour moi, la prendre dans vos bras et lui dire que je l'aime.

Non seulement se ressemblent-elles, elles ont tout le reste en partage. La grandeur d'âme, la bonté du cœur et la capacité de toucher celui des autres.

La rencontre avec l'aliéniste est plus protocolaire, plus technique et le vocabulaire moins accessible. Je crois qu'il avait misé sur Sœur Sainte-Marie pour ensoleiller notre rencontre avec lui. Après avoir échangé quelques propos de bon aloi et avoir conversé avec Léon, qu'il ne connaissait pas, il est entré dans le vif du sujet.

Je dois d'abord vous dire, qu'à partir de maintenant, Margaux n'est plus sous notre protection, ni sous nos soins. Vous devez aussi savoir que, grâce à sa grande collaboration, à sa volonté de tout dire, de tout expliquer ce qu'elle pouvait et de répondre à toutes nos questions, cela aura été des plus déterminants dans son processus de guérison. Aussi Margaux n'a été soumise à aucune médication.

Puis, regardant Margaux droit dans les yeux, il lui rend un témoignage bien senti.

Vous pouvez être fière de vous, jeune fille. Sans votre collaboration, nous ne pourrions pas célébrer votre guérison, votre victoire.

Après avoir bénéficié du large sourire de Margaux, il continue son exposé.

Nous avons analysé la situation dans le contexte de ce que nous avons appris par vous Julia, ainsi qu'à travers nos sessions d'analyses avec Margaux. La contribution et les observations de sœur Sainte-Marie auront aussi été essentielles pour nous apprendre tout ce qui nous était nécessaire de savoir sur sa personnalité, ses talents et ses capacités.

Aussi lourds que puissent être ses antécédents, hérités de sa mère, ses gènes ne transportent pas son destin. C'est d'abord son environnement et son vécu qui se chargent de son espace personnel et affectif. C'est à ce chapitre que nos analyses ont porté.

Nous avons analysé sa condition par rapport au caractère violent de votre mère, de sa position et de son rôle dans votre famille, même de votre arrivée tardive dans le domicile familial. Selon nous, ces quelques événements ont contribué à la perturber jusqu'à l'automutilation.

Le départ de votre père, son bouclier assuré dans les moments de grandes colères de votre mère, lui a fait craindre le pire. Qui allait maintenant la protéger ? Nous croyons aussi que c'est afin d'éviter toutes formes de violences, qu'elle obéissait au doigt et à l'œil.

Il y eut aussi la découverte tardive de sa sexualité. Elle n'avait jamais été préparée à affronter, à composer avec sa sexualité et celle d'un homme. Les gestes qu'elle posait, les attouchements qu'elle prodiguait ou qu'elle recevait, lui faisaient vivre un déshonneur humiliant. C'est à ce moment que l'automutilation commence.

Selon ce que l'on comprend maintenant, ce geste inconscient et involontaire s'adressait à vous Julia. Nous devons donc l'interpréter comme un appel à l'aide, qu'heureusement, vous avez su décoder à temps. C'est à partir de cette découverte que vous êtes devenue son nouvel ange gardien, sans pour autant que cesse son automutilation.

Finally le coup fatal a été porté par votre curé. Lors de votre rencontre avec lui, sa fureur aurait été si profonde, sa référence aux enfers si effrayante, qu'elles ont provoqué ses cauchemars et ses hallucinations.

En faisant abstraction de quelques autres facteurs plus légers, quoique non insignifiants, sa descente aux enfers repose sur ce que je viens de vous décrire. Nous aurons eu besoin de bien des mois pour comprendre et voir ce qu'il importait de faire pour la sortir de là.

Avec vous deux d'abord, ensuite sous les bons soins de Sœur Sainte-Marie, elle s'est sentie de nouveau protégée, ce dont elle aura le plus besoin pour encore un certain temps. Il y a ensuite l'éloignement de son amoureux qui a contribué à lui enlever la honte qui l'habitait. Après quelques semaines, ses séances d'automutilation ont pris fin. Il nous aura fallu plusieurs semaines d'observation pour enfin comprendre pourquoi les cauchemars et les hallucinations persistaient. Nous le devons à notre bonne sœur Sainte-Marie, qui avait observé que les cauchemars revenaient la nuit suivant la messe. Les effluves des propos de votre curé remontaient à sa mémoire et alors, elle retrouvait ses démons.

Après avoir terminé sa ronde d'explications, l'aliéniste se tourne vers Margaux et lui demande si elle se croit guérie, si elle veut ajouter des choses ou demander des précisions. Enfin, dire tout ce qui lui vient en tête.

Je vous le jure, croyez-moi je me sais complètement guérie et je vous dois ma guérison. D'abord toi Julia, qui a su me protéger contre moi-même et trouver le moyen de chasser mes démons et me redonner ma dignité ; ensuite

toi Léon, qui pendant toutes ces années aura été le grand frère toujours présent et qui en a pris à ma place. Il y a aussi sœur Sainte-Marie qui m'a fait confiance, qui m'a fait comprendre que moi aussi j'ai une valeur aux yeux des autres et qui, pendant tous ces mois, aura été presque une mère que je n'ai jamais eue. Finalement il y a vous, docteur, dont la capacité de lire et de faire parler les âmes vous aura permis de me redonner la mienne.

Julia, Léon ! Avant de terminer j'ai une permission à vous demander. Je ne veux pas, je ne peux pas retourner vivre à Ouiatchouan. Je ne veux plus mettre les pieds dans la maison où mes démons, réels ou imaginaires, ont habité ; même si je n'ai aucune colère contre lui, je n'ai aucune envie de revoir Alex ; il y a aussi là-bas monsieur le curé qui me fait peur. Acceptez-vous que je ne retourne plus à Ouiatchouan, que je reste vivre ici à Québec ?

Sa demande est claire et ses arguments le sont tout autant. Sa physionomie qui s'anime et s'illumine ne pourrait pas souffrir l'attente. C'est le regard furtif de Léon et son signe de tête approbateur qui m'inspirent. Je glisse ses deux mains dans les miennes et je la regarde droit dans les yeux.

Margaux tu dois retenir et ne jamais oublier que les paroles de ton docteur et celles de sœur Sainte-Marie, qui ne tarissent pas d'éloges à ton endroit, font que tu as toutes les raisons d'être fière et heureuse. Ta victoire sur des événements malheureux du passé est remarquable et elle t'ouvre la porte de la vie, la porte de ta vie. Tu viens de démontrer que tu as la capacité et la détermination qu'il faut pour affronter le monde. Plus encore, il y a aussi toutes les belles choses qui nous ont été dites par Ovila et Lydia Chartier qui te libèrent de toute dépendance.

C'est pourquoi Léon et moi, nous voulons que tu saches que comme eux, nous croyons en toi. Tu as gagné et surtout mérité le droit de vivre la vie que tu veux. Nous sommes convaincus que tu as tout ce qu'il faut pour vivre ici, à Québec, une existence pleine et entière. Tu viens de poser ton premier geste de femme libre qui va te conduire vers ton entière autonomie. Même si tu n'as pas à demander notre permission, laisses-moi quand même te dire que nous sommes de tout cœur avec toi et que ton choix est le meilleur. Sois heureuse petite sœur !

De retour chez les Chartier, vers midi, c'est la fête au village. Tous se doutent que Margaux a fait sa grande demande, mais ils en ignorent la conclusion. Aussitôt le seuil franchi, la réponse résonne comme un coup de tonnerre. Margaux se jette dans les bras de Lydia en criant « Ils ont dit oui, ils ont dit oui ». Ovila qui les rejoint nous fait signe de s'approcher et en moins de temps qu'il faut pour le dire, les six font la danse.

Les jours qui précèdent notre départ, prévu pour la veille du nouvel an, sont tout simplement sublimes et la félicité de Margaux est contagieuse. Ovila et Lydia rayonnent comme des parents adoptants, Augustin se plaît à jouer au majordome autoritaire et divertissant, seul Léon ne parvient pas à masquer son évidente tristesse. Quant à moi, je profite de ces derniers jours pour câliner Margaux, m'imprégner de son odeur et lui prodiguer les conseils qu'une sœur doit à l'autre.

La veille de notre départ, c'est dans la bibliothèque que je rencontre Ovila et Lydia, en l'absence de Léon qui préfère ne pas participer à la rencontre. Non pas que je sente le besoin d'être rassurée, l'évidence ne laisse aucune place à l'incertitude, je souhaite tout de même m'assurer, une dernière fois, qu'ils connaissent toute l'histoire, tout ce qui touche au passé de

Margaux. Comme elle avait déjà beaucoup raconté, je m'emploie surtout à revenir sur les recommandations de l'aliéniste. Après plus d'une heure de francs échanges, d'une seule voix, ils me disent qu'ils savent très bien ce qu'il en est et que jamais Margaux n'aura à retourner en cure.

Au moment de sortir de la bibliothèque, je leur réitère l'entière confiance que nous avons en eux en insistant sur notre profonde reconnaissance pour ce qu'ils se préparent à faire pour Margaux. J'ajoute qu'auprès d'eux, nous savons que Margaux sera chérie, qu'elle sera protégée, et que nous croyons aussi qu'elle ne croisera plus jamais ses démons. C'est à ce moment qu'Ovila me tend une enveloppe pleine de photos, en affirmant solennellement que personne n'oubliera personne ; que s'il devait y avoir des vagues à l'âme, nous à Ouiatchouan et Margaux à Québec, ces photos pourront aider à chasser la tristesse et le chagrin.

Je venais de comprendre pourquoi, avant de se rendre à la messe de minuit, il avait fait venir un photographe professionnel pour prendre des clichés. Nous sommes tous dans l'enveloppe, des photos individuelles, d'autres de Margaux, Léon et moi réunis, d'Augustin et moi et de nous quatre avec eux.

Le départ vers la gare se passe dans la dignité. Nous nous étions promis de ne pas céder aux émotions, le bonheur se célèbre dans la joie avec le sourire. En aucun moment avons-nous prononcé « *Adieu* », l'au revoir et à bientôt étant de mise.

Le voyage de retour se passe bien. Je profite de ces longues heures à bord du train pour me rapprocher de Léon afin de l'amener à partager ma joie d'avoir contribué à la renaissance de notre sœur. Ce n'est qu'après bien des heures qu'il finit par me parler franchement, sans déguiser sa pensée. Le non-retour de

Margaux venait de faire tomber son dernier rempart familial. Il venait de perdre celle auprès de qui il avait grandi, celle qu'il avait protégée et éloignée des angoisses de leur mère. Il se sent coupable de ne pas avoir vu ce qui se passait dans l'ombre, alors que c'est lui qui devait assumer les responsabilités de l'aîné. Qu'en ce moment il se sent comme un fils, comme un frère abandonné, lui qui n'avait jamais pensé quitter sa famille, encore moins que sa famille en vienne à le quitter.

Lorsque le train s'arrête pour nous faire descendre Léon reste à bord pour ne descendre qu'à Jonquières. Il allait passer le nouvel an avec ses parents et ses jeunes frères. Je ne sais pas si j'ai réussi à le requinquer.

Chapitre quinze

La maison de la rue Saint-Georges avait presque rendu l'âme. Margaux qui n'allait jamais y revenir et Léon, dont seul le corps l'habite, lui porte le coup fatal. Plus que tout, c'est le comportement déviant d'Alex auprès de Léon qui me met en rogne. Les deux consomment des alcools en grande quantité et sont fréquemment vus au village, en état d'ébriété. Augustin, de son côté, travaille depuis peu à la pulperie et se retrouve coincé entre son ami d'enfance et son cadet. Lui aussi réproouve l'inconduite des deux lurons et cherche le moyen de mettre fin à leurs beuveries, tout en ne sachant pas trop quoi faire pour les détourner de la dive bouteille. Seule la formation de deux équipes de hockey semble porter fruit pendant la saison d'hiver. Claudia, dont l'autorité est souvent tranchante et surtout, jamais contestée, rentre aussi dans la danse pour sonner la fin de la récréation.

Malgré les rigueurs de l'hiver et l'indolence de Léon, qui brûle ses journées dans le désordre, je ne peux oublier le 14 février, ce samedi que j'avais choisi pour rendre visite à Sœur Sainte-Lucie.

Je me languis de lui parler de Margaux, de sa sortie du gouffre dans lequel elle s'était enfoncée et tenir la promesse faite à sœur Sainte-Marie. Je veux aussi profiter de cette visite pour lui redire qu'elle me manque, que je l'aime et lui présenter mon amoureux.

C'est un plaisir renouvelé de revoir mes compagnes et mes professeures de l'époque. Cependant cette fois-ci, c'est Augustin qui attire les regards, même pour des novices et des religieuses, un beau garçon demeure un beau garçon. Des œillades amusées et complices ne peuvent mentir de son effet sur l'ensemble de la communauté. Quant à Sœur Sainte-Lucie, c'est dans sa chambre qu'elle m'attend, médusée de voir rentrer Augustin, grâce à la permission de la supérieure.

Son problème de vision est indéniable, sa mobilité est toujours réduite, mais sa perspicacité et la finesse de l'esprit ne souffrent en rien. Ces moments en sa compagnie sont encore de véritables instants de grâce qu'Augustin, ébahi et silencieux, partage religieusement sans broncher, jusqu'au moment de prendre congé.

Ma sœur, si vous me le permettez, j'aurais une demande à vous faire. Mais avant, je dois vous dire que même si vous ne me connaissez pas, j'ai compris que c'est à l'œuvre que l'on connaît l'artisan. Comme vous le savez, Julia a un père, une sœur et des frères, mais Julia n'a qu'une famille et c'est vous ma sœur. C'est pour cette raison que je vous demande de m'écouter quelques instants.

Je regarde sœur Sainte-Lucie, toujours stoïque, avant de tourner mon regard confondu vers Augustin au moment même où il enchaîne.

Ma sœur, acceptez-vous de me donner la main de Julia pour qu'elle devienne ma femme, si bien sûr elle accepte de m'épouser.

Tout aussi surprise que Sœur Sainte-Lucie, je suis sous le choc. Avant même le temps d'une réaction, il continue.

Julia ma chérie, veux-tu m'épouser ? Je comprends que tu sois surprise et c'est pourquoi je ne demande pas de réponse maintenant. Prends tout le temps qu'il faut pour y penser, voir si les sentiments que je t'inspire sont dignes de ton amour. Quand tu seras prête nous en reparlerons et, si ta réponse me rend fou de joie, nous arrêterons une date pour nous marier.

La grande demande, le lieu choisi et le moment pour la faire m'ont réellement secouée. Sa déclaration solennelle et sa demande venaient de se faire dans le lieu même où je suis devenue une femme et auprès de celle qui a fécondé mon esprit et mon âme.

Puis Sœur Sainte-Lucie, trahie par quelques larmes furtives, ramenant la main d'Augustin et la mienne dans les siennes, de sa voix douce et tremblotante prend la parole.

Tu as raison mon fils de dire que je ne sais rien de toi. Mais je connais si bien ma petite Julia que je suis certaine qu'elle saura faire le bon choix. Sa décision, quelle qu'elle soit, porte déjà le sceau de mon accord et je vais prier pour que la vie soit bonne envers vous deux.

De sa main toujours tremblotante, elle retire son jonc de fiancée de Dieu et le tend à Augustin.

Tu as ma bénédiction et ma permission d'épouser Julia, si tel est son désir. Je te remets ce jonc d'argent, que je porte depuis la prise de voile, pour que tu le glisses à son doigt le moment venu. Allez mes enfants et soyez heureux !

L'un après l'autre elle nous prend dans ses bras pour nous embrasser, puis avant de se rasseoir, elle ferme les yeux en nous bénissant. C'était le signal de notre départ. Ce soir-là, nous ne sommes pas rentrés à Ouiatchouan.

L'hiver très doux nous a permis de rentrer à pied, jusqu'à l'hôtel qu'Augustin avait préalablement réservé. Je ne marche pas à son côté, je suis transportée par l'état du moment. Après un copieux repas dans la salle à manger et quelques pas de danse, j'ai dit oui à Augustin. Il m'a alors remis le jonc en me demandant de le conserver pour lui, de peur de l'égarer. Je l'ai embrassé tendrement, pour ensuite parler longuement d'avenir sans fixer de date pour le mariage. Nous avons dormi dans des chambres séparées, sur des étages différents, avant de rentrer annoncer la grande nouvelle à ses parents.

Le printemps et l'été qui suivent sont sans histoire. L'organisation des loisirs qui nous occupe pleinement permet de tisser des liens, principalement entre les femmes. Un grand pique-nique a rassemblé toute la population, des sports d'été sont organisés et animés, un cirque ambulant a même fait un arrêt chez nous. Le village est prospère, presque tous les services sont offerts, les ouvriers et leurs familles sont heureux et vivent même dans l'abondance. Le seul nuage à l'horizon est en rapport avec l'annonce de la construction d'une école. Il est certain qu'une grande école est maintenant nécessaire, mais je suis rattrapée par une bonne dose d'insécurité, quant à l'avenir de mon poste d'institutrice, lorsque la communauté des sœurs Notre-Dame-du-Bon-Conseil en prendra la charge.

Augustin est toujours ce compagnon attentionné à qui j'ai dit oui. Il est de toutes les tâches, de toutes les corvées et garde la bride serrée sur ses deux larrons. Aider les autres, se mettre au service des autres, est pour lui une source inépuisable de motivation. Cependant, je le sens asphyxié par son travail à la pulperie, il a toujours un grand besoin d'espace et de liberté que son dynamisme et son sourire engageant n'arrivent pas à nier.

Je crois que c'est le cinq août, en fin d'après-midi, que le lugubre tocsin sonne le rassemblement de la population. Pendant

l'attente d'une déclaration, mon cœur, comme celui de tous les villageois, s'est arrêté de battre. C'est le curé qui s'avance pour lire un communiqué officiel qui vient de lui être remis.

Mes chers concitoyens. Le monde vit, depuis hier, des jours sombres aux horizons imprévisibles. Le gouvernement du Canada, par la voie du Gouverneur Général, annonce que notre pays vient de déclarer la guerre à l'Allemagne aux côtés de l'Angleterre et de ses alliés, dont la France. Le gouvernement du Canada annoncera dans les prochaines heures, comment et quand nos troupes seront mobilisées pour s'engager dans le conflit mondial annoncé. D'ici là, je vous invite à prier pour ceux des nôtres, comme pour ceux des vieux pays, qui donneront leur vie pour sauver les nôtres. Rentrez chez vous et implorez Dieu de nous protéger tous !

À la fin de la déclaration, mon cœur ne s'est pas remis à battre, alors qu'à mes côtés, celui d'Augustin semble battre à tout rompre. Il en est même transfiguré. Dans les jours qui suivent, Augustin est profondément tourmenté, son cœur et son honneur se livrent un combat déchirant. D'un côté il y a les fêtes de Noël, le temps choisi pour célébrer notre mariage ; de l'autre, son rêve d'être appelé sous les drapeaux pour défendre notre pays, une forme d'honneur chevaleresque qui pourrait même le pousser dans l'excès.

Il est peu bavard, il n'exprime pas ses sentiments, mais reste quand même intéressé et attentif aux autres. C'est dans les premiers jours de septembre que ses intentions sont devenues plus évidentes, au moment d'une violente dispute avec un compagnon de travail. Ce dernier avait vociféré que nous n'avions pas à risquer notre vie pour les Anglais qui nous avaient vaincus, ni pour les Français qui nous avaient abandonnés. Augustin aurait alors riposté avec fougue :

Il ne nous appartient pas de décider ce qui est bon et juste pour notre pays. Ce n'est pas le temps de faire le procès des ancêtres et régler des comptes, mais celui de préserver la liberté et la vie des nôtres, qu'ils soient Canadiens, Anglais, Français, Belges ou autres. Je crois fermement que si notre pays était envahi, leurs troupes viendraient à notre secours.

Dès que cette dispute m'est racontée, je prends sur moi de l'amener à partager ses opinions et ses convictions. Je souhaite qu'il s'ouvre à moi afin qu'il choisisse sa route à visage découvert, sans crainte de ne me choquer ni de renier sa parole d'une longue vie avec femme et enfants. Je veux surtout qu'il comprenne, peu importe que l'enfer ou le paradis soit sa destination finale, je suis et je serai toujours solidaire de sa décision ; que s'il devait ne jamais revenir et mourir au champ d'honneur, il entrerait au ciel par la grande porte, la porte de ceux qui se sont sacrifiés au devoir de l'humanité. Il était prêt à se sacrifier pour nous, je lui devais, moi aussi ce sacrifice. En début d'octobre, il prend la direction de Saint-Jean-sur-Richelieu pour rejoindre le Régiment Royal-Canadien-Français.

Tous mes efforts afin de paraître courageuse, au moment du départ du train pour Québec, sont étouffés par l'émotion intense et les sanglots qui me nouent la gorge. Je suis incapable de prononcer le moindre mot alors que j'ai pourtant tant de choses à lui dire. J'ai juste assez de temps pour lui redire que je l'aime, que je vais l'attendre et que dès son retour, nous nous marierons, en pointant mon doigt sur le jonc que j'ai glissé à l'annuaire de ma main droite.

Les premiers mois suivant son départ, les nouvelles sont fréquentes, chaque semaine je reçois une lettre de son lieu d'entraînement. Autant il parlait peu avant de partir, autant ses lettres sont bavardes. C'est celle du début mars qui me secoue le

plus. Son régiment allait être transféré en Nouvelle-Écosse, ce qui pour moi signifie que le moment de l'embarquement pour l'Europe approche. Je me suis même mise à douter de moi, jusqu'à m'en vouloir d'avoir facilité sa décision. Des Maritimes, le courrier n'est pas aussi généreux, mais tout autant bavard. Sa dernière lettre, avant de monter à bord du RMS Saxonnia, qui allait prendre la mer vers l'Angleterre, est la plus révélatrice des sentiments qui l'habitent. Pour la première fois il partage ses émotions les plus intimes, parle de sa proche confrontation avec la mort et de sa peur d'avoir peur, tout en avouant qu'il vient de renouer avec la prière.

Du front européen je n'aurai reçu que trois lettres, dont la première en provenance de la Belgique. Elle me parle de la guerre dans les tranchées, des raids qu'il affectionne particulièrement et des attaques au gaz. Pas un mot sur les pertes subies, sur ses craintes et ses émotions. La deuxième me parvient de France. Le 22^e bataillon prenait part à sa première offensive de grande envergure sur la Somme. L'attaque fut un succès, bien que le bataillon ait subi de nombreuses pertes. Identifiée comme venant d'un hôpital militaire anglais, la troisième lettre ne ressemble en rien aux précédentes. Écrite d'une main qui n'est pas la sienne, elle annonce son rapatriement au Canada pour octobre. Elle ne dit rien sur sa santé et ses blessures. Elle parle uniquement de retour à la maison et quelques mots d'amour en post-scriptum. Cette lettre, sans l'ombre d'un doute, cache des vérités et des malheurs. Plusieurs semaines s'écoulaient avant de recevoir du ministère de la guerre une missive, donnant la date de l'arrivée du navire de transport des troupes dans le port de Québec et celle du train à destination de Roberval.

Lorsque le train en provenance de Québec s'arrête en gare, c'est d'abord une infirmière de la Croix-Rouge qui en descend, suivi par deux brancardiers militaires. Ils descendent un homme,

couché sur une civière, à qui il manque un bras et une jambe. C'est le choc ! Claudia s'effondre en apercevant son fils affreusement charcuté, allongé sur ce grabat de fortune. Félix réprime à peine ses larmes ; mes jambes ne me soutiennent plus. Heureusement que ses deux jeunes frères nous servent d'appui. Augustin, notre grand et brave soldat venait de rentrer.

Pendant son transport vers la maison des Martin qui allait servir d'hôpital de fortune, l'annonce de son retour et de sa condition se répand comme une traînée de poudre dans le village. Dans les heures qui suivent son arrivée, Augustin devient le héros d'Ouiatchouan que tous voudraient voir. Je ne peux dire si c'est la curiosité ou la compassion qui leur font faire des allers-retours devant la maison, mais il fait bon savoir que bien des gens partagent notre douleur. Mais au-delà du chagrin qui m'accable, c'est une colère froide et secrète qui me dévore. Je ne comprends pas, je n'accepte pas que dans sa condition, les Anglais l'aient placé à bord d'un navire de transport de troupes pour le renvoyer au pays. Il m'aura fallu plusieurs jours pour éteindre cette colère qui me paralysait.

Je le veille jour et nuit, je dors même près de lui. Hommis ses parents, ses frères, le curé, Léon et moi-même, personne n'est autorisé à s'approcher de sa chambre. Il ne se plaint pas, ne demande rien, parle peu, si ce n'est pour nous réconforter. Plus les jours avancent, plus ses fièvres sont fortes et ses délires fréquents.

J'arrive quand même à l'amener à me parler de la vie dans les tranchées, des bombardements et des attaques au gaz. Une seule fois, a-t-il consenti à me raconter l'effroyable attaque qui allait lui coûter ses membres et sa dignité.

Au lever du jour les Allemands ont déclenché un furieux bombardement sur nos positions. Nous étions une vingtaine de camarades, repliés au fond d'un petit réduit, ne mesurant qu'une trentaine de pieds carrés. L'on se doutait que l'attaque était imminente et l'anxiété nous gagnait tous. J'ai honte de te dire que j'ai chié dans mon froc, pendant qu'une première pluie de métaux et de béton nous tombait dessus. Puis il y eut une deuxième secousse épouvantable. Je me souviens du sifflement et du souffle d'un obus, puis plus rien. Je suis sorti du coma quelques jours plus tard dans un hôpital, pour découvrir qu'il me manquait une jambe et un bras.

J'ai su qu'Augustin ne devait plus rester très longtemps avec nous lorsque, quelques nuits après sa douloureuse et troublante confidence, un effroyable hurlement me sortit de ma nuit. Son corps est brûlant, il claque des dents et tremble de peur. Je me suis penchée sur lui et j'ai approché mon oreille de sa bouche.

Julia je ne veux plus vivre, je ne suis qu'une loque. Je suis prisonnier de mon corps, mes forces m'abandonnent et je peine à respirer. Je ne veux plus recevoir de morphine, je veux vivre ma mort avec toi près de moi, dans la dignité du guerrier.

Il a pleuré toutes les larmes de son corps. Il me restait un geste d'amour et d'adieu à accomplir avant qu'il ne se réveille plus. Tel que je lui avais promis sur le quai de la gare, je suis devenue sa femme quelques heures avant son décès. Béni par le curé, en présence de son père et de sa mère, le jonc est passé de l'annulaire de ma main droite à celui de ma main gauche. Je venais d'épouser un grand homme, un soldat plus grand que nature, un homme dont le souvenir laissera une marque indélébile dans mon existence et dans celle de bien d'autres.

Dans les derniers instants de sa vie, nous sommes avec lui pour recueillir son dernier souffle. Félix, debout au pied de son lit, Claudia et moi-même lui tenons la main, oui la main.

Dans les jours qui suivent sa mort, la grippe espagnole est entrée dans Ouiatchouan. Très contagieuse, elle foudroie plusieurs femmes et enfants qui n'ont pas droit à un service religieux dans l'église. Seules quelques prières sont récitées à l'extérieur pour ensuite porter leurs corps dans le cimetière paroissial. Certaines bonnes âmes ont fait courir la rumeur que c'est Augustin qui avait apporté la maladie d'Europe. Moi je savais que c'était un obus des Boches qui l'avait fauché et non pas la maudite bibitte.

Après qu'Ouiatchouan eut porté tous ses morts en terre, que les esprits se soient calmés et que la pandémie se soit résorbée, j'ai repris mes classes pour terminer l'année scolaire. Dans les jours suivants je suis partie sans jamais me retourner.

Singulièrement, seule la pierre tombale d'Augustin que j'ai fleurie, accompagnée de Claudia, et mon acte de mariage, portent le sceau de mon passage au pied de la chute sacrée.

Chapitre seize

Trois ans après la fin de la sale guerre qui m'a volé Augustin, accompagnée des Chartier et Margaux, j'ai fait un long voyage en France. Les Chartier, nos cicérones, avaient deviné que mon instinct sentait ce pays que je ne pouvais ni comprendre ni expliquer. Je voulais, plus que tout, me rendre sur le champ de bataille de la Somme, afin d'y prendre une poignée de la terre qui avait vu Augustin s'y faire charcuter, et surtout pour visiter la région d'Ile de France qui pourrait être, selon des recherches d'avant guerre, la région natale d'Alisha-Louise.

Ce n'est qu'une fois rentrée à Québec que la pensée du droit du sang prend vraiment racine dans le siège de mes émotions. La terre rapportée dans un petit pot et mes souvenirs du Val d'Oise, loin de calmer ma fièvre, ne contribuent qu'à l'amplifier. Puis une autre année scolaire se passe pendant laquelle j'occupe une tâche d'adjointe d'enseignement chez les Ursulines de Québec.

Passionnée par l'enseignement, surtout subjuguée par l'éloquence appuyée d'une Ursuline française, je découvre la France. Ses récits des grands événements de l'histoire de France situés dans le temps, et surtout ceux de la Révolution française, me ravissent. C'est ainsi que, grâce à cette historienne, à cette conteuse du passé, que ma ligne d'avenir commence à se préciser.

La mesure d'intimité qui se développe entre nous deux m'amène à partager des pans de mon passé, celui de ma famille

et la tranche connue de celui d'Alisha-Louise. À son tour, séduite par ma petite histoire, elle prend sur elle de m'aider à porter la marque du sang français qui coule en moi. Elle écrit à la Supérieure de son Monastère, en Île-de-France, pour lui proposer de m'y accueillir comme enseignante stagiaire dans l'une de leurs écoles.

Mais il y a Margaux, ma demi-sœur, avec laquelle je partage une partie de mon histoire, que je ne veux surtout pas voir sombrer dans la mélancolie et la tristesse, par la faute de ma décision de migrer. Juste devoir l'informer de mon possible envol me donne des vertiges et des maux de ventre. Les trois dernières années auprès d'elle, à Québec, nous avaient rapprochées et par ricochet, pérennisé la responsabilité de tutrice qui m'avait été confiée par notre père et qui pourtant, était radiée depuis des années.

Pour me convaincre que la décision de m'expatrier n'allait en rien mettre en péril la santé de Margaux, je choisis d'informer en premier lieu les Chartier, afin d'obtenir leur avis, eux qui ont toujours été de bon conseil.

Non pas que je sente le besoin d'être confortée, l'évidence ne laisse aucune place à l'incertitude. Je souhaite tout de même m'assurer qu'ils n'y perçoivent aucun danger pour Margaux, ainsi que pour moi.

Elle est maintenant et sera à jamais une fille forte, et elle le sera même dans l'adversité. Ses chefs, au Château Frontenac, ne tarissent pas d'éloges à son endroit. Elle est autonome en tout point et, à moins que tu ne le saches, elle fréquente maintenant un homme de bonne famille. Lorsque tu lui parleras, ne sois pas surprise si elle devait être très chagrinée et bouleversée. Ce sera sa façon de te

dire qu'elle t'aime et que c'est grâce à toi si aujourd'hui elle mène une vie pleine et entière.

À mon grand étonnement, ce que je perçois comme une bénédiction qui confirme leur plein accord, ils m'exhortent de les informer, si je devais retrouver la petite Alisha-Louise sur mon chemin. Ils n'hésiteraient pas, malgré qu'ils avancent en âge, à traverser l'Atlantique pour prendre dans leurs bras cette toute jeune fille qu'ils avaient aussi protégée contre vents et marées.

Tu te souviens Margaux de notre voyage en France l'an dernier ! Nous avons fait de joyeuses rencontres, admiré de magnifiques monuments, flâné dans de riches quartiers, fait les grands magasins et apprécié la cuisine française dans de grands restaurants. Nous avons aussi visité le champ de bataille où s'est battu Augustin et essayé de retrouver la trace de celle qui a été ta nounou alors que tu n'étais qu'une petite gamine et que je n'étais pas encore née.

Je n'ai pas terminé mes propos, qui se veulent inspirés, que ses yeux se voilent et elle se blottie contre moi.

Margaux ma chérie, c'est à mon tour de te demander une permission. Il y a quelques années déjà, tu nous a supplié, notre frère Léon et moi, de ne pas te ramener à Ouiatchouan. Tu ne voulais plus jamais remettre les pieds dans la maison où vivaient ces démons qui t'avaient fait tant de mal. Tu n'avais plus envie de revoir Alex, ton mauvais génie, qui avait cultivé ton mal et le curé dont les remontrances furent pires que le mal lui-même. Je revois encore tes yeux, tout illuminés, dans l'attente d'une réponse de notre part.

Je glisse ses mains dans les miennes en plongeant mes yeux dans les siens.

J'espère que mes yeux sont aussi radieux qu'ils avaient été les tiens à l'époque. Que ta permission me soit accordée ou non, sois certaine qu'ils te regarderont toujours avec amour, et qu'avec Augustin, vous garderez toujours une belle grande place dans mon cœur. Si mes yeux sont radieux aujourd'hui, comme les tiens il y a quelques années, c'est parce que comme toi, ils savent que mon avenir me réserve de merveilleux moments.

Margaux acceptes-tu que je parte vivre en France ? J'ai besoin de ta bénédiction, pour que je puisse partir l'âme en paix et le cœur léger ?

Les Chartier avaient vu juste. Margaux est consternée. Ses larmes, telles les chûtes de la Ouiatchouan, inondent son visage et ses exhortations sont l'expression non maîtrisée d'une peine et d'un amour sincère. Puis, ses sens retrouvés, elle coince sa tête entre ses mains.

Ne te fais pas de mouron Julia. Je te le dis, crois-moi, tu n'as aucune crainte à avoir à mon sujet. Je serai bientôt trentenaire et je suis totalement affranchie. Ma guérison c'est à toi que je la dois, toi qui a su me protéger contre moi-même et trouver le moyen de chasser mes démons et me redonner ma dignité. Il y a aussi Léon qui, pendant toutes ces années, aura été le grand frère toujours présent et qui en a pris des coups à ma place. Que dire de sœur Sainte-Marie qui m'a fait confiance, qui m'a fait comprendre que moi aussi j'ai une valeur aux yeux des autres et qui, pendant ma cure fermée, aura été la mère que je n'ai jamais eue. Finalement il y a Oncle Ovila et tante Lydia qui ont constamment veillé sur moi.

Julia même si tu n'es pas ma mère, c'est à toi que je dois la vie. C'est grâce à toi si, aujourd'hui, ma vie est pleine et entière. Alors c'est maintenant à ton tour d'avoir droit à une telle vie, peu importe où tu la vivras. Je ne te donne pas la permission de partir, car je n'ai pas à te donner cette permission. Je te dis simplement, fais comme ta grande sœur a fait, va vivre la tienne où bon te semble. Tu es grande maintenant !

Les jours qui précèdent mon départ sont tout simplement sublimes et la félicité de Margaux est contagieuse. Ovila et Lydia, qui avancent en âge, sont comme des parents qui voient partir leur fille. Je me laisse câliner tout en savourant le plaisir de devenir la petite sœur qui s'imprègne de l'odeur et écoute les conseils qu'une grande sœur donne à sa cadette.

Je quitte le cœur joyeux mais j'ai aussi le vague à l'âme. Je sais que Margaux sera chérie, qu'elle sera protégée, et qu'elle ne croquera plus jamais ces esprits du mal. J'apporte dans mes bagages la boîte de photos qu'oncle Ovila nous avait remis durant la nuit de Noël. Cette nuit où il avait été décidé que Margaux allait dorénavant voler de ses propres ailes. Des photos de toutes et tous ceux que j'ai aimés et que j'aime toujours ; ces photos qui seront toujours à mon chevet pour m'aider à chasser la tristesse et l'ennui qui viendront sûrement taquiner mes moments de solitude.

C'est le jour du solstice de l'été 1921 que je monte à bord du transatlantique Canada qui va jeter l'ancre à Liverpool, pour ensuite monter à bord d'un traversier pour me rendre à Cherbourg. Mes premiers jours en mer loin des miens se passent, somme toute, assez bien. Il y a sur le navire de jeunes hommes de Roberval et Métabetchouan qui se rendent faire un grand tour d'Europe. Les effluves de leur parler de tous les jours du Lac-

Saint-Jean me rassurent. Leur accent, leurs histoires savoureuses et leurs aventures, égayent bien des repas pris en commun.

À d'autres moments, retirée dans ma cabine, de grands flots de larmes inondent mes yeux en pensant à celles et ceux qui m'ont aimée ou honnie.

*Il y a **Sœur Sainte-Lucie**, l'égérie de ma jeunesse qui, pendant douze ans, m'a élevée et chérie, comme sa propre fille. Elle s'est éteinte avec, dans son cœur et son âme, son incavouable secret de me considérer comme sa propre fille.*

Guillaume Dumontier, mon père qui, malgré son inconduite adultérine, est resté fidèle et loyal à sa famille. Après m'avoir déposé le fardeau de son secret qui lui avait pesé si lourd, il est redevenu amant et mari.

Ophélie Dumontier, ma belle-mère, qui a toujours refusé de reconnaître la « **chienne de bâtarde** ». Les quelques tentatives de ma part n'ont jamais fait écho.

Margaux, ma demi-sœur qui, une fois délivrée de son mal de vivre et des démons qui hantaient ses nuits, a retrouvé sa santé mentale et physique. Célibataire, heureuse et épanouie, elle travaille comme gouvernante au Château-Frontenac.

Léon, mon demi-frère, qui m'a soutenue contre vents et marées. Il a pris la relève des affaires de notre père. Il est aujourd'hui marié, père de famille et prospère.

Augustin mon premier amour et chevalier servant. Blessé sur le front français, il est mort en héros dans mes bras quelques heures après notre mariage.

Félix et Claudia Martin, père et mère d'Augustin, qui ont été présents dans tous les événements de ma vie. Félix a repris

son travail à la compagnie de chemins de fer et Claudia pleure toujours la mort de son fils.

Alex, frère d'Augustin, qui après avoir entraîné Margaux dans les dédales excessifs et déréglés de la sexualité a quitté la région sans laisser de trace.

Ovila et Lydia Chartier, qui ont hébergé et protégé Alisha-Louise dans les mois qui ont précédé le terme de sa grossesse. Ce sont ces mêmes Chartier qui, une vingtaine d'années plus tard, ont veillé sur la santé de Margaux et fait en sorte que je retrouve ma destinée.

Il y a aussi et surtout **Alisha-Louise Hervieux**, ma mère naturelle, qui m'a abandonnée quelques semaines après ma naissance. Je ne l'ai pas connue et j'espère toujours la croiser sur mon chemin.

Bernard Hervieux, Montagnais des grands chemins, qui avait hébergé Alisha-Louise pendant des années avant de l'abandonner, contre argents, aux soins de mon père.

Tournée vers l'avenir, dans le respect du passé, je suis une grande fille responsable et autonome.

DEUXIÈME PARTIE

*Épinal,
Département des Vosges
France*

15 ans plus tard

Chapitre dix-sept

Je vis en France depuis quinze ans. Depuis mon arrivée, j'ai assumé diverses charges d'enseignante dans la région d'Ile de France, tout en satisfaisant mon irrésistible besoin de mieux connaître le pays d'origine de ma mère et visiter d'autres régions susceptibles de l'avoir hébergée. C'est lors de l'un de ces voyages que j'ai rencontré un homme de bonne naissance qui, comme Augustin, a fait les tranchées durant la première guerre mondiale. Je suis aujourd'hui la mère de quatre enfants, trois filles et un garçon.

Jamais je ne me serais attendue que ce soit par mon mariage et surtout à travers l'histoire militaire de Charles De la Durantaye, mon mari, qu'un rayon d'espoir allait percer le nuage de l'inattendu. C'est l'arrivée dans notre voisinage de Philippe Dorais, un troupier avec lequel Charles a fait la guerre, qui allait donner une nouvelle ferveur à la quête de ce temps que je souhaitais toujours remonter.

Au fil des rencontres et des échanges entre nos familles, les deux hommes épuisent, avec émotions, leurs souvenirs de guerre et je suis, pour nos voisins, un centre d'intérêt qui les fascine. Ils veulent tout apprendre sur moi, mes origines, ma famille, mes études, le pourquoi de ma venue en France, mon désir de retourner, ou non, vivre à Québec. Je n'ai aucun autre choix que

celui d'ouvrir le livre de mon passé et causer sur les raisons qui ont motivé ma décision de venir vivre parmi eux.

Il est certain que le rappel de ma conception d'une relation adultérine de mon père avec une fille venue de France ; du naufrage qui l'a rejetée sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent ; de ses années vécues en forêt chez les indiens montagnais ; de son expulsion de ma famille et de sa fuite, après ma naissance, ont nourri leurs désirs de savoir. Chacune de nos rencontres devient l'occasion de fouiller la question de la vie au Québec et surtout de la vie chez les indiens. Philippe, surtout lui, porte un intérêt pressant envers les indiens et l'utilisation des chiens pour leurs déplacements sur la Côte-Nord du Saint-Laurent. Plus nous conversons et plus j'explique, plus il s'intéresse aux meutes de chiens de traîneau. Puis un jour, il me questionne surtout sur l'utilisation de ces chiens dans le quotidien des indiens du Canada.

— Dites-moi Julia, que savez-vous de l'utilisation des chiens de traîneau dans les déplacements, surtout en hiver, chez les indiens que vous appelez Montagnais.

— *Peu de choses, si ce n'est que j'ai déjà été transportée dans des traîneaux tirés par des attelages de chiens J'étudiais chez les Ursulines et le couvent était situé à quelques kilomètres du village montagnais de Pointe-Bleue. À l'occasion les pensionnaires avaient droit à des récompenses, une ballade en traîneau tiré par des chiens, dans les forêts environnantes, était l'une d'elle.*

Pour satisfaire sa curiosité je lui dessine, de mémoire, différentes morphologies des chiens de traîneau de la région du Lac-Saint-Jean et j'exagère, à peine, la force et la vitesse de ces chiens de têtes. Mais mes explications n'arrivent pas à tarir sa soif

de savoir. Ses questions sont si pressantes, qu'elles m'amènent à lui renvoyer des questions qu'il semble solliciter. Ses dernières répliques sont aussi inattendues que surprenantes.

— Vous devez d'abord savoir Julia, qu'en décembre 1915 j'avais été assigné, avec une centaine d'autres militaires, sur l'un des multiples équipages qui allaient être formés dans la région du Havre pour se rendre dans les Vosges pour reprendre les sommets et nos places fortes tombés aux mains des Allemands. Je dois aussi vous préciser que notre principal moyen de locomotion allait faire appel aux centaines de chiens de traîneau que nos autorités militaires étaient aller chercher au Canada.

Notre mission allait porter sur le ravitaillement des tranchées, en nourritures et en armes, en plus de transporter les blessés et les officiers. C'est surtout le mois de décembre qui, sans trop d'efforts de mémoire, me rappelle un épisode qui pourrait ne pas être dénudé d'intérêt pour vous.

Tel un chien d'arrêt, je le regarde pour ne rien manquer de ce qui pourrait être l'empreinte d'une piste.

— Au camp d'entraînement, tous les services militaires y étaient postés, dont un centre médical dans lequel travaillait une infirmière qui répondait au prénom de Louise. Ce n'est pas tant son prénom et son âge qui retiennent aujourd'hui mon attention, mais ce qu'elle faisait de ses temps libres.

Alors que nous étions peu fringants auprès de ces magnifiques chiens, l'infirmière s'approchait facilement d'eux sans aucune crainte. S'ils aboyaient ou montraient leurs crocs, quelques interjections, tantôt en français et souvent dans un baragouinage que je ne comprenais pas, les calmaient prestement. Puis, elle prenait par le cou celui qui semblait être un chien de tête, le caressait doucement tout en lui parlant, tantôt à

voix basse, tantôt à haute voix. Je me demandais, à l'époque, ce qui faisait qu'une infirmière puisse parler à des chiens canadiens, dans un jargon qui ressemble à un langage de dressage.

Plus il cause, plus mon rythme cardiaque s'accélère en spéculant sur ce que je voulais, sur ce je souhaitais passionnément entendre.

— Julia, je peux avancer que votre mère, pour ce que vous m'en avez dit, serait connue chez nous sous le nom de Louise Pasquier. C'est ce nom qui est porté au livre de bord du navire marchand qui l'a ramenée au Havre et sur le manifeste du port. Une inscription qui avait aussi été révélée par le détective qui avait fait la traversée, à la demande de votre oncle Ovila, pour tenter de la retracer. De plus, selon son âge estimé au moment de votre naissance, elle devait avoir environ 36 ans au début de la guerre.

Je dois vous avouer que je n'ai qu'une idée en tête depuis que je comprends qu'un lien, qu'une piste est possible. Votre mère, nous le savons, porte le prénom de Louise, le même que l'infirmière au Havre. Mais il y a plus encore ! C'est l'aptitude de cette femme de murmurer aux oreilles de ces chiens. Seule une personne qui a vécu avec et auprès de ces magnifiques chiens de race, mais combien intimidants, pouvait s'en approcher avec autant de facilité. Selon moi, l'infirmière Louise Pasquier et Alisha-Louise Hervieux pourraient être, je dirais même qu'elles sont la même personne !

J'ai une proposition à vous faire, mais avant, je dois vous dire que je n'ai pas été sélectionné pour aller me battre dans les Vosges. Ce sont des bataillons de chasseurs alpins qui allaient former les premières sections d'équipage de chiens canadiens. Je

ne sais donc pas ce qu'il est advenu de la téméraire et hardie infirmière.

Si vous m'en donnez la permission, je vais me rendre aux Archives des Forces armées françaises pour essayer de suivre la trace de Louise Pasquier. Ce sera pour moi une réelle satisfaction de contribuer à votre quête du pan manquant de cette époque et qui sait, vous permettre de retracer le lien disparu.

Des semaines s'écoulaient avant que Philippe demande à me rencontrer. Dès qu'il franchit le seuil de la porte, son excitation et son sourire sont bavards.

— Les archives ont parlé Julia. L'infirmière qui n'avait qu'un prénom porte bien le nom de Pasquier. Elle n'est pas restée dans la région du Havre et a accompagné les brigades canines dans les Vosges. Elle est restée attachée à la brigade des chasseurs alpins jusqu'à la fin de la Guerre, non pas sans avoir été détachée, pour un certain temps, à Cambrai dans le nord du Pas-de-Calais. Elle fut démobilisée en 1919.

Je lui ai sauté au cou et serré si fort, qu'il s'en fallu de peu pour que je l'étrangle ; puis j'ai fondu en larmes avant de l'entendre me souffler à l'oreille. « *La suite est maintenant entre vos mains ma petite canadienne !* »

Chapitre dix-huit

Ce n'est pas la recherche de ma filiation naturelle et légitime, ni l'absence de l'amour d'une mère qui motivent mon désir de la connaître, de lui toucher et de lui parler. C'est ma détermination de troquer des images, des raisonnements et des épisodes de vie qui sont le fait de mon imagination et non celui de souvenirs qui ne sont pas les miens, qui priment. Depuis que Philippe a retrouvé sa trace, mes attentes sont décuplées. Ce n'est plus une mère que je désire rencontrer, mais une héroïne qui a vécu et traversé des aventures et des épisodes de vie qui en font, à mes yeux, une femme d'un grand courage, une femme qui a fait preuve, par sa conduite en des circonstances exceptionnelles, d'une force d'âme et de caractère hors du commun.

C'est la pressante suggestion de Charles, mon mari, qui me conseille de suivre le fil conducteur tissé par Philippe, qui allait guider mes pas. Nous prendrons six semaines de vacances dans les Vosges à la recherche d'indices, de pistes qui pourraient me conduire jusqu'à Louise Pasquier, ma mère. Ouvrir des portes, délier des langues, faire remonter de vieux souvenirs chez les Vosgiens, n'allait certainement pas être du gâteau. Pour capter leur attention, susciter leur curiosité, j'allais essaimer des propos touchants sur la vie d'Alisha-Louise.

Nous séjurerons un jour ou deux dans chacun des lieux visités. Nous ferons des arrêts dans les Mairies, les Préfectures, les hôpitaux, les pharmacies et, lorsque disponibles, nous fouillerons les Archives. Nous nous ferons remarquer sur les

places publiques ; nous questionnerons les habitants sur des sujets de nature domestique en misant sur mon accent du Lac Saint-Jean pour aiguillonner la curiosité collective.

Les indices que nous partagerons avec les Vosgiens, allaient m'amener à causer de mes origines canadiennes, parler et décrire mon village et sa proximité d'une réserve indienne montagnaise. J'allais raconter à grands renforts de détails, plus ou moins authentiques, que je suis à la recherche d'une femme qui répond au nom d'Alisha-Louise Hervieux. Elle avait vécu dans ma famille à la fin du siècle dernier. Selon nos recherches antérieures elle se serait installée quelque part dans les Vosges à la fin de la guerre.

Toujours selon Charles, le bouche à oreille pourrait faire remonter vers moi, la seule personne susceptible de reconnaître ce nom et les références géographiques et historiques. Si elle y vit toujours, nous respecterions ainsi son identité et son secret en la laissant décider de l'opportunité, ou non, de venir vers moi.

C'est donc au début de l'été que nous débarquons à Épinal, notre principal port d'attache dans les Vosges, pour les premières semaines de recherches. Je suis fébrile et mon cerveau fourmille de questions sans réponse.

Réside-t-elle toujours dans les Vosges ? Est-elle toujours vivante ? Travaille-t-elle comme infirmière ? Est-elle mariée, a-t-elle des enfants et surtout, des souvenirs des jours anciens au Canada, de son arrivée à ma naissance, sont-ils encore présents à son esprit ?

Notre façon de se faire remarquer, même si nous n'en récoltons pas encore les fruits, semble donner raison à Charles dont les hypothèses se vérifient. Mon accent singulier captive l'attention et mon récit intéresse les personnes que nous croisons.

Des gens nous saluent, d'autres nous souhaitent bonne chance, mais mon fil d'Ariane ne mène toujours nulle part.

À mon grand désarroi, les semaines passent trop rapidement. La fin du voyage approche et à la seule pensée de rentrer bredouille, sans aucun indice probant, sans aucune information ou piste concluante, me désole.

C'est grâce à un journaliste du journal local, l'Express de l'Est d'Épinal, que l'espoir se ranime, renaît et me ragaillardie. Tellement de variantes sur l'objet de ma recherche lui sont rapportées, qu'il manifeste le désir de me rencontrer pour en apprendre plus et surtout d'en retenir une seule version, la mienne. J'ai beaucoup parlé, il a beaucoup questionné et beaucoup griffonné.

Le lendemain il est revenu nous rencontrer avec en main un texte qu'il souhaite publier dans son journal. Mais avant de déposer son texte au pupitre, il demande d'abord mon accord, car l'histoire recèle des informations qu'il veut traduire et rapporter avec justesse et prudence. Il croit que le texte de son article pourrait laisser à Alisha-Louise, un prénom qui d'ailleurs le séduit, le choix et le soin de prendre contact si elle le désire.

Dans le plus grand des silences, avec Charles, nous entreprenons la lecture du court article qui donne à ma mère une existence publique.

L'Express de l'Est

Comme plusieurs de mes lecteurs, je suis séduit par les démarches d'une canadienne qui séjourne depuis plusieurs années en France. Julia De la Durantaye, née Dumontier, poursuit, en compagnie de son mari et de ses enfants, des recherches pour retracer Alisha-Louise

Hervieux qui a résidé dans sa famille, au Canada, vers la fin du 19ième siècle.

Des recherches entreprises en Amérique, il y plus de quinze ans et plus récemment en France, portent à croire qu'elle pourrait être l'une des nôtres. Julia Dumontier, avec laquelle je me suis longuement entretenu, m'a raconté une tranche de l'histoire de cette fillette d'hier, une femme sûrement plus qu'accomplie aujourd'hui.

Âgée d'environ douze ans, Alisha-Louise Hervieux serait débarquée au Canada vers 1890. Quelques temps après son arrivée c'est en voguant en direction de la Côte-Nord au Québec, à partir de l'Île d'Anticosti, qu'une violente tempête s'est levée sur le Golf du Saint-Laurent. L'embarcation qui la transportait, avec son père, fut perdue corps et âmes. Rejetée sur la côte par la mer déchaînée, elle a été la seule survivante du naufrage.

C'est après quelques jours d'errance sur les berges du fleuve, qu'elle fut rescapée par un indien d'Amérique, de souche montagnaise, qui répond au nom de Bernard Hervieux. Il l'a hébergée et admise dans son clan pendant plusieurs années, ce qui accrédite l'hypothèse que son nom, Hervieux, est hérité de cet homme. Les années passées dans la forêt de la Côte-Nord, sont cependant silencieuses sur ce qu'aura été la vie et sa vie au sein de cette nation indienne semi-nomade.

Cinq ou six années plus tard, en visite chez ses frères Montagnais de la réserve indienne de la Pointe-Bleue, Bernard Hervieux démarché les villages environnants pour y vendre la récolte de sa chasse et de sa pêche. C'est le père de madame Dumontier qui succombe à l'in vraisemblable histoire du dénommé Hervieux. Il lui

présente Alisha-Louise comme sa fille. Il aurait palabré de longs moments pour manifester, avec adresse et finesse, la honte qui l'accable de son incapacité de s'occuper et de subvenir aux besoins de la petite. Se disant supplicié par sa peine profonde, il soutire une importante somme d'argent pour l'abandonner comme aide domestique. Argent en poche, il est disparu à jamais du décor de la région.

Après une année de service domestique chez les Dumontier, elle quitte Métabetchouan pour se rendre dans la ville de Québec. Elle devait avoir environ dix-huit ans.

Quelques mois plus tard, probablement sous le poids de l'ennui et de la nostalgie de sa terre natale, c'est du port de Québec que la jeune orpheline est montée à bord d'un navire marchand pour regagner la France. Depuis, l'histoire est muette sur ce qui est advenue d'Alisha-Louise Hervieux.

J'ai pris l'engagement de transmettre à madame Dumontier toutes les informations qui pourraient me parvenir en rapport avec sa recherche. Si Alisha-Louise Hervieux devait faire la lecture de cet article, ou toute autre personne qui croit posséder des informations, je vous invite à me les confier. Je pourrai alors les rapporter à Julia Dumontier avant qu'elle ne rentre en Île-de-France. Tous les renseignements reçus seront traités avec réserve.

Jacques Morange

J'accepte que l'article soit publié et Charles me convainc de rester dans les Vosges pour quelques semaines de plus avant de plier bagage et fermer le Grand Livre à jamais. Même si je ne crois pas que l'article du journal puisse, après tant d'années, amener Alisha-Louise à renoncer à la discrétion de son droit

d'asile bien mérité, je garde quand même l'espérance d'un couronnement.

Les jours qui passent, sans signe, m'amènent à repenser notre démarche. Je propose à Charles de quitter les milieux urbains car, selon moi, ce n'est pas dans une ville que pourrait s'être établi une fille qui a vécu de très longues années en forêt nordique, qui a murmuré aux oreilles des chiens et qui a fait la guerre à leurs côtés. Je me convaincs, je nous convaincs, que c'est en campagne et en montagne qu'elle doit vivre. C'est cette hypothèse qui nous pousse à égrainer les semaines de vacances, empruntées sur les prochaines, en nous déplaçant dans les longs lacets des routes de montagnes.

La température clémente et douce, des paysages à couper le souffle et l'altitude contribuent au maintien du moral et à la bonne humeur. Les arrêts sont fréquents et chaque fois que nous passons près d'une maison et qu'un chien aboie, je suis tentée d'aller frapper à la porte pour questionner les résidents. Charles, comme toujours, sait modérer mes ardeurs très souvent juvéniles.

Fort heureusement, les enfants se comportent comme des anges. Ils ont la sensation de participer à une « chasse aux trésors » pour retrouver la nounou de tante Margaux qu'ils ne connaissent pas. Tel que convenu avec Charles, ils ne seraient informés du but réel de nos recherches, seulement si nous devons rencontrer ma mère, leur grand-mère.

Quatre jours après la publication de l'article, Jacques Morange demande à me rencontrer.

— Je suis heureux que vous ayez accepté de me recevoir si rapidement madame Dumontier.

— Votre appel a provoqué chez moi une agitation fébrile qui ne permettait pas de reporter notre rencontre.

— Je me permets de rêver que votre demande est en lien avec votre article et que des informations vous seraient parvenues.

— Vous misez juste ! En effet, j'ai reçu une demande d'informations qui, dans l'affirmative, donne tout son sens à vos démarches.

Mon cœur bat et retentit si fort dans mes oreilles que je peine à entendre ses paroles.

— Notre récente relation, qui repose sur l'écoute et la confiance, vous autorise à me poser toutes les questions que vous voulez.

— Et bien voilà ma question ! Alisha-Louise Hervieux, cette fille qui a habité chez-vous, ne serait-elle pas votre mère ?

J'ai répondu et je me suis évanouie.

Lorsque je reprends mes sens, Charles est près de moi, tout sourire.

Demain ma chérie tu vas rencontrer Louise Pasquier, ta mère. Elle va te recevoir chez-elle.

Chapitre dix-neuf

La voiture, comme intimidée, roule lentement dans l'allée de gravier qui mène vers la résidence qu'habite ma mère biologique. À la fois surexcitée et fiévreuse je suis perdue dans mes pensées. Je revis, le temps d'un instant, ce jour de 1911 au retour de ce long exil qui m'avait isolée de ma famille.

À bord du train, qui m'amenait chez mes parents à Ouiatchouan, il y avait ce beau jeune homme qui allait devenir mon mari et la maison familiale où m'attendait des visages qui exprimaient la curiosité, certains plus chaleureux et d'autres franchement hostiles. Cette fois-ci, c'est une maison bourgeoise qui s'offre à mon regard. Je ne sais rien sur les visages que j'y retrouverai et surtout si, une fois de plus, je suis le pavé dans la mare. Anxieuse, enflammée et surtout heureuse qu'enfin l'histoire de ma mère me soit révélée et que je puisse jeter les ponts qui relient mes origines et mon destin aux siens.

La porte s'ouvre sur un hall, à la fois chaleureux et intime, à l'image d'une luxueuse pension de famille décorée avec soins. Les formes épurées et géométriques du mobilier évoquent une certaine aisance. Derrière la domestique en livrée, une belle dame m'observe à la dérobée. Mon arrivée, somme toute solennelle, semble susciter de l'inquiétude. Comme si elle voulait taire une incertitude sur mes réelles intentions.

Je ne peux détourner mes yeux de son visage et il en est de même pour elle. Je suis certaine que sa pensée, tout comme la mienne, ne laisse aucune place au doute, tant notre ressemblance est frappante.

Puis nous faisons quelques pas l'une vers l'autre, elle me tend la main à la fois ferme et chaleureuse. *Julia, bienvenue chez-nous !*

Le moment de silence ne semble pas créer d'inconfort tant chez l'une que chez l'autre. Je regarde, sans mot dire, cette femme qui est à peine plus âgée que moi, tout au plus dix-huit ans. Elle n'est en rien le portrait que je m'étais fait d'elle ; une petite sauvageonne dans les bois de la Côte-Nord. Au contraire, une femme dont la grâce toute féline ajoute à la distinction de son allure. Elle ressemble, dans toute la signification des mots, aux gravures des femmes élégantes des magazines français.

Je suis très nerveuse et j'imagine qu'elle l'est tout autant. Malgré le lien du sang qui nous unit, nous sommes des étrangères l'une pour l'autre et à ce titre, je m'adresse à elle avec courtoisie et finesse. C'est la voix chevrotante, en toute retenue, que mes premiers mots sont pour la remercier de m'ouvrir sa porte et lui demander si elle consent à me parler d'elle, de sa vie au Canada, de ma naissance jusqu'à son retour en France.

Je prends surtout grand soin d'ajouter que je ne suis en rien vindicative car, pour ce que j'en sais, je suis fière, voire très fière, d'être sa fille. Que ma quête n'a pour seul but de nourrir la grande fierté qui m'anime et que pour moi elle est une femme d'exception.

Soyez certaine Julia que nous prendrons tout le temps nécessaire pour partager des événements et des souvenirs respectifs. Si j'ose dire nous, un nous inclusif, c'est qu'il me tarde, tout autant, de connaître les vôtres. Nous allons avoir de vraies conversations, de vrais partages, sans aucune retenue.

Après avoir fait le choix de passer la journée seule à seule et convenu d'inviter nos conjoints respectifs à nous rejoindre en soirée, pour le dîner, j'ai donné congé à Charles qui m'attendait

dans la voiture. Il me dira, plus tard, que mes yeux lumineux et mon sourire radieux l'avaient rassuré quant à l'accueil, qu'il avait deviné aimable et chaleureux, que je venais de recevoir.

C'est en passant au salon que je sus que la journée ne serait pas banale et que j'allais faire des découvertes insoupçonnées sur ce qu'aura été la vie de ma mère. D'un geste impoli, s'il en est un, attirée par une série de photos sur le bureau-secrétaire, je me suis arrêtée et plantée devant pour les examiner. La surprise était totale. La photo d'un soldat portant l'uniforme du Corps expéditionnaire canadien, une autre photo de mariage, avec ma mère et ce même soldat à son bras. Ce qui m'a le plus troublée, hormis la tenue militaire, c'est la ressemblance avec mon regretté Augustin. Je n'ai pas réussi à masquer ma surprise et, me prenant par le bras, elle dit tout doucement *«Je comprends votre surprise Julia. Soyez patiente, je vous expliquerai !»*

Je me suis confondue en excuses, elle a glissé son bras autour de ma taille pour me conduire au fauteuil. Nous nous sommes alors assises l'une face à l'autre.

Pendant un long moment nous n'avons pas parlé, l'on ne faisait que se regarder avec émotion. J'ai rompu le silence en lui disant que si elle le désirait, elle pourra aussi rencontrer ses petits-enfants qui sont aussi du voyage.

À ma grande surprise, oppressée comme mon père l'avait été avant elle, j'ai senti qu'elle voulait se délester du secret et de la honte qui avait dû, pour elle aussi, peser lourd sur sa vie. Elle me regardait fixement, ses yeux se sont embués, les miens aussi. Elle s'est levée, doucement d'un pas mesuré, elle s'est avancée vers moi, pour me prendre dans ses bras. Des liens invisibles venaient de se créer et ma tension nerveuse s'est aussi évanouie. C'est

comme si elle faisait le choix de débiter là, au moment où tout a commencé pour moi.

Je veux d'abord vous dire Julia, qu'une mère qui abandonne son enfant, peu importe que les justifications soient bonnes ou mauvaises, demeure marquée pour la vie. Je me suis souvent expliquée devant Dieu et tout aussi souvent demandée de me pardonner. Mais aujourd'hui, c'est une démarche de rédemption devant la seule personne à qui je peux, à qui je dois demander pardon et qui peut me l'accorder.

Je voyais bien, depuis des semaines, que rien n'allait entre votre père et madame Dumontier. Presqu'à chaque nuit, de ma chambre, je l'entendais errer dans la maison. Une nuit, je me suis levée pour l'observer discrètement. Il était angoissé, respirait de peine et pleurait à chaudes larmes. C'est à ce moment que j'ai décidé de me donner à lui, tout comme le faisait la femme de Bernard Hervieux, lorsqu'il était nerveux, grognon ou renfrogné. C'est en toute candeur que j'ai cru bien faire. Votre père ne m'a rien demandé, il a succombé.

Même sachant déjà, à travers les aveux de mon père, ce qui s'était passé, sa confession spontanée m'a laissée pantoise. Elle s'en est aperçue et a poursuivi.

Vous savez Julia, je n'ai fait que passer dans votre famille et pourtant, le don de mon corps à votre père n'aura été que le fait de la naïveté et de la pureté, dont la conséquence aura eu une influence épouvantable sur le destin de bien des gens, et sur les nôtres. S'il peut vous sembler que mes premiers mots sont inopinés, c'est que je ne peux tout simplement pas retourner à la fin du dernier siècle avant d'avoir blanchi cet épisode qui, comme bien d'autres, a longtemps hanté mes nuits. Je vais quand

même, lorsque le temps sera venu, revenir sur la nuit où vous avez été fécondée.

Mais avant, Julia, si vous le voulez bien, j'aimerais d'abord entendre vos mémoires. Il m'importe de tout connaître de vous avant de vous raconter, sans retenue, sans cachette, ce que fut ma vie avant, pendant et après votre naissance. J'aurai ainsi la bonne fortune de pouvoir parler à ma fille et non pas à une inconnue.

Pendant des heures et des heures je bats le rappel de ce que fut ma vie avec les gens qui m'ont aidée, aimée et guidée. Plus je remonte le temps, plus son regard s'assombrit et plus ses yeux s'embuent. Certaines réalités la bouleversent, surtout celles de mon bannissement du foyer familial ; de ma vie chez les Ursulines ; de mon retour à la maison et la manière dont la vérité a jailli de l'ombre.

Mais plus que tout, c'est le comportement et les aveux de mon père ; le rappel de la hargne d'Ophélie ; le passage aux enfers de Margaux ; l'amour et la passion que les Martin et les Chartier m'ont vouée et le décès d'Augustin, mon amour, mon héros, qui a laissé sa vie au service de la France, qui la bouleversent profondément.

C'est le carillon du beffroi, sur l'heure du midi, qui vint clore le chapitre sur ma vie.

Chapitre vingt

C'est pendant le repas, frugal mais combien exquis, servi dans une petite salle-à-manger attenante au salon, que ses premiers mots sur son arrivée en terre d'Amérique fusent.

C'est grâce à l'œil averti et l'ouïe de la femme du gardien d'un phare, que j'ai été repêchée sur les berges de la Côte-Nord du fleuve Saint-Laurent. La barque qui nous amenait, mon père et moi sur la côte venait d'être envoyée par le fond, après que d'énormes et puissantes vagues nous aient frappés à tribord. Je cours sur la plage, je hurle à tue-tête pour que papa puisse m'entendre. Mais ma voix aigüe de fillette est recouverte par le bruit des vagues déferlantes qui se brisent sur les berges.

Pour me convaincre de la suivre et pour m'apaiser, tout en me câlinant dans ses bras, elle chuchote doucement, tendrement, qu'elle va envoyer ses fils le long de la côte à la recherche d'indices pour trouver la trace de mon père. C'est ainsi que pendant trois jours, sans cesse ni repos, les trois garçons y retournent et à chaque fois reviennent l'échine courbée, l'échec inscrit sur leurs visages.

J'ai à la fois peu et beaucoup à dire, sur le soutien et l'accueil que cette famille me réserve. Pendant quelques semaines, chacun à sa façon, s'occupe de moi. Le gardien, plus discret, parle peu, me taquine durant les repas, m'informe sur l'utilité d'un phare et m'y fait même monter

pour, disait-il, apercevoir la France. Sa femme me dorlote encore et encore, me câline comme sa fille et les garçons s'amuse avec moi et souvent à mes dépens. Comme de vraies frères quoi !

L'été s'était installé à demeure et il faisait bon vivre avec eux. Même si la fuite des jours tait tout espoir de revoir mon père, mon subconscient, en silence, se compose une nouvelle famille. Il y a le gardien du phare sur qui je peux compter, sa femme qui peut être la mère que je n'ai jamais connue, en plus de trois frères turbulents auprès desquels je peux vivre comme frères et sœur. J'en viens presque à oublier ma peine et adoucir mon chagrin. Je suis bien auprès d'eux et je me sens en sécurité.

Je l'écoute religieusement, je bois ses paroles avec avidité et ne l'interrompt pas, jusqu'au moment où elle dit « ...la mère que je n'ai jamais connue ». Je suis suffisamment étonnée pour extérioriser ma surprise.

— Vous venez d'invoquer une mère que vous n'avez jamais connue. Puis-je me permettre de...

Je n'ai pas le temps de finir ma question, qu'elle enchaîne.

— C'est bien intentionnellement Julia que je parle de cette mère inconnue. Tout comme vous, elle est disparue dans les semaines qui ont suivi ma naissance. Jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans mon père m'avait dit que ma mère était morte en couches.

— Est-ce que c'était faux ?

— En effet, complètement faux ! Il aura fallu que mon père, tout comme le vôtre, succombe à la dive bouteille pour que le mensonge devienne vérité.

— Qu'avez-vous alors appris ?

— C'est bien simple ! Avec des mots d'enfants, mon père m'a raconté avoir fécondé cette fille dans un moment et dans des conditions non expliquées. Il l'avait accompagnée jusqu'à ma naissance, avant qu'elle ne disparaisse sans laisser d'adresse, ni demander son dû. Je n'en connais toujours pas le nom, ni même le prénom et son âge.

Je ne pousse pas plus loin mes questions, pas plus qu'elle ne semble vouloir s'éterniser sur le sujet. Je jongle quand même avec l'idée que sa fuite, à ma naissance, pourrait n'avoir été que l'écho de la possible panique de sa propre mère.

Puis un jour, qui aura été mon dernier jour auprès de ma nouvelle famille je suis sortie, à la dérobée, hors des limites autorisées, pour cueillir des baies sauvages. Je voulais simplement leur faire une petite surprise, pour qu'ils m'apprécient.

Le temps passe très vite et je perds la notion du temps. J'espère juste que le jour reste ensoleillé assez longtemps pour éclairer mon retour vers le phare. Rapidement la nuit me surprend. Un léger crachin s'est invité, et j'espère que le temps s'éclaircisse afin d'apercevoir le pinceau lumineux du phare pour guider mes pas sur le chemin du retour. Je ne sais pas si c'est à cause de l'air frais de la nuit tombante où la peur qui me gagne, mais mes poumons s'ouvrent et se ferment comme les soufflets du forgeron d'Anticosti.

Sans crier gare, la nuit sans lune est finalement tombée et la pluie a cessé. C'est sous les branches d'un arbre que je me réfugie, grelottante, transie et morte de fatigue. Même si tous mes sens sont en alerte, prête à bondir au moindre bruit insolite, je succombe finalement

au sommeil. C'est le bruit des branches balancées par le vent qui s'est levé, chassant les nuages et balayant les feuilles au sol, qui provoque mon réveil. J'entends des clameurs étranges, des hurlements de loups ou de chiens et l'hululement d'oiseaux de nuit particulièrement alarmants. Recroquevillée de peur, versant des torrents de larmes, ma nuit vient de se terminer.

Empressée, comme toujours, je me permets de l'interrompre.

— Autant suis-je désireuse de connaître la suite des événements, qui furent sûrement traumatisants pour une fillette de douze ans, tout autant je me questionne sur votre présence à bord de cette barque qui fut envoyée par le fond.

— Tel que je vous l'ai dit plus tôt Julia, tout doit être dit et tout le sera. Je vais donc remonter le temps encore plus loin dans le passé, vers une période mon enfance que je ne suis toujours pas certaine de bien comprendre. Mais avant, ne croyez vous pas qu'il fait trop solennel que vous m'appeliez madame, tout comme il serait inapproprié, pour nous deux, que vous m'appeliez maman. Comme je ne suis votre aînée que de dix-huit ans à peine, que diriez-vous si nous utilisions nos prénoms ?

— Si vous le souhaitez Louise !

Ce que je peux vous dire sur mes origines et sur les raisons de ma venue à Anticosti, relèvent de souvenirs diffus, mais aussi de lectures subséquentes.

Mon père vient de Noisiel, commune où je serais née. À l'époque Henri Menier qui est maire de la place, jouit d'une grande fortune et de revenus importants, grâce à la chocolaterie familiale. Il consacrait, à l'époque, une

grande partie de son temps et de son argent dans les sports et les loisirs de la mer et de la chasse.

Au fil des ans il avait traversé à Anticosti à plusieurs reprises et rêvait d'en faire sa réserve personnelle de chasse et de pêche. C'est la folie des grandeurs de ce riche industriel qui fit que mon père devint l'un de ses hommes de confiance. Il fantasmaient sur l'achat de ce paradis terrestre, mais avant, il voulait faire explorer les possibilités d'y faire transporter des espèces animales pouvant s'adapter au rude climat de l'île et aussi, examiner l'impact de la présence ou de l'absence de prédateurs sur l'île.

C'est à ce titre que mon père m'a annoncé que nous allions traverser en Amérique, pour au moins six mois, et peut-être plus.

Je suis dévastée. Je n'ai pas de mère certes, mais j'ai des amies que je ne veux pas quitter. Mais à l'âge de douze ans, à peine sortie de la petite enfance, la mutinerie des larmes est vite matée lorsqu'il me dit qu'alors, il allait me laisser au pensionnat.

C'est au printemps de 1890 que nous sommes débarqués dans une crique abritée d'Anticosti.

Après deux semaines d'acclimatation et de repérage, nous montons à bord d'une baraque montée d'un pêcheur. Nous sommes accompagnés d'un guide et de sa femme qui allait s'occuper de moi. L'homme allait aider et aider mon père dans ses recherches sur le type de faune qui pourrait être capturé, pour ensuite être transporté sur l'île. Pour m'expliquer pourquoi nous allions sur la côte, il m'a simplement dit qu'un jour, il allait reconstruire l'Arche de Noé !

La distance entre l'île et la terre ferme n'est pas grande, tout comme la durée pour la franchir n'est pas particulièrement longue. La barque est tout près de la côte, lorsque le ciel bleu est rapidement viré au noir, tel un encrier qui se renverse. Un grand vent du large qui gémissait, hurlait et sifflait, s'est levé, poussant vers nous d'énormes vagues qui nous balançaient tel un bouchon de liège. La voile s'est gonflée, la barque s'est démâtée puis couchée.

Papa qui m'immobilise dans ses bras est frappé par un objet, il m'échappe et je suis projetée dans la mer déchaînée. Je ne l'ai plus jamais revu. Mon tout dernier souvenir du naufrage est celui de mon retour à la vie, sans la moindre idée du miracle qui m'a sauvée de la noyade. Vous savez maintenant, Julia, que l'histoire de ma petite enfance jusqu'à mon arrivée à Anticosti, est sans histoire.

La similitude de certains événements de sa petite enfance, fait naître ma première vague d'émotion. Malgré tout, il ne me semble pas que les siens soient au même diapason que les miens.

Ce sont donc les hurlements de loups ou de chiens qui ont mis tout mes sens en éveil et cassé ma nuit. Dès le soleil levé, affamée, mes vêtements souillés et trempés, je n'ai qu'une idée en tête, c'est de retrouver mon chemin vers le phare.

Sans aucun sens de l'orientation, encore insouciante, je m'éloigne du fleuve, je gobe gloutonnement les baies qui me tombent sous la main et bois l'eau des ruisseaux chantants qui m'appellent.

C'est, je crois, en milieu de l'après midi que les choses se gâtent. Chacun de mes pas est accompagné de bruissements et de craquements qui me suivent. Plus je

progresses, plus les bruissements se rapprochent et plus ma peur croît. C'est alors qu'un animal, que j'ai appris être un loup, gueule grande ouverte découvrant ses crocs sous ses babines noires, me fait face. Il gronde avec rage et s'avance lentement dans ma direction. Paralysée par la peur, j'éprouve ce qui allait être une autre grande frayeur dans ma vie.

Des spasmes secouent mon corps. Je me jette au sol, repliée en chien de fusil, la tête recroquevillée entre mes bras, je verse des torrents de larmes. Au même instant, un incroyable tumulte, un mélange de grondements, de hurlements, d'aboiements de plus en plus violents et pressants sèment la terreur. La voix puissante d'un homme retentit, suivi d'un hurlement de mort. Après quelques instant d'un silence angoissant, je redresse la tête, j'ouvre les yeux et j'aperçois l'animal féroce gisant au sol, le cou transpercé d'une flèche. Un peu plus loin, un chien qui lèche sa patte ensanglantée et un géant à l'étrange accoutrement, qui me regarde avec mesure.

Il ne semble pas méchant et avance à pas feutrés dans ma direction. À chacune de ses foulées, je recule sur mes fesses tout en le regardant, apeurée. Ses cheveux, tout comme ses yeux, sont noirs comme l'ébène. Il porte une longue veste croisée, sanglée d'une ceinture de cuir et une culotte très ample de même couleur qui recouvre une chaussure molle.

Le chien, à l'image du géant, a lui aussi les yeux, le museau, le pourtour de la gueule et des oreilles très noirs ; sa robe est charbonnée claire et son pourtour facial ainsi que son poitrail sont blancs. Ses traits sont magnifiquement dessinés, c'est à croire qu'ils sont sûrement l'œuvre d'un artiste du fusain.

Je prends conscience que je dois la vie à ce chien qui s'est farouchement battu pour me protéger, ainsi qu'à ce géant qui venait d'abattre le méchant animal. Vous pouvez facilement imaginer, Julia, que j'étais en proie à de vives angoisses, moi qui avais toujours vécu dans des environnements protégés. Je venais d'échapper à la mort pour une deuxième fois, sans personne pour me protéger. Je ne réalisais pas encore que j'étais seule au monde en terre hostile.

Le géant me parle dans une langue que je ne comprends pas. Après deux ou trois phrases je me remets à brailler et à crier.

— Je ne vous comprends pas !

— Tu parles français ?

— Oui monsieur, je suis de France !

— Mais alors que fais-tu ici ?

C'est à ce moment que je lui raconte, malgré la difficulté d'expliquer, le récit de ma mésaventure. Je lui parle du naufrage, je lui raconte avoir été retrouvée par la femme du gardien. J'essaie de lui expliquer, avec mes mots d'enfant, que je me suis perdue en allant cueillir des baies loin du phare et que j'ai dormi, toute la nuit, sous les étoiles. Il m'écoute attentivement, semble me comprendre. Sa seule question fut de me demander ce que sont des baies.

— Monsieur, de lui dire, pourriez-vous me ramener au phare s'il vous plaît ?

— Monsieur ! Je veux retourner au phare, pourriez-vous m'y reconduire ?

— Quel est ton nom petite fille ?

— Mon nom est Louise, je m'appelle Louise.

— J'aimerais bien t'y reconduire Louise, mais je n'ai pas le temps de faire ce détour. Je suis attendu dans mon village.

— Mais monsieur je ...

— Ma petite Louise, pour l'instant tu dois venir avec moi dans mon village. Tu dormiras avec ma femme et mes deux filles. Demain matin, au lever du jour, je vais te reconduire au phare.

Même terrassée par la peur, je n'ai pas le choix, je dois le suivre.

Chapitre vingt et un

Me souvenir de tous les événements, de toutes les aventures, et de toutes les catastrophes qui marquent mon long séjour en terre montagnaise est une utopie. Comme la mémoire du passé n'est pas toujours fiable, je ne veux rien inventer, encore moins les glorifier ni les diffamer. Une chose est certaine cependant, elles m'auront fait vivre des moments et des expériences qui peuvent dépasser l'entendement pour une fillette, mais ont aussi marqué les actions les plus décisives de ma vie.

Chacun de nos pas nous fait traverser la forêt dense à la végétation variée. Enjambant de petits cours d'eau, arpentant de nombreux sentiers sinueux, soumise aux assauts des moustiques, je remarque que l'on s'éloigne du fleuve. C'est en débouchant sur une clairière, bordant une autre rivière, que je suis envahie par le pressentiment que je ne reverrais jamais les braves gens qui m'ont recueillie et hébergée. Je suis désespérée et effrayée en prenant place dans le canot.

Toute la journée durant, l'indien pagaie en acceptant tous les détours que lui propose les méandres de la rivière. Je suis assise au centre du grand canot d'écorce qui fend la rivière. Son chien et ses bagages sont chargés devant, lui est derrière moi. La température est clémente et douce, le paysage qui borne la rivière est surprenant mais, pour moi, ce n'est qu'un long tunnel de tristesse et de

mélancolie. Pas un seul mot n'est dit durant la journée et j'ai grand-faim. Heureusement qu'il y a le chien qui me regarde et me gratifie de grognements de courtoisie. J'ai cette rassurante impression d'être dans ses bonnes grâces et que mon sauveur cherche à m'apprivoiser.

En fin d'après-midi, le canot se rapproche de la berge pour s'ouvrir dans une toute petite baie en eau calme. Sur le bord, un tipi en écorce y est monté, animé par ce qui m'apparaît être une femme et deux petites filles qui manifestent avec exubérance. La femme adresse la parole à mon sauveteur dans un français épuré, les deux filles dans une langue que je saurai plus tard être celle de la grande famille Algonquine, une langue que je suppose être vernaculaire.

Alors que les filles m'examinent à distance, la femme se fait chaleureuse, sans pour autant me soumettre à de pressantes questions. J'ai alors droit à ma première ration de vivres en deux jours. Un repas composé de pommes de terre, de maïs, de poisson, d'une galette blanche, de miel et d'une tisane. Il y avait aussi du lard salé que je n'ai pas été capable d'avaler. Après le repas j'ai sombré dans un sommeil profond, sûrement réparateur, pour n'ouvrir les yeux qu'à l'aube, dans le tipi, coincée entre les deux filles. Je venais de perdre trois frères, pour maintenant me retrouver avec deux sœurs, Plume et Fleur.

Au lever, la femme qui répond au nom de Nokomis, s'occupe de moi, me dorlote tout comme la femme au phare l'avait fait et se fait rassurante. Elle est chaleureuse, me parle doucement et guide tous mes gestes. Sa présence et son aide auront marqué mon intégration dans la communauté et facilité mon adaptation. Elle m'a expliqué la signification des divers rites religieux et profanes,

auxquels j'ai souvent été partie prenante et aidé à composer avec les difficultés de la vie des bandes indiennes semi-nomades.

Julia, comme moi vous devez voir filer le temps ! Comme nous en avons encore pour des heures et des heures, afin de revivre pleinement nos passés respectifs et surtout, pour vous expliquer les raisons qui m'ont fait vous abandonner et fuir Québec en catimini, si le temps ne vous est pas compté, si vous le voulez bien, je vous invite à passer la nuit chez-moi, avec moi, près de moi.

Toutes les personnes que j'ai rencontrées dans ma quête du passé, à une exception près, m'ont parlé de vous avec éloges, amour et passion. Vous rencontrer, Alisha-Louise, pour tout apprendre sur votre passé, est la démarche la plus importante de ma vie. Mon rêve est aujourd'hui réalisé. Je suis décidée et résolue à y consacrer tout le temps qu'il faudra. Je vous suis redevable de me permettre de me rendre jusqu'au bout de ma quête, de mon rêve.

Chapitre vingt deux

Ma vie en territoire montagnais est chargée de découvertes, d'apprentissage, de moments de purs bonheurs et de drames affreux, horribles et sanglants. Au cours des premières années, je suis une vraie éponge, une éponge curieuse. Je fais ma place dans la communauté, j'adopte leur culture, leur mode de vie et j'en arrive même à parler leur langue au point de ne plus voir nos différences. Je peux même vous dire que malgré le rude climat, les conditions de vie plutôt pénibles et la dépendance totale envers la forêt pour tous les besoins, je suis heureuse de vivre dans cette famille que j'apprends à aimer.

Mais avant toute chose, je crois nécessaire de mieux vous faire connaître Bernard Hervieux, sa femme Nokomis-Rose Jourdain et leurs deux filles. Vous pourrez ainsi mieux comprendre leurs rôles dans ma vie et ressentir certains événements.

Bernard Hervieux est un chasseur trappeur et un pêcheur chevronné, qui troque le canot pour des attelages de chiens de traîneau en hiver. Il est défiant, distant et surtout un insoumis et un incorrigible contestataire. Lorsqu'il croise ses congénères, les rencontres dégénèrent souvent en foires d'empoignes, ce qui nous vaudra souvent d'être expulsés de plusieurs, sinon de tous les villages de la Côte-Nord. Malgré tous ses défauts, il veille sur nous

quatre, il sait nous protéger contre l'homme et l'animal sauvage.

Nokomis-Rose Jourdain est métissée d'un père Montagnais et d'une mère blanche. Difficile à imaginer mais, comme vous, elle est passé par les enseignements des bonnes sœurs. C'est un Oblat qui voulait implanter une école dans la région afin d'instruire les Montagnais et les Blancs, qui aurait convaincu son père de la laisser partir dans une communauté religieuse. Après quelques années d'études à Québec elle est rentrée sur la côte pour enseigner. C'est dans sa maison qu'elle dispensait son enseignement, jusqu'à la mort de son mari.

Les filles, Plume (Mikuen) et Fleur (Uapikuan), sont les filles naturelles de Nokomis-Rose Jourdain issues de son premier mariage.

Mes premiers pas en terre montagnaise se font dans le paysage d'une nouvelle culture et surtout, dans l'apprentissage d'un mode de vie et de survie qui dépend de la générosité de la nature. Sans vécu, sans expérience, me retrouver en terre étrangère, en pleine nature nordique, était comme vivre sur une autre planète. Un mode de vie, un code de vie qui dépassent tout entendement pour une personne qui n'y est pas née, peu importe son âge.

Nous habitons dans un tipi à proximité du village, quoique quelques familles habitent dans des maisons de bois. Hervieux, toujours persona non grata au village, ne nous empêche pas, Nokomis, ses filles et moi-même, d'y être accueillies à bras ouverts. Les femmes m'avaient adoptée et s'employaient aussi à m'initier à la vie des filles et des femmes dans ce rude environnement.

Tous leurs gestes et toutes leurs façons de faire, surtout ceux de Nokomis, affûtaient ma curiosité et décuplaient mon goût d'apprendre. Tout tournait autour de l'apprentissage de ce que je devais savoir et faire pour vivre en forêt.

Débarquée à la mi-été, mon travail consistait à ramasser des vers pour appâter les hameçons, nourrir les chiens, ramasser du bois et cueillir des baies sauvages. J'ai aussi appris à débiter les viandes, les cuire et les faire sécher en préparation de notre départ vers les quartiers d'hivers, sans trop savoir de quoi il en retournait. Je dois te dire que faire ma toilette avec du sable ou de la cendre, après m'être enduite d'huile pour me protéger des moustiques, me déplaisait au plus haut point. Je te fais grâce ici des questions d'hygiène corporelle, aux appels de la nature et de mes toutes premières menstruations.

Chaque apprentissage apportait son lot de difficultés et de plaisir, surtout lorsque Nokomis applaudissait mes talents et mes progrès. Elle s'occupait de moi comme elle le faisait si bien pour Plume et Fleur.

Mes premières vraies difficultés d'adaptation arrivent au moment de lever le camp pour se rendre dans les quartiers d'hivers, en territoire de chasse et de trappe. Les deux canots chargés à ras bord, le premier payagé par Hervieux et le suivant par Nokomis, dont l'adresse et la puissance musculaire sont rassurantes. Même les portages, qui ont eu raison de mes forces, n'ont pas d'emprises sur la mère et ses deux fillettes tant elles sont entraînées et expérimentées.

Aussitôt arrivés à destination, les canots sont déchargés et Hervieux rebrousse chemin vers le campement d'été pour récupérer ses huit chiens de traîneau, dont mon sauveteur, pendant que nous faisons revivre le campement qu'il avait, dans les semaines précédentes, pris soin de bâtir, afin que tout soit un confortable tipi pour nous cinq. Peu de temps après, l'hiver reprenait son droit de cité et une nouvelle vie recommençait pour moi,

Les longs mois de mon premier hiver sont chargés de nouvelles acclimations. Nokomis m'initie au traitement des fourrures pour en faire des vêtements et des mocassins. Aussi comment utiliser la graisse pour se protéger contre le froid et se servir des fourrures pour bien isoler le tipi. Durant tout l'hiver, Plume et Fleur m'initient aux joies des neiges abondantes que j'arrive même à aimer pleinement.

C'est ce rituel, repris année après année, qui a fait de moi une vraie Montagnaise. Je dirais même que je dois à ces femmes de la forêt de m'avoir permis de traverser les temps durs de la vie, surtout ceux de la guerre, avec détermination et courage.

Chapitre vingt trois

L'imposante stature d'Hervieux, sa masse musculaire et surtout sa voix de stentor nourrissent toujours, depuis le jour de notre rencontre, la peur au ventre qui m'interdisait toute approche, toute forme d'intimité. Jamais cependant s'est-il montré rude, agressif, voire violent envers nous. Rarement m'a-t-il adressé la parole, de même pour Plume et Fleur, et j'en étais fort aise. Il n'en avait que pour la douce, charnelle et courageuse Nokomis. Ce n'est qu'au cours du troisième hiver que je vaincs ma gêne pour questionner Nokomis, sur tout ce qui me trotte dans la tête. Beaucoup de minauderies pour l'amener à m'expliquer pourquoi cet homme d'action est victime d'ostracisme partout sur la côte.

J'avais pris de l'assurance, je m'appropriais le mode de vie d'un clan montagnais et j'observais ce qui se passait tout autour. J'avais deviné ce qu'il n'avait pas compris, que c'est Nokomis qui veillait au grain, qui menait les destinées de notre petit clan.

Pour ce que je pouvais en comprendre, son apparente soumission sexuelle envers Bernard, était avant tout une arme redoutable entre ses mains, pour l'apaiser et le pacifier. J'avais remarqué, durant les étés, que tous deux s'adonnaient aux plaisirs de la chair, au vu et au su de nous trois. Plus que tout, lorsqu'il était nerveux, maussade ou triste, elle se dénudait, se plaçait droit devant et lui

offrait son corps sans retenue, sans gêne. Puis son devoir de fausse soumission accompli, elle se revêtait, se glissait sous les fourrures et somnait dans un profond sommeil. Pendant les jours suivants, Hervieux se comportait tel un agneau docile, à qui elle pouvait tout demander, souvent exiger.

Les longues nuits d'hiver se prêtaient bien au partage et aux confidences. Je devais avoir quinze ou seize ans, lorsque Nokomis s'est enfin ouverte pour m'expliquer pourquoi son mari est honni de tous sur la Côte, tant par les Montagnais que par les Blancs. C'est lors d'un soir de pleine lune, singulièrement froid, alors qu'Hervieux est en forêt pour relever ses pièges, que l'heure des confidences avait sonnée. Je devais apprendre ce qui se cachait derrière l'hostilité généralisée.

Bernard, comme l'appelait Nokomis, avait épousé Tania, aussi Montagnaise de naissance, bien longtemps avant notre arrivée à toutes deux. Il devait avoir environ vingt ans et Tania, plus ou moins dix-huit ans. Ce qu'elle disait savoir de l'histoire est en partie dû aux confidences qu'elle avait réussi à arracher à Bernard et glanées auprès de femmes de son village. Elle-même habitant un village trop éloigné, le bouche-à-oreille avait porté l'histoire jusqu'au sien.

C'est environ une année après leur mariage que la terre a tremblé. À son retour d'une semaine de chasse, Tania n'est pas dans leur tipi, ni aux alentours. Il s'enquiert auprès des quelques voisins s'ils l'avaient aperçue, sans obtenir la moindre brîbe d'information. La nuit tombée, il ratisse tous les coins de son village et des alentours en quête d'indices et d'informations.

Au lever du jour, il rencontre le chef du village pour le sonder sur la mystérieuse disparition de Tania. Il se bute à l'ignorance totale, une quasi indifférence qui le met hors de lui-même. Sous l'effet de la colère il assaille le chef et saccage l'intérieur de la maison.

Au dehors, il demande de l'aide pour organiser une battue pour la retrouver, sans obtenir le moindre soutien. Chaque supplique refusée est suivie d'un solide coup de poing. Cette journée là, ils se seraient mis à quatre pour venir à bout de sa fureur et le calmer.

Il est resté aux alentours sans parler à personne, sans que personne ne lui adresse la parole. Après quelques semaines de battues intensives, fou de rage, il détruit son tipi, se rend chez le chef et lui assène un dernier violent coup de poing. Puis il part en quête d'informations dans chacun des villages de la région immédiate pour poursuivre ses recherches. Chacune de ses questions se bute à un mur du silence et de l'indifférence. Partout où il passe, son histoire, son sale caractère, parfois violent, l'avaient précédé.

Tania s'était-elle enfuie, avait-elle été enlevée, séquestrée, souillée, s'était-elle trop éloignée en forêt et victime d'un animal sauvage s'était-elle noyée ? Autant de questions sans réponse qui habitent encore et toujours Bernard Hervieux en ne laissant aucun repos à son esprit.

Ce n'est que quelques années plus tard, que les chemins de Nokomis et de Bernard Hervieux se sont croisés. Elle avait, comme tous ceux sur la côte, entendu parler de la mystérieuse disparition de Tania, sans plus. Elle-même veuve, s'était sentie dépourvue et craintive face à l'avenir. Malgré que Bernard Hervieux était toujours un

ours insociable, sa proposition de mariage l'avait séduite. Elle n'a jamais regretté sa décision de le suivre même, si de tout temps, il n'a cessé d'enquêter et de rechercher Tania.

Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, après mon retour en France que je me suis posée bien des questions sur cette confiance de Nokomis. Il est presque impensable que personne n'ait vu, ni entendu quoi que ce soit. Pourquoi aucun de ses congénères ne l'a-t-il soutenu ? Pourquoi toute une population s'est elle enfermée dans le silence ? Pourquoi tous ces silences ont-ils endormi la mémoire collective ?

Pourquoi !?

Chapitre vingt quatre

Le printemps venu nous avons chaussé nos mocassins de nomades. La gamine en moi se défile en me laissant tutoyer le monde des adultes. Bien au fait du drame qui a bouleversé la vie de Bernard Hervieux, même toujours apeurée, j'en viens même à l'estimer, le comprendre, jusqu'à ne plus craindre ses colères. Nokomis me confie plusieurs tâches domestiques et souvent, à sa demande, je surveille et j'accompagne Plume et Fleur, qui sont mes cadettes, lorsqu'elles s'éloignent trop de nos campements.

Descendant les rivières, sautant d'un lac à l'autre, ce sont presque des vacances estivales. Mon apprentissage redoublé facilite mon intégration à la vie en forêt et me confirme comme une vraie de vraie montagnaise. Avec mes sœurs, c'est ainsi que je les appelle, nous formons un trio solidaire. Les joies et les peines de l'une se font en partage avec les deux autres. Cette saison a été la plus agréable des dernières années. Certes Bernard Hervieux est toujours Bernard Hervieux, mais Nokomis veille au grain.

J'étais arrivée chez les Montagnais au moment d'un drame familial. J'allais les quitter dans la foulée d'une tragédie dont la cruauté n'a rien d'égal. Je n'ai jamais vu une chose aussi atroce même à travers tout ce que j'ai pu voir et vivre dans les hauteurs des Vosges durant la guerre.

La journée est magnifique, le soleil est bon et nous sommes toutes de fort belle humeur. Hervieux est à la pêche et nous faisons le choix de nous promener aux alentours de notre campement. À peine avons-nous fait quelques pas à l'extérieur du tipi, que trois coyotes, jappant et bavant, la gueule grande ouverte, surgissent et s'élancent vers nous. Nokomis fait barrage pour nous protéger et, à peine avons nous le temps de faire quelques pas de recul, que les trois coyotes se jettent sur elle. Ce que le ruisseau de larmes me laisse entrevoir est effroyable.

Renversée par les coyotes déchaînés, Nokomis est sur le dos. Ils atteignent un niveau de violence extrême. Leurs crocs s'enfoncent dans sa chair, lui arrachent la peau, en avalent des morceaux, laissant son ossature apparente. Quelques minutes plus tard, même son visage n'est plus.

Poussée par un courage que je ne me connaissais pas, à mon tour je fais barrage pour protéger les deux filles de Nokomis, avant que les trois fauves sanguinaires décident de répéter leur affreux et monstrueux carnage sur l'une de nous. Lentement, nous retraits vers notre tipi. Ce n'est que rendues à l'intérieur, l'entrée bloquée, que nos corps sont secoués, quasiment convulsifs, emportées par des cris, des hurlements et des pleurs qui n'ont de cesse. Ce n'est qu'après quelques heures d'un silence absolu à l'extérieur que je sors du tipi, sans Plume et Fleur, pour me rendre auprès de Nokomis. Une vision insupportable s'offre à mon regard et la tristesse qui se dégage est infinie. C'est à cet instant précis que je prends ma première décision d'adulte par rapport à mes sœurs qui attendent mon retour.

Je leur révèle qu'une demi vérité sur ce que je viens de voir. Je n'allais pas leur décrire l'effroyable scène du carnage. Elle est morte, sa souffrance aura été de courte durée, malgré la violente attaque des coyotes. Après les avoir longtemps tenues dans mes bras, goûté leurs larmes et calmé leurs corps secoués de spasmes convulsifs et violents, je les convaincs de ne pas me suivre auprès du corps de leur mère. A pas feutrés je suis retournée près d'elle, emportant deux grandes peaux que j'ai utilisées pour la protéger contre l'ultime profanation de prédateurs. Pour tenir éloignée la harde de coyotes qui pourrait revenir, j'ai fait un grand feu en attendant le retour d'Hervieux, tout en craignant que le souvenir de la disparition de Tania l'amène à s'en prendre à moi. Puis, toutes trois nous avons sombré dans le sommeil bienheureux de l'enfance.

Son retour ne se passe pas tel que je l'avais imaginé. Ses yeux sont arides, il ne dit pas un mot. Je dirais même qu'il fait preuve d'un courage et d'un stoïcisme exemplaire. Il retire les peaux que j'avais utilisées pour la protéger puis, voyant son état, la drape avec précaution et respect, la prend dans ses bras et la transporte au centre du tipi.

Presque sans sommeil, nous veillons sur elle, comme si cela nous permettait d'apprivoiser la mort et accepter son départ. Après avoir veillé le corps inerte de sa femme, pendant deux jours et deux nuits, il est ressorti construire une imposante stèle de bois sur laquelle il a déposé le corps. Nous nous sommes rassemblés et pour la toute première fois depuis mon arrivée, il fait montre de tendresse en nous enveloppant de ses longs bras.

Dans les minutes qui suivent, il extériorise sa douleur en entonnant quelques chants qui me rappellent les chants liturgiques catholiques. Puis tout en s'approchant de la stèle, il parle à Nokomis en français et à Tania dans la langue algonquine. Je n'ai pas de souvenirs précis de ses paroles, mais son visage ravagé m'est encore présent, tout autant que ceux de mes deux petites sœurs, maintenant orphelines comme moi.

Avec la torche de paille résinée qu'il avait allumée, il embrase la stèle que nous regardons disparaître, emportant le corps de Nokomis et l'esprit de Tania avec elle. Alors que les braises sont encore chaudes et fumantes, il les enfouit dans une fosse qu'il avait creusée. Après l'avoir refermée, il y plante une croix et se signe. Nous faisons de même.

Je n'ai pas pleuré pendant la cérémonie. Nokomis avait été ma protectrice, elle avait soigné mes blessures, avait accompagné mon entrée dans le monde des femmes. Pendant quatre années, presque à chaque jour, elle m'avait tout enseigné. Pourtant je n'ai pas été capable de lui rendre tout l'hommage qu'elle méritait.

Aujourd'hui, Julia, le temps est venu pour moi de lui payer tribut, lui rendre l'hommage que je lui dois.

Tenez-moi dans vos bras et laissez-moi pleurer, aussi longtemps qu'il le faudra.

C'est une petite fille qui pleure à fendre l'âme que je tiens dans mes bras. Pendant de longues minutes elle n'est plus avec moi, elle semble être retournée sur le site de la cérémonie funèbre. Elle chuchote des phrases, tantôt en français, tantôt en montagnais, puis s'agenouille et se signe.

Après l'avoir aidée à se remettre debout, je me suis montrée insistante pour qu'elle aille se reposer et taire la suite des événements sur cet épisode de sa vie en terre montagnaise. Après avoir gentiment refusé, son doux sourire est réapparu et elle a poursuivi son récit.

Dès la fin de la cérémonie mortuaire, Hervieux démonte le campement. Je ne sais pas où sont les chiens et ce qu'il advient d'eux. Une chose est certaine, ils ne sont pas de la caravane. Le canot et les chevaux, servent de moyens de transport pour ce long périple de neuf mois qui allait nous faire quitter la civilisation montagnaise pour se rapprocher de celle des blancs.

Les premiers temps sont corrects, mais ardu, il ne s'occupe presque plus de nous. Tout le long des déplacements il chasse et pêche pour garnir nos sacoches de provisions, monte et démonte les campements, rien de plus. L'homme doux et chaleureux qui s'était dévoilé après la mort de Nokomis, qui avait manifesté de la compassion envers mes sœurs, qui s'était montré gentil et prévenant envers nous trois, retrouve vite son caractère rêche et coriace, sa rude personnalité difficile à vivre.

Tout ce que m'avait enseigné Nokomis me sert bien. Je suis, après quelques jours, désignée responsable de toutes les tâches domestiques du quatuor. Tâches que j'occupe jusqu'à mon arrivée à Métabetchouan, après y avoir été vendue, ce qui ne me surprend en rien.

C'est en se rapprochant des villages des Blancs que le comportement d'Hervieux prend un tournant malheureux qui met notre sécurité en péril. C'est par le fruit de ses cambriolages, argents et vivres, dans les villages des blancs et du vol de peaux dans des réserves montagnaises

qu'il revend dans un village suivant, qu'il assure notre subsistance

Il cogne chaque fois qu'il est pris en flagrant délit d'ivresse, de vol ou encore de débauche. Il rentre au campement le visage tuméfié et la puanteur d'alcool qui exhale de son corps le rendent presque ignoble. Le voyage est de plus en plus long et pénible à vivre. Finalement nous ne sommes que trois enfants laissées à eux-mêmes, complètement libres de nos mouvements, sans surveillance, sans protection aucune.

Dans les villages côtiers, il libère ses pulsions sexuelles auprès de femmes faciles qui ont une vie sexuelle libre. Lorsqu'il revient bredouille, je l'ai souvent aperçu satisfaire sa sexualité derrière notre campement, occasionnellement dans sa couchette. À sa défense, en aucun temps, en aucune occasion, nous a-t-il manqué de respect ou tenté quelques formes d'attouchement. Même que lorsque l'on devait se dévêtir pour faire notre toilette, il sortait du tipi.

Je ne savais que faire, je craignais pour l'avenir, pour notre avenir à toutes trois. Il était évident qu'Hervieux ne savait comment s'occuper de nous, nous n'étions qu'un embarras, un trop lourd fardeau pour lui. C'est en arrivant à Pointe-Bleue, village montagnais du lac Saint-Jean, qu'il nous a fait part de ses intentions. Il allait me trouver une famille d'accueil dans une famille de blancs. Quant à Plume et Fleur il leur a dit que c'est dans une famille montagnaise qu'il allait les faire adopter. Je n'ai jamais su ce qu'il était advenu d'elles.

Chapitre vingt cinq

J'ai beaucoup dit sur ce qu'aura été ma vie avant votre naissance. Vous-même vous avez mis en partage des grands pans de votre vie qui m'ont fait prendre conscience des effets de ma décision sur plusieurs membres de votre famille mais, plus vrai encore, sur votre vie.

Avoir été le fruit d'une relation adultérine, avoir été dépossédée du droit à la vie de famille et surtout exclue du cercle familial sont autant d'événements qui vous auront marquée. Je me console en pensant que votre maturité, la sûreté de votre jugement et votre vécu ont certainement contribué à soigner plusieurs blessures de l'âme.

Toutefois, avoir été abandonnée par sa propre mère, est un délit de la vie qui ne peut trouver réponse et pardon ailleurs que dans des explications bien senties. Il est maintenant temps de tout vous dire, sur ce qui m'a fait fuir en vous laissant derrière.

C'est pendant mes cinq années chez les Hervieux que mon éveil à la sexualité a commencé à se révéler. La gamine que j'étais, à mon arrivée, est devenue, vous vous en doutez bien, une adolescente pubère. Nokomis ne m'avait jamais parlé de sexualité. Ma seule référence en la matière, reposait sur ses ébats amoureux avec Hervieux. Pour moi, la sexualité n'était rien d'autre que l'action sanitaire d'une femme à un homme.

Je n'ai jamais connu ni rencontré un Montagnais avec qui j'aurais voulu, ni même envisagé, l'accouplement. La chose que je croyais, à tort, était que l'homme et la femme devaient habiter sous le même toit pour avoir le droit de copuler.

Je me souvenais avoir vu Nokomis lorsqu'elle voyait, qu'elle sentait qu'Hervieux était désespéré et anxieux, lui offrir son corps. Cette nuit là, j'ai reconnu chez votre père les mêmes symptômes et j'ai cru que je me devais d'imiter Nokomis, c'est-à-dire, faire mon devoir.

J'ai alors répété les mêmes actions, les mêmes gestes que Nokomis avait librement fait devant moi. À ma grande surprise, votre père répétait ceux que j'avais observé chez Hervieux, alors qu'il ne les avait pas vus, qu'il ne le connaissait pas. Lorsque je me suis donnée à votre père, ce n'était pas une quelconque forme de débauche sexuelle.

Je vous ai beaucoup parlé de ce que fut ma vie en terre montagnaise et en France, mais je ne vous ai pas tout dit. J'ai volontairement omis certains faits que j'aborderai seulement lorsque je vous aurai expliqué ce qui a guidé mes décisions et mes actions.

S'il y a une personne sur terre qui doit savoir, c'est bien vous. Il vous appartiendra, si vous le voulez bien, de les partager avec votre père à qui vous devez la vie ; avec les Martin pour qui j'étais la fille qu'ils auraient voulue et les Chartier qui n'ont pas connu le bonheur de la parentalité, pour lesquels j'étais l'enfant qu'ils n'ont pas eu. À partir de la connaissance et de la divulgation de ma condition, moi qui n'avait jamais eu de mère, dont le père était décédé, j'ai pu compter sur le soutien et l'aide de deux mères et trois pères.

Au moment de votre naissance, mon âge biologique ne me classe pas encore dans le monde des adultes. Cependant mes années passées chez les Montagnais avaient favorisé mon épanouissement dans l'ombre de leur code et de leurs valeurs. Ce que je veux vous dire ici, c'est que toutes les actions, tous les gestes que j'ai posés, du jour de votre conception jusqu'à mon retour en France, ont été ceux d'une adulte et non pas d'une gamine abandonnée dans la vie.

Monsieur Ovila et madame Lydia sont des hôtes exquis. Ils ne me forcent pas la main, mais leurs propos sont souvent ceux de parents. Je me souviens, assez bien d'ailleurs, d'une de nos discussions dans les semaines suivant le baptême.

— Tu sais Alisha, *c'est madame Lydia qui parle*, que bientôt tu seras confrontée à de graves et pénibles décisions. Ovila et moi, nous avons beaucoup devisé sur la question et sur les choix d'avenir qui s'offrent à toi.

—. Je suis bien consciente que j'arrive à la croisée des chemins madame Lydia. Une chose cependant, il y a deux options que je ne veux même pas considérer, dont celle de retourner vivre à Métabetchouan dans un milieu instable et ambigu ; ou de rejoindre une tribu montagnaise sur la côte, une chose tout aussi impensable.

— Tu as raison Alisha, mais d'autres portes te sont aussi ouvertes. Tu pourrais choisir de rentrer dans ton pays et laisser Julia à Québec en adoption ; ou alors prendre pied à Québec pour y vivre avec la petite. Dans le premier cas nous sommes disposés à adopter Julia, alors que dans le deuxième nous ferions de même pour toi.

Certes, j'éprouvais le désir de revoir mon pays, mais ma voix intérieure me disait de m'établir à Québec avec toi. C'étaient peut-être deux choix abstraits, par rapport à la réalité et au contexte, même si les Chartier nous offraient l'amour, la sécurité et l'avenir.

Plus les jours passent, plus mon avenir semble se préciser. Vous pouvez facilement comprendre que de migrer d'un tipi vers une maison familiale dans un village ouvrier, pour terminer ma migration dans un château dans une grande ville, tout cela en si peu de temps, bouleverse la vie tout en offrant la stabilité. Je suis sous la protection de monsieur Ovila, madame Lydia est une vraie mère pour moi. Nous vivons dans un cocon à l'abri des écueils que le destin pourrait jeter sur notre route. Nous vivons ensemble dans un petit logis qui nous est réservé ; la nounou, qui est aussi votre nourrice, s'occupe de vous lorsque je pars marcher dans la ville pour réfléchir à notre avenir.

C'est lors de l'une de ces sorties que mon passé allait me rattraper. Sur la rue un homme que je crois reconnaître m'apostrophe.

— Alisha-Louise ! C'est bien toi Alisha-Louise n'est-ce pas ?

Je suis sous le choc, voire paralysée. Je ne peux croire que Bernard Hervieux croise ma route une fois de plus.

— C'est bien moi. Je suis surprise que vous m'ayez reconnue après tant de temps. Que faites vous à Québec ?

— Je suis de passage pour vendre mes peaux à un réputé pelletier de Québec avant de retourner sur la côte.

— J'espère que vous ferez un bon voyage de retour et ne manquez pas de saluer ceux que j'ai bien connus pendant mes années passées dans la communauté montagnaise, surtout Plume et Fleur.

— Ne sois pas si pressée Alisha. Nous pouvons encore parler.

— Oui, encore quelques minutes seulement, car je suis attendue.

— Je me souviens encore de la façon dont tu as vécue la mort de Nokomis-Rose et c'est pour cette raison que je ne t'ai jamais oubliée. Tu sais Alisha, j'ai regretté t'avoir laissée chez les Dumontier et c'est pourquoi je te propose de revenir avec moi sur la côte. Je pourrais offrir à monsieur Dumontier de te racheter. Je suis même certain qu'il accepterait. Qui sait, plus tard peut-être, tu pourrais même m'épouser.

— Vous n'êtes pas sérieux monsieur Hervieux. Je l'ai toujours appelé monsieur Hervieux ! Tout d'abord vous ne savez sûrement pas que madame Ophélie, la femme de monsieur Dumontier, est décédée quelques semaines après que j'ai eu pris du service chez-eux. Puis quelques mois plus tard, j'ai accepté sa demande en mariage et nous sommes maintenant les parents d'une jolie fille. Nous résidons à Québec pour quelque temps encore et nous devrions rentrer à Métabetchouan dans une semaine ou deux. Donc bon retour sur la côte !

— Oui je dois rentrer dès demain, mais je vais hâtivement revenir faire mon offre à monsieur Dumontier. Je suis certain qu'il l'acceptera.

Lorsque je me suis rendu compte qu'il me suivait à distance, j'ai alors su que ma vie, une fois de plus, venait de basculer, de voler en éclats. Il ne me restait qu'une

seule option, mon retour en France, en vous laissant en adoption. Le mauvais sort, que je ne pouvais conjurer, s'acharnait encore et toujours.

Pour la suite, même si je vous ai dit plus tôt que mes actions et décisions ont toujours été celles d'une adulte et non d'une gamine, je vous permets d'en douter. Si, au lieu de me réfugier dans le mutisme le plus total, j'avais tout raconté à monsieur Ovila, je suis certaine maintenant, qu'il aurait su dénouer l'impasse, d'abord pour éloigner Hervieux et surtout pour nous protéger. Notre bonheur, qui pourtant m'était accessible à ce moment-là, me semblait à nouveau inatteignable. Je n'avais plus qu'un seul but : L'évasion !

Dans les jours qui suivent, je maquille mon désarroi pour organiser ma fuite en prenant grands soins de ne pas attirer l'attention. En catimini, je prépare mon baluchon pour, dans un premier temps, demander asile à la Women's Christian Association située ³sur la rue Sainte Anne, une association anglophone qui, sans poser aucune question, répond aux besoins des femmes et filles en difficulté, quelles soient anglophones, francophones ou indiennes. Puis j'irais acheter un passage sur un navire qui se préparerait à lever l'ancre vers la France. Faute de moyens, c'est vers le capitaine d'un navire qui bat pavillon français, que je me tourne. Un marin, rencontré dans le port, m'avait mise sur le chemin du capitaine du navire sur lequel il navigue, me disant qu'il recherchait une aide-cuisinière pour le temps de la traversée.

³ Ancêtre de la YWCA, la WCA a vu le jour à Québec en 1875.

Puis j'écris trois lettres, une première à mes protecteurs et une deuxième pour votre père. Je me devais de leur expliquer. Dans un cas comme dans l'autre, je savais que j'allais les blesser et qu'ils seraient inquiets, voire dévastés. La troisième, mes derniers mots, ont été pour vous, Julia. Après l'avoir relue, maintes et maintes fois, je l'ai cachetée. Dès que la date du départ serait connue, j'allais me rendre, quelques jours avant, au WCA pour ensuite être admise à bord au jour et à l'heure convenue.

Mon plan s'est réalisé tel qu'élaboré, n'eut été d'un dramatique et violent événement à bord, durant la traversée.

C'est à ce moment que je lui demande si elle aimerait relire sa lettre d'adieu. Après quelques secondes, hébétée, elle me tend une main moite et tremblante pour la prendre et en faire la lecture.

Sa lecture terminée, tendrement enlacées, je sentais des frissons spasmodiques courir sur son corps. Nos larmes, qui coulent abondamment, se fraient difficilement un passage entre nos joues rapprochées. C'est à cet instant que, pour la première fois, nos chaleureux mais sobres retours dans le temps, cèdent sous le poids des émotions.

Jamais, mais alors jamais, d'ajouter après un long silence, je n'aurais pensé, qu'un jour, cette lettre me reviendrait. J'en suis à la fois heureuse et très émue. Pour moi elle est le signe que je ne fus jamais oubliée et ce, malgré mon inconduite qui a semé la peine et le désordre dans plusieurs vies, principalement la vôtre, Julia.

— Mais dites-moi Julia, depuis quand avez vous cette lettre en main, et de qui la tenez vous ?

— Vous devez d'abord savoir que c'est accompagné de Claudia Martin que papa est venu me chercher à Québec. Les deux ensembles avaient convaincu Ophélie, que j'ai plus tard cru être ma mère, de m'accueillir. Avant de partir, madame Lydia a remis cette lettre, toujours cachetée, à papa.

— C'est donc votre père qui l'a conservée ?

— En effet, c'est lorsque qu'il m'a révélé les secrets bien gardés des événements qui précèdent et suivent ma naissance, qu'à mon tour, je l'ai reçue.

— Pourquoi l'avoir conservée ?

— Après avoir proposé à papa de la lire, il a refusé. Il m'a dit que cette lettre était mon trésor et que moi seule avait le droit de la décacheter, de la lire et de l'enfouir dans mon cœur. Encore aujourd'hui nous sommes les seules à en connaître le contenu. Jamais il ne me serait venu à l'idée de détruire le seul lien concret qui me reliait à vous.

Pour la deuxième fois en quelques minutes, les émotions ont pris le dessus et nous sommes resté enlacées pendant de longues minutes.

Je prends maintenant conscience, Julia, que je ne dois pas partager mon récit avec trop d'empressement. D'autres événements de ma vie, à la fois tristes et cruels, sont encore à dire.

Le soleil va bientôt se lever et il est temps que nous allions dormir. Si vous le voulez bien, nous allons reprendre cette conversation au saut du lit. Nous le ferons dans la nature qui sied à une fille du nord. J'aurai aussi une bien belle chose à vous faire voir et entendre.

Chapitre vingt six

Ce sont des effluves invitants de la cuisine qui me titillent le nez et qui m'ouvrent les yeux. Après un brin de toilette, je suis descendue. Louise qui s'y trouve déjà, s'affaire aux fourneaux avec sa cuisinière. Sa tenue et sa physionomie ne portent en rien les signes de fatigue et d'émotions. Les heures écoulées dans la longue boucle du retour en arrière ne semblent pas avoir d'emprise sur elle.

Hubert, son mari que je n'ai toujours pas rencontré, s'était levé à l'aube et avait choisi de se faire discret pour ne pas troubler notre intimité. Nous sommes donc seules, libres de nos mouvements jusqu'à l'heure du dîner, moment entendu pour que Louise fasse la connaissance de ses petits-enfants avant de se dire adieu.

Tel qu'espéré, le temps est clément et le soleil est bon. Audehors, je prends l'initiative de glisser mon bras sous le sien, geste qu'elle accepte en le coinçant contre elle.

Julia, avant d'aller dormir je vous ai dit que j'avais des choses, des événements tristes et cruels à vous révéler. Je voulais aussi me ménager quelques instants pour repenser à la portée et à l'impact de mes confidences. Des faits qui, encore aujourd'hui, ne sont connus que de moi.

Hier, j'ai pris conscience que même les vieux secrets sont lourds à porter, que les partager pourrait, peut-être, anesthésier des chagrins qui ne m'ont jamais quittée.

Deux jours avant que le navire ne lève l'ancre, bien au fait que monsieur Ovilla et madame Lydia s'absenteraient pour la journée, je vous ai longuement bercée, je vous ai cajolée et j'ai beaucoup pleuré. Puis j'ai déposé mes trois lettres dans le bureau de travail, récupéré mon baluchon que j'avais soigneusement dissimulé. Ensuite, j'ai informé votre nourrice que je n'allais rentrer que tard en soirée, ajoutant que madame Lydia en était informée.

C'est en prenant soin de ne pas me faire remarquer, ayant soigneusement visualisé mon parcours, que je me suis rendue au WCA pour n'en ressortir que deux jours plus tard pour descendre dans le port, toujours en longeant les murs des ruelles pour ne pas attirer l'attention. Comme mon arrivée avait été signalée au vigile de garde, j'ai pu facilement embarquer. Ce n'est qu'à la levée de l'ancre que mon cœur a retrouvé son rythme normal.

Les premiers jours à bord se passent bien. Je travaille aux cuisines avec la mère du capitaine qui, malgré des allures de matrone, est d'un commerce facile. Lorsque je fais le service au réfectoire, j'entends toutes sortes de remarques que je ne comprends pas toujours, si ce n'est les rires collectifs et les sifflets qui m'en font décrypter le sens.

Je partage la cabine de la femme qui dort profondément et ronfle toutes les sonorités de la gamme. Une nuit, alors que je dors d'un sommeil léger, une main me bâillonne alors que l'autre remonte ma robe de nuit. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'homme me viole. C'est à cet instant même que ma compagne de cabine est sortie de son sommeil par mes cris et mes efforts pour me dégager. Voyant ce qui se passe, elle frappe sans

succès mon assaillant avant d'ouvrir la porte pour hurler des appels à l'aide. Grâce à elle, les marins qui sont accourus ont empoigné le violeur, en fureur éthylique, qui beugle et frappe tout ce qui bouge.

Au matin, la mère du capitaine me dit avoir donné sa version à son fils qui m'invite à le rejoindre dans sa cabine. Dès mon arrivée, il se confond en excuses et m'annonce que d'ici à notre rentrée dans le port du Havre, je suis relevée de mes tâches pour me reposer et récupérer de ce malheureux incident.

Après l'avoir remercié et avoir demandé la permission de retourner à la cabine, il m'invite à me rasseoir pour ajouter qu'au débarquement au Havre, je n'aurai rien à craindre. Il allait garder mon assaillant aux fers jusqu'au moment de mettre les voiles en direction de la Guadeloupe. Que là-bas, il le ferait emprisonner pour avoir fomenté une mutinerie et qu'il resterait au cachot pour de longues, de très longues années. Si je vous exhorte à ne pas déposer une plainte aux autorités portuaires pour viol, ni d'en parler à qui que ce soit, c'est que je suis non seulement le capitaine du navire, mais aussi le père de ce salaud de violeur. À ces deux titres je vais m'assurer qu'il paye pour son crime. En le quittant, à titre de réparation, a-t'il dit, je vous remets cette somme d'argent qui devrait vous permettre de prendre le temps de voir venir.

À peine à terre, je me suis trouvé un emploi d'aide ménagère. À toute fin pratique, je jouais le même rôle que j'avais tenu dans votre famille et j'apprivoisais lentement mon pays, tout en m'y trouvant un peu à l'étroit.

Quelques semaines plus tard, je comprends que mon agression allait laisser sa marque. J'étais enceinte de mon

violeur. À cette époque noire de ma vie, je n'avais été prise que deux fois par un homme, une première fois avec mon plein consentement et une deuxième par la force violente.

Lorsque ma fille est née, je l'ai gardée. Il n'était nullement question que je m'en sépare pour la laisser en adoption. J'avais déjà commis le crime de l'abandon une première fois, il n'était pas question que je récidive. Baptisée aussi du prénom de Julia, en votre honneur et pour ne jamais vous oublier, elle est restée au Havre jusqu'au moment de s'installer à Paris pour y faire médecine. Vous savez maintenant que vous avez une demi-sœur qui porte votre prénom pour des raisons évidentes.

Surprise, les larmes me gagnent, sans trop savoir pourquoi et sur qui je pleure. Sur Louise qui aura été la proie d'un fou dément et la victime d'un destin aveugle, cruel et impitoyable ; ou sur moi-même qui a consacré une grande partie de ma vie pour découvrir et comprendre ce qu'aura été l'époque de la grande noirceur ?

Puis, nous avons continué notre marche aux alentours jusqu'à ce que des aboiements mettent mes oreilles en alerte. Ce n'est que rendue à l'enclos que j'ai droit à un complément de confiance, une merveilleuse confiance !

Ces chiens, comme vous, sont canadiens. J'ai traversé, avec eux, la guerre dans les Vosges. À la fin des hostilités, le Ministère de la Guerre a offert aux habitants de la région des Vosges qui le désiraient, d'adopter les centaines de braves chiens soldats qui ne sont pas morts au combat. Des dizaines de compatriotes, tout comme moi, les ont adoptés.

Durant mes cinq années, sur la Côte-Nord, chez les Montagnais, j'avais acquis des connaissances sur l'élevage des chiens de traîneau. Je tenais à adopter un mâle et une femelle originaires de chez-vous. Comme vous pouvez le constater, ils ont été très prolifiques et leurs descendants leur font honneur. Je tenais à vous les faire voir pour confirmer que mes sentiments envers mon passé canadien ne sont pas feints.

Je suis rentrée dans l'enclos, les six chiens se sont approchés de moi comme s'ils me connaissaient depuis toujours. Mon cœur a explosé de joie.

— Ce que vous m'avez raconté, hier et aujourd'hui, est à la fois admirable et renversant. Toute la lumière est maintenant faite sur des zones d'obscurité qui laissaient cours à de folles suppositions. Je dois vous dire, Louise, que de toute ma vie je ne me suis jamais sentie aussi fière d'être et de me savoir la descendante d'une femme telle que vous.

— Chut ! chut ! taisez vous Julia !

— D'accord ! Toutefois j'ai une dernière demande à vous faire, même si cela ne me regarde pas.

— Je vous écoute Julia.

— Voulez vous me raconter ce que fut la vie, votre vie, entre la naissance de ma sœur Julia et la fin de la guerre ?

Chapitre vingt sept

Ne sois pas surprise Julia d'apprendre que les premières années de mon retour en terre natale ont été vécues dans le mensonge. Par la force des choses, je suis devenue une sacrée bonne trompeuse. De pieux mensonges, soit pour inspirer la pitié ; d'autres par omission, pour taire ou maquiller des événements de ma vie et expliquer ma maternité ; certains pour me mettre en valeur afin de m'ouvrir des portes. Je crois qu'avoir vécu pendant cinq années, dans le sillage de Bernard Hervieux, maître de la séduction par le mensonge, avait donné des fruits.

Mais il y a plus. Je n'ai aucun papier prouvant ma citoyenneté française, mes connaissances de ma langue, quoiqu'encore correctes, sont fortement teintées de la couleur de celle des Montagnais. Je ne saurais dire laquelle était ma langue première. J'avais aussi les attributs d'une femme de tête décidée et autoritaire, traits de caractère féminins peu communs à l'époque. Je suis, en définitive, le produit de la culture montagnaise.

Tel que je vous l'ai déjà dit, dès les premiers jours suivant mon débarquement, après m'être déplacée dans l'arrière-pays pour me mettre à l'abri des indiscretions, j'ai la chance de me trouver un travail d'aide domestique. Les vêtements que m'avait achetés madame Lydia me donnent une apparence soignée et me permettent de faire

bonne figure. C'est auprès d'un couple vieillissant, les Chapelier, dont l'homme a des difficultés de mobilité, que cette chance m'est donnée. Le besoin est pressant et peu de questions me sont posées. Je leur avais dit que j'arrivais de la Martinique pour expliquer mon accent ; que j'avais vingt-et-un ans et que j'avais acquis là-bas une bonne pratique en service domestique. Je dois dire ici que les mois vécus chez tes parents m'avaient quand même bien préparée à accomplir ce qui était attendu de moi.

Je crois que mes services sont prisés et, même si je suis en soutien auprès d'eux, je me sens comme dans un doux cocon. C'est dans le quatrième mois de grossesse que madame Chapelier, non sans une certaine gêne, s'est enquis de ma santé.

— Dites moi Louise, avez-vous des problèmes de santé ?

— Je ne crois pas madame ! Pourquoi cette question ?

— Je ne veux surtout pas être intrusive, mais, depuis quelque temps, je remarque que vous avez des nausées, que votre teint est blafard et que vous sentez le besoin de dormir, de vous reposer. S'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous, n'hésitez pas à me le demander.

Dans les semaines qui suivent, les rôles sont inversés. Je ne crois pas l'avoir bernée. C'est madame Chapelier qui veille sur moi avec une vigilance soutenue, soucieuse et affectueuse comme le fut madame Martin, dans les mois qui ont précédé votre naissance. Puis, quelques semaines plus tard, alors qu'elle me trouve sommeillant dans le salon, je décide de presque tout lui raconter, sachant qu'elle saura étouffer le papotage en devenir dans le village.

C'est assis bien confortablement dans le salon que j'entreprends de clarifier la situation. Même après tout ce temps, je me souviens de mes premières paroles.

— Je dois d'abord vous dire madame que, dans quelques mois, je vais avoir un bébé, j'entre dans mon cinquième mois de grossesse. Je suis enceinte de mon mari qui est mort par noyade au Canada.

— Attendez, attendez Louise ! Je ne comprends pas très bien. Comment votre mari a-t-il pu vous mettre enceinte et mourir au Canada, alors que vous m'aviez dit, à votre arrivée, que vous veniez de débarquer directement de la Martinique ?

— Je comprends très bien votre réaction. Vous avez raison de ne pas comprendre madame.

— Alors expliquez-moi !

Je suis entrée dans un monologue bardé de mensonges, digne d'une tragédie classique, qui allait durer des heures.

Vous devez savoir qu'avant mon retour en France j'ai habité le Canada pendant plus de deux ans. Mon père avait été envoyé là-bas par Henri Menier de la famille de chocolatiers Menier, pour coloniser Anticosti, une île dans le fleuve Saint-Laurent, et y établir un immense territoire de chasse et de pêche pour son unique plaisir.

Pendant ces deux années, avec mon père, je traversais souvent le fleuve Saint-Laurent vers la côte. Mon père s'y rendait pour traquer des animaux qui pourraient être transplantés dans le futur Éden Menier. Pour l'aider, il faisait appel aux services d'indiens pour le guider. Ils étaient tous Montagnais.

Lorsque nous sommes sur la terre ferme nous résidons toujours dans des habitations d'écorces que les Montagnais appellent tipi. C'est pendant ces deux années vécues presque exclusivement sur leur territoire, que j'ai appris à connaître et à aimer la race et leur culture. Puis arriva ce qui devait arriver.

Je me suis follement éprise du fils aîné de notre guide. C'est un prêtre de la congrégation des Oblats, car les Montagnais sont catholiques, qui a béni notre mariage. Je suis devenue enceinte la veille de sa mort. Lorsque je me suis présentée à vous, je n'en savais encore rien. Ce n'est que quelques semaines plus tard que j'ai pris conscience de ma nouvelle condition. Si je vous ai caché cette nouvelle, c'était par peur de perdre mon travail chez-vous.

Si je vous le dis aujourd'hui, c'est que je ne suis plus en mesure de dissimuler mes nouvelles formes. Je n'ai plus le choix de m'exposer au grand jour et souffrir d'être remerciée. Si vous acceptez de me garder avec vous encore quelques jours, je vais me rendre à l'Hospice de la maternité pour y vivre mes derniers mois de grossesse.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je voudrais vous congédier ?

— Comme je n'ai plus de mari, des langues méchantes vont certainement se faire aller et vous risquez de faire les frais du commérage.

— Julia ma petite, oubliez l'Hospice de la maternité. Vous allez demeurer avec nous jusqu'à la délivrance et nous verrons plus tard pour la suite.

Mes émotions n'étaient pas feintes. Le souvenir de ma première grossesse, qui m'avait valu d'être honnie,

maudite, refaisait surface. Mais, cette fois-ci encore, une bonne fée allait veiller sur moi.

Pendant de longues heures elle m'écoute avec attention, pose plein de questions sur les indiens, leur culture et leurs modes de vie.

C'est en lui racontant comment mon père et mon mari sont morts en mer, qu'elle s'est montrée encore plus curieuse. Je l'ai surtout profondément touchée en lui relatant mon odyssée sur la Côte, à partir du moment où j'ai été recueillie et soignée dans la famille du gardien d'un phare.

— Dites-moi Julia. Comment êtes vous rentrée en France ?

— Une semaine après le naufrage, un caboteur qui assurait le ravitaillement des réserves indiennes et des villages m'a ramenée au port de Québec. Comme je n'avais aucun papier, plus de vêtements et que j'étais sans le sous, je me suis présentée dans une maison pour femmes en difficultés où on m'a hébergée, donné de beaux vêtements et quelques dollars.

Dans les jours qui ont suivi, ils ont facilité mon embauche comme aide-ménagère à bord d'un navire marchand en partance pour la France.

Mes mensonges, qui n'avaient pour unique cible de camoufler le viol et nous donner, mon bébé et moi, un avenir sans tourment, ont fait mouche. Tel que je l'espérais, la notoriété de madame a tué dans l'œuf toute velléité des bien-pensants de me pointer du doigt.

Aussi inattendu qu'inespéré, il y eut un bénéfice exceptionnel. Madame a fait en sorte que mon histoire soit connue et partagée par le plus de personnes possibles, tant

mon récit l'avait séduite. Elle était fière de m'avoir à ses côtés.

Pour y arriver, une fois semaine, elle invite des personnes de son entourage à prendre le thé. Je répète alors le récit de mon incroyable aventure canadienne chez les Indiens d'Amérique, chaque fois, enrichi de prolifiques détails. Son succès est tel que des bourgeois de la classe dirigeante, des connaissances lointaines, des voisins, rarement visités, finissent par trouver le chemin de la maison. C'est dans ce contexte que le mensonge fait œuvre utile. La première société de conférences de la région voit le jour et je deviens une héroïne.

Les deux derniers mois de ma grossesse sont sans histoire. Une aide ménagère est embauchée et je n'ai plus le droit de faire quelque activité ménagère que ce soit.

L'arrivée de Julia sème la joie chez les Chapelier. Même monsieur, qui est d'une nature plutôt effacée, est présent comme jamais dans notre quotidien. Je suis considérée, traitée tel un membre de plein droit dans la famille Chapelier. Julia qui prend de l'âge sème la joie à tout vent dans la maison.

Je suis aussi plus jeune que ne le laisse croire le récit édulcoré de ma jeunesse. Je brûle d'impatience de me valoriser, de servir la communauté.

C'est à travers madame Chapelier que mon avenir allait se dessiner. Connaissant mon profond désir d'aider, elle me demanda si devenir infirmière serait une mission sociale qui me plairait. Pendant deux ans, je prends le chemin des lycéens afin d'enrichir mes connaissances générales pour me préparer à déposer une demande d'inscription à l'école des infirmières.

Lorsque je me suis présentée à l'école, la couleur de la réalité s'est transformée en un florifère médical par l'invocation d'expériences passées. Le rappel des soins aux blessés, les accouchements naturels, mes connaissances des herbes et des plantes médicinales les ont convaincus. J'ai su ainsi répondre à toutes leurs questions, toujours en reprenant l'essentiel de ma vie chez les indiens. Je ne crois cependant pas les avoir dupés outre mesure pour être admise.

Après quatre années d'études laborieuses, j'ai été diplômée de l'école des infirmières. Pendant toutes les années d'avant-guerre, je suis restée attachée à la famille Chapelier. J'ai été courtisée par quelques hommes, sans pour autant avoir connu l'amour ni avoir mené une vie monastique.

J'ai exercé ma profession d'infirmière jusqu'au déclenchement de la guerre. Un an plus tard, en 1915, je me suis enrôlée dans l'armée française et je fus postée au Havre comme infirmière militaire.

Chapitre vingt huit

Même si le viol remonte à presque vingt ans, faire mon service militaire à l'intérieur des limites du port du Havre me garde résolument en alerte. Non pas que je crains une autre agression sauvage, mais tant que le bourreau existe, l'on reste une victime. Je crois que c'est surtout la crainte de voir se poindre un marin qui me reconnaîtrait, qui me garde en éveil.

Cette inquiétude viscérale, causée par la peur d'un événement peu probable, est vite remplacée par mon excitation d'assister au débarquement de centaines de chiens de traîneau en provenance du Canada. Le plaisir de revoir ces museaux humides, dont l'un de la race qui m'avait sauvé la vie et ses congénères qui m'avaient si souvent transportée durant les grands hivers sur la Côte-Nord, anesthésie toutes mes anxiétés.

Leur débarquement jette la frénésie dans un port déjà effervescent. Les dresseurs de chiens canadiens, les militaires français, les médecins du service vétérinaire de l'armée, d'autres pour les nourrir et des traducteurs pour ceux qui, parmi les canadiens ne parlent pas français, foisonnent. Même si le jargon du dressage des chiens est universel, je réalise vite que certains répondent mieux à des commandements en français, et d'autres en anglais ou encore en montagnais.

Dès que mes temps libres me le permettent je m'approche des enclos pour observer, entendre, même parler aux chiens. Visites que n'apprécient pas leurs maîtres. Chaque fois qu'ils m'aperçoivent, ils me chassent, ce qui ne m'empêche pas de longer les enclos aussi souvent que possible.

De guerre lasse j'en arrive à convaincre l'un des médecins vétérinaires de me permettre de l'accompagner, lors de ses rondes dans les chenils aménagés dans de grands hangars. Pour y arriver je lui avais dit n'avoir aucune peur d'approcher ces chiens et que, dans ma jeunesse, j'avais vécu chez les Indiens Montagnais sur la côte du fleuve Saint-Laurent au Canada ; que j'avais déjà élevé plusieurs de ces races de chiens, que le jargon m'est encore familier et que je pouvais diriger ces attelages.

Après une première ronde de visite, pour lui permettre de vérifier mes fanfaronnades, non sans crainte, je lui fais apprécier mon savoir faire. Je m'approche des chiens qui grondent en exhibant leurs crocs acérés. Je leur parle en douceur. Comme si j'étais leur maîtresse, ils baissent la tête et me laissent glisser la main sur leur pelage.

C'est à cet instant que je prends un malin plaisir à lui dire qu'elle avait été remarquée, non pas par un marin, mais par un soldat qui était à l'entraînement. Je lui raconte que c'est grâce à ce soldat, ami de Charles, à qui j'avais raconté que j'étais à sa recherche, qui nous avait mis sur sa piste. Elle s'est mise à rire, d'un rire à la fois nerveux, incrédule.

— Vous voulez rire Julia ?

— Je ne ris pas Louise, je suis sérieuse ! Laissez-moi vous raconter, comment la toile, autour de vous, a commencé à se tisser.

Après avoir écouté mon récit, avec un intérêt non feint, sur les intuitions d'un militaire, ce qui m'avait permis de remonter jusque dans les Vosges, elle éclate de rire. Elle n'en croit pas ses oreilles, tout en se disant amusée d'apprendre, que finalement sa peur viscérale n'avait été que la genèse d'une magique conclusion.

Bien décidée à demander mon assignation auprès des commandants militaires des brigades canines, ma réputation qui m'avait précédée aura fait en sorte que je sois assignée dans l'une des deux brigades et soumise à des mesures de confinement.

Je devais apprendre que c'est en raison de mes prédispositions à diriger un attelage de chiens, conduire une ambulance, avoir longtemps vécu dans une région canadienne aux neiges abondantes et enfin, d'être une infirmière expérimentée, qui me méritent mon assignation.

La date et le lieu du déploiement est un secret militaire. Ce n'est qu'à bord du train que nous sommes finalement informés de notre destination dans les Vosges. Ce sont des chasseurs Alpins qui seraient désignés pour travailler avec les chiens.

Les autorités militaires veulent empêcher notre première ligne de défense de céder en raison des neiges abondantes dans le massif des Vosges, ce qui a failli être le cas l'hiver précédent. Coupés de leur base, nos soldats s'y étaient embourbés, les privant de nourriture, d'armes et de munitions. Si, selon des troupiers retirés du front le printemps venu, notre incapacité de les ravitailler se vérifiait à nouveau, ce serait la catastrophe qui ouvrirait le passage à l'envahisseur. Il fallait garder cette première

ligne étanche pour empêcher que des troupes et des chars ennemis envahissent notre territoire par cette brèche.

Au cours des trois années suivantes je reste attachée aux brigades canines. Durant le premier hiver dans les Vosges, je suis basée à Épinal, ville qui est fréquemment bombardée par les allemands. Leurs avions causent désolation et infligent de très lourdes pertes de vie. Même si ma première responsabilité porte sur les soins aux militaires blessés sur le front, j'assiste le personnel infirmier civil pour les premiers soins aux habitants blessés par les bombes.

C'est au cours du deuxième hiver que ma contribution directe à l'effort de guerre est accrue. Les combats, de plus en plus meurtriers, obligent de rapprocher des zones de combat les services médicaux de première ligne. Après de sérieuses discussions avec le commandant de l'unité médicale, je consens à être postée sur la deuxième ligne et je comprends que je suis la seule femme si près du front. Mon assignation, selon ses propos, est consentie en raison des qualités et des capacités alléguées à l'origine, pour le convaincre de me détacher dans les Vosges.

Recevoir et soigner, dans nos abris, de jeunes soldats blessés mortellement, me fait vivre de grandes émotions et font remonter les stigmates enfouis de l'horrible mort de Nokomis. Je connais la peur et la frayeur provoquées par les bombes qui frappent tout près.

Je vois aussi comment nos chiens canadiens sont essentiels à l'effort de guerre. Je les vois ravitailler des batteries isolées, ramener vers nous, en pleine tempête de neige, des blessés, transporter armes et munitions dans les

zones actives d'engagements. Ils contribuent à la logistique de défense en tirant des traîneaux équipés de mitrailleuses.

J'assiste même notre vétérinaire dans les soins aux chiens blessés dans le combats et chaque fois que l'un d'eux s'éteint, j'en suis profondément remuée. Pour nous, pour moi, ces chiens sont des combattants qui ont droit aux mêmes services médicaux et aux même respect que nos valeureux soldats. Ce sont de vaillants guerriers.

C'est grâce à leur rapidité et à la tracte silencieuse des traîneaux sur la neige, que les troupes alpines en arrivent à soutenir nos régiments pour tenir et ultimement reprendre tous les sommets des Vosges.

Malheureusement, près de la moitié des chiens canadiens, principalement recrutés sur la Côte-Nord et au Lac-Saint-Jean, ont péri sous le feu de l'ennemi. Je suis honorée d'en avoir accompagné certains jusqu'à leur dernier repos. À la fin de la guerre, les survivants sont adoptés par les chasseurs alpins, moi incluse, et plusieurs citoyens des Vosges. Plus tard j'ai été transportée de joie d'apprendre que plusieurs de ces héros quadrupèdes de votre pays, qui plus est, de votre région, ont été décorés de la Croix de guerre Française.

Chapitre vingt neuf

Si je bats le rappel de ma dernière assignation, quelques mois avant la victoire finale des Alliés, c'est pour faire la lumière sur les photos qui ont attiré votre attention à votre arrivée.

C'est pour soutenir les services médicaux aux populations civiles, lourdement éprouvées, que nous sommes déplacés dans la région du Cambrai. Dans les premiers jours d'octobre, les Britanniques et les Canadiens attaquent et libèrent la ville, avant de traverser en Belgique pour libérer Mons.

Une fois de plus, des civils sont blessés et quelques soldats francophones du 22^e Bataillon d'infanterie sont dirigés vers nos services médicaux. C'est à ce moment que le canadien Hubert Poulin fait son entrée dans ma vie.

C'est un très beau jeune homme, il l'est toujours d'ailleurs, qui ne manque pas une seule occasion de me faire la cour et ne se prend pas les pieds dans les fleurs du tapis. Pour lui, je suis la plus belle, il remarque mon sourire et hume mon odeur qui, dit-il, l'enivre. Il ne manque jamais une occasion de me prendre la main et, occasionnellement la taille, sans pour autant s'aventurer plus loin.

Même si je ne suis plus fleur bleue, les dix jours sous mes soins, se passent comme dans l'épicentre de la

romance. Cela ne m'empêche cependant pas de me questionner. N'est-il qu'un charmeur ? A t'il une fiancée, une épouse qui l'attend à son retour ? Est-il en quête d'une aventure sans lendemain ? Ce sont autant de pensées dont je ne suis pas capable de me défaire et dont je ne veux peut-être pas connaître les réponses.

C'est l'arrivée d'une directive de son régiment qui allait forcer le dénouement de notre romance. Lui et ses deux autres compagnons allaient être récupérés, deux jours plus tard, pour rejoindre leur régiment à Mons en Belgique.

C'est après la lecture du mémorandum qu'il me déclare son amour.

— Louise, je vous aime Louise ! Je n'ai pas le choix, je dois rejoindre mon régiment et rentrer chez nous à la fin de la guerre. Même si nous nous connaissons depuis peu, vous devez croire en mon amour pour vous.

Avant même que je n'ais le temps d'ouvrir la bouche, de ses grosses mains, il prend les miennes et de continuer.

— Je ne vous demande pas, je ne veux pas que vous fassiez immédiatement écho à ma déclaration d'amour. Dès mon retour, dans ma Beauce natale, je vais vous écrire pour obtenir votre réponse. S'il s'avère que mon amour pour vous est partagé, rien ne pourra plus m'arrêter.

Ma réponse est sans appel. Je le gratifie d'un long et passionné baiser. Mon silence est encore plus éloquent que tous les mots que j'aurais pu utiliser pour, comme il le dit, faire écho à sa déclaration d'amour. Pour la toute première fois de ma vie, je venais de connaître l'amour.

Le matin même de son départ pour Mons, c'est à mon tour d'être retournée à mon équipe médicale dans les Vosges.

Comme ma décision de prendre pied dans cette région se confirme et que je n'y ai pas d'adresse là haut, je lui demande de m'écrire en « poste restante à Épinal.

Un dernier baiser et chacun de notre côté nous partons rejoindre nos assignations respectives, sans pour autant savoir que quelques semaines plus tard, ce serait le cessez-le-feu sur tous les fronts.

Quelques mois plus tard, après la signature de l'armistice, je suis retournée visiter les Chapelier. Julia avait pris ma relève, auprès d'eux, jusqu'en 1820, avant de s'installer à Paris pour y faire médecine.

Chacune de mes infructueuses visites à la poste me chagrine. Je ne peux croire que j'avais été dupée, utilisée pour tuer l'ennui d'un soldat loin des siens. Il m'aura fallu attendre onze longs mois avant que la lettre tant espérée n'arrive.

Une lettre qui confirme son amour pour moi, son désir, sans appel, de vivre avec moi et du choix qu'il me laisse de le rejoindre au Canada ou encore de venir me retrouver dans les Vosges.

Quelques mois plus tard après quelques échanges de lettres toutes plus enflammées les unes que les autres, Hubert est arrivé à Épinal. Quelques semaines plus tard nous nous sommes mariés et je connais le bonheur et l'amour depuis ce temps.

Chapitre trente

Sur le chemin du retour, nous marchons d'un pas lent, tranquille. Nous sommes allégées du poids de tristes souvenirs d'une autre époque, mais surtout transportées par la paix de l'âme et la tranquillité de l'esprit qui nous habitent toutes deux.

Depuis que je suis toute gamine, j'ai eu des questions sur tout et je n'avais de cesse que lorsque qu'on m'avait expliqué. C'est à mon arrivée à Ouiatchouan, que ma curiosité, ma soif de tout savoir, de tout connaître, est à son apogée. Aujourd'hui, à l'approche de la maison où nous attendent Charles et les enfants, je comprends que le futur, l'avenir me tend les bras et que je ne regarderai plus jamais en arrière.

Tout ce qui devait être fait, le fut; tout ce qui devait être dit, le fut. Tout ce que je savais avant de rencontrer ma mère, tout ce que j'ai appris dans les derniers jours, est venu confirmer que ma mère est l'héroïne que j'avais imaginée, que j'avais souhaitée.

Le repas préparé par la cuisinière est somptueux. Rien n'est ménagé pour plaire aux enfants. Charles et Hubert sont un peu gris, Louise et moi, nous regardons l'avenir s'animer.

Pendant le repas, avec l'assentiment de Charles qui avait déjà préparé les enfants, je leur explique, en évoquant des événements du passé avec des mots d'enfants, que Louise n'est pas la nounou de tante Margaux, qu'elle est ma maman, leur grand-maman.

Même s'ils sont encore jeunes et n'en comprennent peut-être pas toute la portée, les quatre, sans aucune retenue, se lancent à corps perdu sur Louise pour lui faire des tonnes de bisous. Il aura fallu plus de trois décennies pour que l'avenir accueille le passé dans une explosion de joie.

Lorsqu'en plus, ils apprennent que leur grand-maman est aussi une héroïne de guerre, que c'est avec l'aide de chiens de traîneau du Canada qu'elle rapatriait les soldats blessés pour les soigner, grand-maman Louise doit céder le pas à l'héroïne qui subit une autre charge de bisous et d'admiration. Ce premier et dernier grand repas de famille est béni.

Au moment de quitter, Louise me prend à part, pour me proposer une suite aux deux journées que nous venons de vivre.

Je vous ai dit que votre demi-sœur Julia vit à Paris. J'aimerais, si vous acceptez, que nous allions la rencontrer. Je crois qu'elle aussi mérite de savoir qu'elle a une demi-sœur. Il est certain qu'elle aura un choc d'apprendre la véritable histoire de sa naissance et celle de la tienne. Je voudrais aussi, en votre présence, lui faire vivre l'incroyable histoire de ma vie chez les Montagnais, en lieu et place de celle que j'avais inventée avant qu'elle ne naisse. Je la connais suffisamment pour croire qu'elle ne connaîtra pas de moments de dépression, ni de crises de larmes. Vous savez, mes deux Julia ont des traits communs.

De plus, comme j'en sais beaucoup sur vous maintenant, je vais me permettre de vous tutoyer, comme je l'ai toujours fait avec votre demi-sœur.

Je te propose aussi que nous nous rendions au Canada, l'été prochain, avec Charles, les enfants et Hubert. Ce pourrait être pour nous deux un pèlerinage sur

les lieux de nos enfances respectives. À Québec nous pourrions rencontrer Ovila et Lydia Chartier ainsi que Margaux, à Métabetchouan pour voir Félix et Claudia Martin. Puis, avant de revenir sur Québec, Ouatouchouan pourrait être un passage obligé pour toi et peut-être un arrêt à Jonquière pour une visite à ton père et tes demi-frères à Jonquière pour que tes enfants puissent les connaître. Pour terminer notre périple, la Beauce permettrait à Hubert de me présenter aux membres de sa famille. La décision t'appartient Julia.

Nous nous sommes enlacées une dernière fois, sans larmes. L'avenir l'interdisait.

FIN

Épilogue

L'Express de l'Est

L'affaire Alisha-Louise Hervieux

Plusieurs lecteurs m'ont contacté au cours des derniers jours. Tous voulaient savoir si les recherches entreprises par la canadienne, pour retracer la jeune fille qui avait vécu chez ses parents à la fin du 19^{ième} siècle, donnaient des résultats.

L'article qui racontait cette histoire fut lue par l'une de nos concitoyennes que j'ai rencontrées. Après quelques vérifications d'usage, j'ai compris que, Louise Poulin, née Pasquier, est bien celle qui a porté le nom d'Alisha-Louise Hervieux au cours des cinq années en terre indienne du Canada.

Madame Pasquier m'autorise à vous livrer quelques éléments de la rencontre, sans pour autant vous parler d'informations qui relèvent de sa seule intimité.

Notre concitoyenne est une infirmière, héroïne de guerre, qui soignait nos soldats blessés, ramenés à l'arrière par les attelages de chiens de traîneau qui venaient du Canada. À la fin de la guerre elle a choisi de s'installer dans nos murs avec des chiens de traîneau qu'elle avait adoptés, comme plusieurs d'entre-vous d'ailleurs. L'hypothèse que son nom, Hervieux, soit hérité de l'indien Montagnais, qui l'avait d'abord sauvée puis séquestrée en forêt nordique, est confirmé. Ce n'est

qu'après cinq années, retenue au sein d'une tribu indienne, sur la Côte-Nord du Québec, qu'elle fut ramenée à la civilisation.

Elle raconte qu'Hervieux s'était montré dévasté en se disant supplicié par la mort de sa femme et qu'il ne pouvait plus s'occuper d'elle. Il avait finement filouter pour obtenir une importante somme d'argent au père de madame Dumontier pour qu'elle reste, comme aide domestique, au service de sa femme malade.

Après une année de service domestique chez les Dumontier, elle les a quittés pour se rendre dans la ville de Québec. Elle devait avoir environ dix-huit ans. Quelques mois plus tard, sous le poids de l'ennui et la nostalgie de sa terre natale, c'est du port de Québec que la jeune orpheline est montée à bord d'un navire marchand pour regagner la France.

La rencontre, entre les deux femmes, fut chaleureuse et aura des suites. Madame Pasquier m'a dit qu'elle projette de retourner au Canada, avec tous les membres de la famille de Julia Dumontier, pour y rencontrer les personnes qui ont jalonné leurs vies respectives.

J'ai aussi le plaisir de vous informer que dans les prochains mois, je publierai une série d'articles de fond qui battront le rappel des cinq années passées, par madame Pasquier, chez les indiens Montagnais. Pour ce que j'en sais déjà, vous allez être, à la fois, émerveillés et sonnés.

Jacques Morange

Références.

Certaines évocations sur la naissance d'Ouiatchouan, ont été puisées sur le portail Internet du Village Historique de Val-Jalbert. Quant aux quelques brèves incursions dans la vie militaire, elles ont été tirées du portail Internet des Voltigeurs de Québec et celui du 22^{ème} régiment Royal canadien.

Une vive reconnaissance à...

Nicole l'instigatrice et le carburant de mon cheminement dans l'écriture romanesque. Merci aux membres de ma famille, aux amis et collègues dont les commentaires et suggestions, toujours bien argumentés, m'auront fait reconnaître l'émotion comme l'un des éléments essentiels d'un roman.

Merci à toutes et tous !

Achevé d'imprimer

Les Copies de la CAPITALE (Québec)

Les droits d'utilisation de la photo d'illustration



gettyimages®

